This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

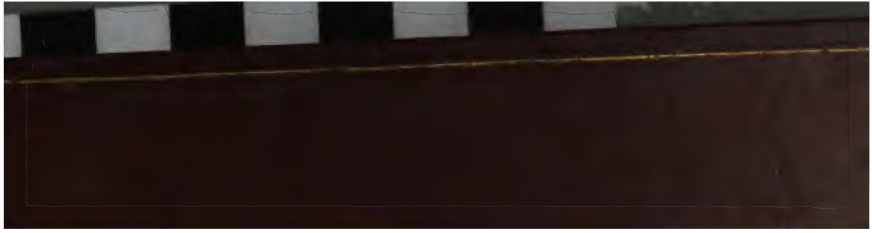
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

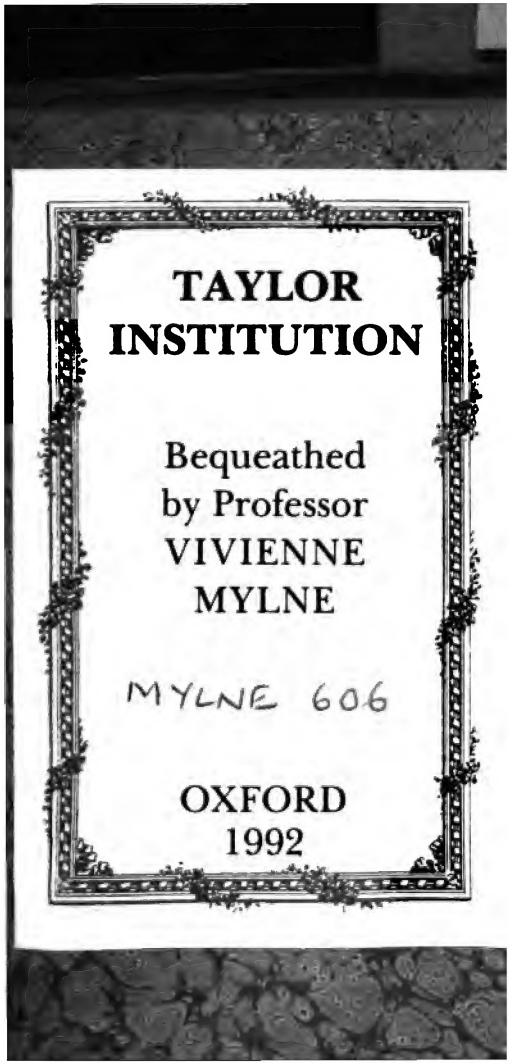
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



Lord W. Kerr, G.C.B.

Viscount Palmerston

HANOVER SQUARE.


TAYLOR
INSTITUTION

Bequeathed
by Professor
VIVIENNE
MYLNE

MYLNE 606

OXFORD
1992

£35

MMF 91.34

ÉMILIE
DE VARMONT,
OU
LE DIVORCE NÉCESSAIRE.

ÉMILIE DE VARMONT,

OU

LE DIVORCE NÉCESSAIRE,

ET LES AMOURS

DU CURÉ SÉVIN.

Par l'Auteur de FAUBLAS.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez BAILLY, libraire, rue S. Honoré, vis à vis la Barriere des Sergens ; Et chez les Marchands de nouveautés.

1791.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
15 SEP 1992
OF OXFORD
LIBRARY

EMILIE DE VARMONT,

OU

LE DIVORCE NÉCESSAIRE,

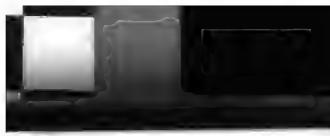
ET

LES AMOURS DU CURÉ SÉVIN.

DOROTHÉE DE VARMONT A ÉMILIE DE VARMONT.

Du couvent de la Providence, ce 11 mai 1782.

PLEURE sur moi, ma chere Emilie, pleure sur nous, tu n'as plus de sœur! ta sœur ne tient plus au monde que



par ſes regrets, par ſes regrets qui dureront autant que ſa vie.

C'eſt ce matin..... Dieu ! il me ſemble qu'il y a déjà un ſiecle..... un ſiecle de douleurs..... Oui, ce matin même j'ai pris le voile : l'éternel ſacrifice vient de ſe conſommer.

Et ce n'eſt pas ſans de cruelles intentions que le jour même où notre pere rendoit les derniers ſoupirs, ſa veuve, qui ne mérite plus que je lui donne un autre nom, te faiſoit arracher du couvent où nous pouvions du moins gémir enſemble, ma chere Emilie ; il falloit nous ſéparer pour nous affoiblir : toutes deux réunies, nous ſerions demeurées trop fortes. Ce n'eſt pas que je m'aveugle au point de me perſuader que tes conſeils courageux m'auroient ſuffiſamment protégée contre les emportemens de notre ennemie, & ſur-tout contre moi-

même ; contre moi qui, ne pouvant en aucune rencontre triompher ni de ma timidité ni de mon effroi, n'ai jamais vu la femme de mon pere que pour gémir ou friſſonner devant elle. Va, je le ſens bien, d'un mot, d'un regard, madame de Varmont eût toujours fait évanouir mes réſolutions les plus fermes ; tôt ou tard, malgré tes efforts, & ſous tes yeux même, elle fût parvenue à traîner ſa victime aux pieds des autels. Mais alors ma profonde infortune m'auroit offert un puiſſant motif de conſolation : le jour de mon oppreſſion ſeroit devenu celui de ta délivrance. Eh ! comment la trop juſte répugnance que t'inſpire cette vie d'ennui, d'indolence & d'abandon, qu'ils ont appellée *la vie religieuſe*, ne ſe ſeroit-elle pas tournée en une véritable haine, lorſque tu aurois été témoin du déſeſpoir qui ſaiſit

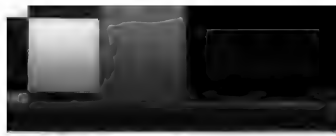
la misérable Dorothée, à l'heure où il fallut qu'elle s'immolât? Et si quelque jour ils étoient parvenus à te faire seulement essayer ces vêtemens sinistres, cet habit mortuaire, auxquels tu as vû ta sœur condamnée pendant un an; hélas, & pour toujours! s'ils y étoient parvenus, par quels moyens cependant m'auroient-ils jamais forcée à prononcer ces derniers vœux que malgré mon cœur ma bouche a murmurés, & que mes sourds gémissemens ne t'auroient peut-être pas permis d'entendre?

Elle étoit là, pourtant, cette femme qu'on dit être..... ta mere & la mienne? elle ne l'est point. Nous a-t-elle nourries? nous a-t-elle élevées? Sa haine au contraire n'a cessé de nous éloigner & de nous poursuivre. C'est pour son fils, seulement pour son fils, qu'elle a réservé son lait, ses soins,

ſes tendreſſes..... dont je le crois digne.

Ma chere Emilie, crains ton frere ; à peine il a vingt ans, & déjà ſon cœur eſt ſans pitié, ſes yeux n'ont plus de larmes. Croirois-tu qu'il étoit à cette horrible fête ; il eſt venu recevoir le ſacrifice d'une ſœur ! il l'a reçu d'un air tranquille ! les voûtes du temple ont un moment retenti du bruit de mes ſanglots ; j'ai vu des étrangers s'attendrir, ma mere elle-même a pâli : le jeune homme ne s'eſt point ému. Grand dieu, ſes deſtins m'épouvantent ! quel avenir lui gardes-tu ? pour quels crimes eſt-il né ?

Que cette image de mes plus vives douleurs te ſoit toujours préſente, ô ma chere Emilie : qu'elle entretienne conſtamment tes plus vives inquiétudes. Ne l'oublie pas, que le ſort qui m'accable eſt celui qu'ils te pré-



parent. Je ſais bien que tu n'es pas autant que moi foible & craintive. Tu repouſſeras, je l'eſpere, leurs coupables ſollicitations, & leurs inhumaines prieres, & leurs odieuſes menaces ; mais c'eſt contre leurs artifices que j'ai cru néceſſaire de te prémunir. Je les juge capables d'eſſayer le plus lâche de tous. Emilie, s'ils te diſent, s'ils oſent te dire que Dorothée vit tranquille ou contente, montre-leur cette lettre baignée de mes pleurs & ſignée de mon ſang.

MADAME DE VARMONT A EMILIE DE VARMONT.

Paris, ce premier mai 178..

VOTRE ſœur a pris, il y a quelques jours, le ſeul état qui convînt à ſa fortune & à ſes parens : vous ne

tarderez pas à ſuivre un ſi bon exemple.

J'en ſuis tellement perſuadée que je viens de renvoyer tous vos maîtres. Je n'ai pas cru qu'une religieuſe eût beſoin de danſe, ni de muſique; je ne penſe pas qu'il lui ſoit plus néceſſaire de poſſéder à fond la ſcience des langues étrangeres; & quant à votre langue naturelle, vous en ſavez plus qu'il n'en faut pour prononcer des vœux.

J'enverrai dans la matinée de demain chercher la plus grande partie de vos hardes. Votre pere ſe plaiſoit à vous inſpirer le goût du luxe & des idées de coquetterie dont il faut abſolument vous défaire. D'ailleurs à quoi vous ſerviroit maintenant une auſſi belle garde-robe? Vous allez, dans huit jours au plus tard, porter l'habit de novice. Si par haſard c'étoit un

parti qui vous répugnât toujours, ce n'eſt pas moi qu'il faudroit accuſer de vous l'avoir fait prendre : vous ne devriez vos reproches qu'à la mémoire de M. de Varmont, dont les folles diſſipations ont tellement altéré la fortune, que ce qui m'en reſte ne ſuffira qu'à peine à l'avancement de mon cher fils, de cet intéreſſant jeune homme qui eſt l'unique conſolation de ſa mere, l'unique eſpérance de ſa maiſon. Cependant votre ſœur & vous ne ceſſiez d'affecter pour votre pere une eſpece d'idolatrie. Au reſte, pourquoi m'en étonnerois-je ? Il étoit tout ſimple que vous l'adoraſſiez, puiſqu'il faiſoit le tourment de ma vie.

Je n'ai plus qu'un mot à vous dire, mademoiſelle. Je vous connois raiſonneuſe, indocile, opiniâtre ; mais ſongez que le tyrannique pouvoir de

votre

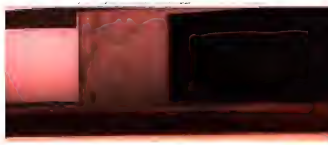
votre pere vient de finir avec lui, que maintenant je commande, & que je veux être obéie.

EMILIE DE VARMONT A DOROTHÉE.

Du couvent de la Providence; Paris, ce 17 mai 1782.

VOILA, ma chere Dorothée, la lettre que ma mere m'a fait remettre au parloir, ce matin; je me hâte de te la faire paſſer, puiſque mes deux dernieres te ſont parvenues par la voie que tu m'as indiquée, & puiſque ce moyen de correſpondance te paroît ſûr.

Les cruels ordres de ma mere ne m'ont point étonnée; mais je n'ai pu me défendre d'une grande ſurpriſe en reconnoiſſant la perſonne qui me les apportoit. C'étoit M. Bovile, ce



jeune homme d'une taille élevée, d'une figure noble, d'un maintien fier, celui que mon pere appelloit ſon éleve, celui qu'il nous amena quelquefois, celui dont il ſe plaiſoit ſingulierement à raconter les exploits au retour de ſa derniere campagne. Ah, lui ai-je dit, de quelle commiſſion l'on vous a chargé, vous, monſieur, vous, l'ami de mon pere! Penſez-vous qu'aux derniers momens de ſa vie il eût appris ſans douleur qu'on ſe hâteroit d'ouvrir auprès de ſa tombe celle de ſes filles? je vous entends, m'a répondu M. Bovile, & avant tout je deſirois vous entendre. Mademoiſelle, rendez-moi la juſtice de croire qu'à la premiere nouvelle de la maladie de M. de Varmont je n'ai rien négligé pour qu'on me laiſſât partir de Breſt où me retenoient les devoirs de ma place. Je ſuis arrivé

trop tard pour embraſſer votre reſpectable pere, trop tard pour ſauver votre ſœur aînée, mais du moins aſſez tôt pour vous défendre.

Ma chere Dorothée, il m'a quittée ſans s'être expliqué davantage.

LA MÊME A LA MÊME.

19 mai 1782, 11 heures du matin.

ÉCOUTE, il eſt revenu ce matin; apprends l'étonnante déclaration qu'il m'a faite:

Je viens vous demander, mademoiſelle, ſi vous aimez encore mieux vous marier que de vous faire religieuſe, & ſi vous ne ſentiriez pour ma perſonne aucun éloignement? C'eſt là tout ce que je puis attendre de vous; j'ai ſi rarement joui du bonheur de vous voir, & je vous ſuis ſi peu connu!

mais ce que je dis de moi par rapport à vous, Mademoiſelle, je dois le dire à peu près de vous par rapport à moi. Vous affirmer que je vous adore, ce ſeroit vous faire un menſonge que vous ne croiriez pas. La vérité eſt que tout ce que votre jeuneſſe & votre infortune doivent cauſer d'intérêt, je le reſſens. Sans doute vous êtes faite pour inſpirer un ſentiment plus vif; il eſt vraiſemblable qu'un jour je l'éprouverai, néanmoins ce n'eſt pas une choſe à laquelle je puiſſe m'engager d'avance. Tant de femmes, peut être auſſi belles que vous, n'ont jamais fait de paſſions & n'en ont pas été moins heureuſes! Tout ce que je puis donc vous promettre, ſi mes offres ne ſont point rejettées, c'eſt que telles épouſes qui ſe croient idolâtrées auront moins que vous à ſe féliciter des procédés de leurs maris; c'eſt que ma

femme ſera toujours, après ma patrie, l'objet de mes plus vives ſollicitudes.

L'homme extraordinaire qui me parloit ainſi venoit de ſe lever; & moi, Dorothée, plongée dans un étonnement qui ne pouvoit ſe comparer qu'à mon embarras, je l'écoutois encore, lorſqu'il ne me parloit plus. Après quelques inſtans de ſilence il reprit:

Je n'ai qu'un regret, c'eſt de ne pouvoir vous laiſſer que quelques heures pour délibérer; mais le temps preſſe, mon vaiſſeau m'attend, la guerre m'appelle. Réfléchiſſez juſqu'à ce ſoir; ce ſoir je viens chercher votre réponſe; ſi elle eſt favorable, je cours auſſi-tôt chez madame de Varmont que je détermine; demain je vous épouſe, après-demain je pars.

Il m'avoit ſaluée, il s'en alloit, il eſt revenu.

Et n'allez pas renvoyer à la fin de la campagne l'exécution de mes projets. Mademoiſelle, je ne vous le cache pas, le métier que je fais eſt périlleux. Croyez-moi : ne confiez pas aux hazards de ma vie le repos de la vôtre. Qui pourroit vous y décider ? La bienſéance ? Elle ſeroit déplacée ; elle eſt parfaitement inutile. Tranquilliſez-vous : jamais je ne ſerai tenté de penſer que vous étiez preſſée de vous marier ; mais je vous demanderai la permiſſion de croire que vous étiez preſſée d'être libre. Adieu, mademoiſelle, à ce ſoir.

Dorothée, ma chere Dorothée, conſeille-moi. Que faut-il que je lui réponde ? Il me ſemble que je ne devrois pas balancer ; pourtant j'ai beſoin d'être ſoutenue.

DOROTHÉE A EMILIE DE VARMONT.

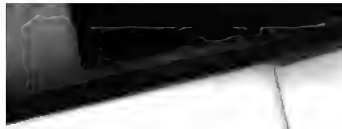
19 mai, 2 heures après-midi.

EMILIE, si ma mémoire ne me trompe pas, mon pere lui a rendu quelques services, à ce M. Bovile; mais comme il s'acquitte aujourd'hui? Qu'y a-t-il d'honnête & de bon que tu ne doives attendre d'un homme capable de payer avec une générosité si délicate le prix des bienfaits? Accepte; Bovile mérite une grande récompense: qu'il obtienne Emilie. Accepte; ton bonheur adoucira mon infortune.

BOVILE A Madame D'ETIOLES.

19 Mai 1782, 7 heures du soir.

OUI, ce Bovile que vous avez tant aimé, ...pardonnez, Eléonore,

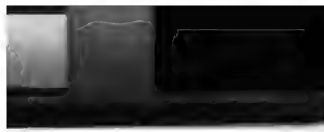


Emilie de Varmont ;

ici la premiere fois que j'ose vous
ffliger d'un ſouvenir qui ne vous ſera
lusrappellé ; ce Bovile qui brûloit de
vous obtenir, & qui vous eût ſans
doute obtenue, ſi jamais un pere ac-
cordoit ſa fille à quiconque ſait la
mieux mériter par l'amour le plus vif
à la fois & le plus reſpectueux ; ce
Bovile à qui ſon déſeſpoir penſa coû-
ter la vie quand on vous jetta dans les
bras d'un autre ; ce Bovile que vos
ordres toujours reſpectés purent ſeuls,
après un tel malheur, déterminer à
vivre, mais qui avoit juré de vivre
célibataire, afin de pouvoir toujours,
ſans diſtraction, adorer du moins votre
image ; ce Bovile va ſe marier.

Je crois vous avoir écrit hier que
ma prétendue eſt charmante : pourtant
vous devez mieux que perſonne con
cevoir que ce n'eſt pas là ce qui m
détermine. Je ſais d'ailleurs, & quel

ne peut-on pas vous dire, à vous, ıore, qu'aucune vérité ne peut ıdre ſi elle n'eſt honorable & flat- ? Je ſais qu'il n'y a rien de plus peur que la phyſionomie d'une : fille ; je ſais que la plus belle ıe eſt rarement la meilleure, & celle-ci fût-elle la meilleure parmi lus belles, je ne devrois pas en- , ſans quelque défiance de moi- e, me marier dans un pays où ens de l'hymen ſont frappés d'une olubilité vraiment effrayante. Je ıe diſſimule pas non plus qu'il oit au moins ſe connoître avant ›rendre un engagement que la ſeule peut rompre. Néanmoins ne dit que je fais une choſe loua- n précipitant mon mariage avec inconnue, qui eſt la fille de mon aiteur, & que j'arrache au mau-



vais ſort qu'on lui prépare. Or, une choſe bonne en ſoi peut-elle jamais cauſer des regrets amers ? Suppoſons qu'il ne ſoit pas impoſſible que cette femme ait un jour de mauvais procédés pour moi ? Alors, pour me conſoler & me juſtifier, je n'aurai ſeulement qu'à me rappeller le ſouvenir des motifs qui, dans le temps, ne me laiſſerent la liberté ni du choix, ni de la réflexion. Quel bonheur, au contraire, quel bonheur pour tous deux, quelle ſource inépuiſable de jouiſſances, ſi je rencontre en elle les vertus que j'ai droit d'en attendre, ſi je trouve la plus douce récompenſe de mes imprudens ſacrifices dans leur objet même ! Puis-je d'ailleurs, dans cette grande occaſion, m'abandonner à des conſidérations perſonnelles ? Ai-je le droit de délibérer, quand il faut remplir un

devoir ? Et puis, ſeroit-ce donc pour la premiere fois que l'égoïſme auroit conſeillé l'ingratitude ?

Eléonore, ni vous ni moi ne l'oublierons, qu'un préjugé ridicule & décourageant me condamnoit à languir dans l'obſcurité d'un grade inférieur où je ſerois mort preſque inutile à ma patrie. Un galant homme ſut diſtinguer mon foible mérite, & ne s'informa pas de ma naiſſance. Ceux de mes officiers qui n'étoient que nobles voulurent empêcher que je ne devinſſe leur égal. Il me fit leur ſupérieur ; il m'éleva malgré les prejugés, il me ſoutint contre l'envie. Se rendoit-il donc aux lâches conſeils de l'intérêt perſonnel, lorſqu'il s'attiroit pour moi l'inimitié de pluſieurs hommes puiſſans & le blâme de ſon corps ? Le courage qui le portoit à ne point m'abandonner à mes ennemis eſt-il moins grand que ce-

lui qui me feroit épouſer ſa fille? Eléonore, c'étoit un homme ſupérieur à ſon ſiecle, ce M. de Varmont. Malgré les haines particulieres, notre marine va le regretter. C'eſt moi, ſur-tout, c'eſt moi qui l'ai trop tôt perdu. Je lui dois ma fortune, mes talens & ma gloire. Je lui dois l'ineſpéré bonheur d'avoir, quoique jeune encore, rendu d'importans ſervices à mon pays.

Je cours chercher la réponſe d'Emilie.

LE MÊME A LA MÊME.

19 mai, 11 heures du ſoir.

SA réponſe a été courte & ſimple: ſi vous connoiſſez quelques moyens de décider ma mere à me laiſſer vivre dans le monde, Monſieur, j'y vivrai pour ne m'occuper que de votre bonheur.

heur. Auſſi tôt j'ai volé chez madame de Varmont; ſon fils étoit avec elle; aux premiers mots que j'ai dits, tous deux ont parus ſtupéfaits. Le jeune homme m'a demandé avec hauteur ſi j'étois noble; j'ai répondu : oui, les ennemis de l'état me connoiſſent & me craignent. La mere m'a proteſté, d'un air dédaigneux, qu'il lui importeroit aſſez peu que le mari de ſa fille ne fût qu'un roturier; mais ignorez-vous, Monſieur, a-t-elle ajouté, que je ſuis loin de vouloir dépouiller mon fils?... — Je ne demande rien pour la dot de ſa ſœur, Madame; & même, afin de vous tranquilliſer tout à-fait ſur ce point, je conſens à reconnoître que vous m'avez donné pour mademoiſelle votre fille, en avancement de ſucceſſion, la ſomme de... — deux cent mille écus? s'eſt hâté d'interrompre le généreux frere. — Deux cent mille écus;

ſoit. Madame de Varmont a repris d'u
air encore plus étonné qu'auparavan
ſeroit-il poſſible que vous fuſſiez
follement épris de cette petite Emilie
— Je ne ſuis point follement épris
mais je me rappelle que cette enfan
n'étoit pas deſtinée à la ſolitude d
cloître. Son pere.... — Son pere ! s'eſt
elle écrié ; périſſe ſa mémoire & tou
ce qui pourroit me la rappeller ! —
Quoi ! des malédictions contre u
époux ! Quel crime a pu les lui méri
ter ? - Quel crime ? deux filles me ſon
nées de lui. — Grands dieux !.. Mai
ne vous a-t-il pas auſſi donné ce fil
qui vous eſt ſi cher ? — Mon fils....
Monſieur, de quel droit m'interroge
vous ? Prétendez-vous m'arracher me
ſecrets ? Peut-être qu'un jour on pourr
les ſavoir : juſques-là, j'entends qu'il
ſoient reſpectés. — Je ne venois pa
pour les pénétrer, je venois vous de

nder Emilie. — Non, qu'il en ſoit celle-ci comme de l'autre. Qu'un lacle éternel nous ſépare : l'excel- t jeune homme a cru devoir encore rrompre ſa mere. Madame, ſi rtant M. Bovile reconnoît qu'il a 1 deux cent mille écus, je vois le plus grand inconvénient de ce iage s'évanouit. Fort bien, lui a- le répliqué d'un air irréſolu, mais vivroit dans le monde. Je ſerois oſée au tourment de la voir! mon gnation étoit à ſon comble. Dieu n garde! m'écriai-je. Jamais, ja- s je ne vous expoſerai à ce tour- it-là. — Quelle aſſurance m'en nerez-vous ? — Toutes celles qui s pourront convenir. — Vous con- iriez que votre femme vécut dans terre étrangere ? — S'il le falloit)lument. Si vous l'exigiez. — Je igerois.—Eh ! bien, je vous donne

ma parole que votre malheureuſe fille quittera ſa ville natale après-demain, & ſa patrie ſous huit jours. — Pour n'y jamais revenir ? — J'ai trop bien entendu que telle eſt votre intention. — Qui me garantira l'effet de vos promeſſes ? — Un engagement par écrit, & une obligation de cent mille écus ſi j'y manque. — Qu'on aille avertir le notaire.

Pendant ce terrible entretien, le jeune homme baiſoit les mains de ſa mere ; l'homme de loi eſt arrivé, nous avons ſigné les deux actes.

Eléonore, vous devez me plaindre & m'applaudir : quand cette lettre vous parviendra, je ſerai marié.

MADAME D'ÉTIOLES A BOVILE.

Tours, le 24 mai 1782.

QUELLE femme aſſez inſenſible aux charmes des belles actions pourroit ne pas approuver la vôtre, généreux Bovile ? Dans un autre homme je l'aurois admirée ; elle ne m'a pas même étonnée puiſqu'elle eſt de vous. Que je plains ce jeune Varmont ! Qu'il eſt déjà puni de ſa haine pour l'intéreſſante émilie ! Comme il ſeroit vraiment heureux s'il n'avoit pas un cœur dénaturé ! Par combien de motifs abſolument contraires tout autre frere à ſa place ſe ſeroit applaudi de vous voir épouſer ſa ſœur !

Quelle mere auſſi, que cette madame de Varmont ! Heureuſement la

nature n'en fait pas ſouvent de ſemblables.

Vous venez, Bovile, de me cauſer, ſans le vouloir, un grand chagrin. Recevez ma confidence, car je ne veux vous cacher de mes peines que celles qu'il ne m'eſt pas permis de dire.

Ce jeune Varmont paſſe pour un mauvais ſujet, je ne l'ignorois pas; mais j'étois loin de le croire auſſi mépriſable. Eh bien, l'aîné de mes freres eſt ſon ami. J'en ſuis inquiete. Murville a ſans doute le cœur excellent; mais ſeroit-il le premier que des liaiſons dangereuſes auroient corrompu?

J'ai une grace à vous demander: Murville eſt dans la marine comme vous; il doit vous être facile de le rencontrer. Cherchez-le, faites connoiſſance avec lui. Dès que vous pourrez, par l'exemple de vos vertus, le

défendre contre les conſeils de votre beau-frere, je ſerai tranquille.

Votre beau-frere !.... Déjà ! déjà vous êtes marié ? ..... Ah ! puiſſe cette union vous offrir le dédommagement.... Ah, ſoyez heureux autant que je ſuis.... contente de vous. Je pleure.... Bovile.... Bovile, c'eſt d'attendriſſement.... c'eſt que vraiment je me ſens pénétrée de l'eſtime.... adieu, ſoyez heureux.

EMILIE DE VARMONT A DOROTHÉE;

Breſt, 28 mai 1732, 5 heures du ſoir.

O ! DIEU, Dieu tout puiſſant, qui liſez dans les cœurs, vous ſavez que nous n'avons pas mérité ſa haine.

Dorothée, ma chere Dorothée, elle a voulu que je quittaſſe la France, que j'abandonnaſſe ma ſœur, que

mon exil et notre séparation fussent éternels.

Je ne l'ai su que tout-à-l'heure, à ce moment critique où nous allions nous embarquer. Pressé de mes sollicitations devenues plus vives, mon mari n'a pu me cacher plus longtems cette.... cette horreur.

Vois cependant comme une imagination blessée s'environne de fantômes persécuteurs. Je venois de recevoir cette affreuse nouvelle; plongée dans un accablement profond, je restois acoudée sur ma fenêtre & je pleurois. Un jeune homme arrêté dans la rue, en face de notre auberge, m'a regardée avec tant d'attention qu'il s'est un instant attiré la mienne. Dorothée, j'ai cru reconnoître mon frere, & j'ai failli m'évanouir. Mes yeux néanmoins se sont machinalement reportés sur l'objet

de mon épouvante. Il s'éloignoit, il me tournoit le dos ; cependant j'ai pu reconnoître mon erreur à des ſignes certains : mon frere a les cheveux d'un blond très-foncé ; ce jeune homme eſt tout-à-fait brun.

Encore quelques minutes & nous partons, Je vais monter un des vaiſſeaux de la flotte marchande que doit eſcorter l'eſcadre dont Bovile commande une frégate. Bovile n'a pas voulu m'expoſer avec lui ſur un vaiſſeau fait pour combattre. Au reſte, il compte me laiſſer à la Martinique où il poſſede quelques établiſſemens ; c'eſt-là qu'il doit chaque année paſſer pluſieurs mois avec moi ; il m'y conſacrera tous les inſtans qui ne ſeront pas abſolument néceſſaires à l'exercice de ſa place. Le ciel, qui prend pitié des malheureux, me devoit le dédommagement de mes pre-

mieres infortunes ; il me l'a donné, il m'a donné le plus eſtimable des hommes, le plus vertueux des époux. Mais à toi, ma chere Dorothée, que te reſte-t-il ? Te voilà ſeule, abſolument ſeule ; tu n'avois plus qu'une ſœur, elle t'eſt ravie : il eſt donc vrai que, le jour de mon mariage, je t'embraſſois pour la derniere fois.

On m'apporte une lettre ! elle eſt de toi, voyons.

DOROTHÉE A EMILIE.

Paris, le 25 mai, 1782.

AVANT-HIER, ma chere Emilie, quelques heures après nos adieux et ton départ, le fils de madame de Varmont.... Oui, déſormais elle ne s'appelle pour moi que madame de Varmont ; ſon fil doit ſe nommer

comme elle, comme elle ſon fils ne m'eſt plus rien : je n'ai plus ni mere, ni frere ; je reporterai toute ma tendreſſe ſur ma ſœur, qui la mérite autant qu'ils en ſont indignes.... M. de Varmont donc, M. de Varmont a oſé me faire une viſite. Avant que ma bouche ſe fût ouverte pour lui reprocher ſa dureté, ſon avarice, cette ſoif des richeſſes à laquelle il avoit ſouffert, ou plutôt deſiré qu'on m'immolât avant que j'euſſe eu le temps de prononcer un mot, il m'a dit : vous n'accuſerez plus mon ambition, voilà votre ſœur bien mariée, j'eſpere ? Ma fortune eſt diminuée de plus de moitié. C'eſt pourtant moi qui ai déterminé madame de Varmont à donner à cette petite Emilie une dot de ſix cent mille livres !

Tu venois de m'apprendre à quelle condition le généreux Bovile t'avoit

obtenue. Tu ne m'avois pas caché ce que lui-même s'étoit vu contraint de t'avouer au moment des fiançailles; qu'il avoit reconnu le paiement d'une somme qu'on ne lui avoit point comptée. Juge quel effet a produit sur moi la confidence de ce Varmont. Inquiete de savoir s'il étoit imperturbable dans le mensonge, & s'il pourroit froidement soutenir le poids d'un éloge non mérité, j'ai loué son désintéressement, j'ai vanté sa justice. Emilie, je t'assure qu'il m'a long-temps écoutée avec cette tranquille sérénité de l'innocence, avec cette fierté modeste de la vertu que j'avois, quelques heures auparavant, remarquées dans ton époux, & qui me paroissoient ne pouvoir jamais accompagner que les hommes accoutumés aux belles actions. Mais apprends, car il faut que je t'avertisse à quel point tu dois, en toute rencontre,

contre, se défier du seul, mais du plus lâche ennemi que tu puisses avoir; apprends de quelle réflexion il a fini par payer mes louanges. Sans doute, a-t-il dit, en se promenant à grands pas, d'un air très-content de lui-même, on ne donne point sans quelque peine une aussi belle somme; mais pourquoi ne me reviendroit-elle pas quelque jour? Votre sœur est d'une complexion délicate; et si elle meurt sans enfans, ce Bovile a des biens qui me répondront de la dot.

A ce dernier trait j'ai frémi. Mon indignation se seroit exhalée en injures, si je me suis retirée en lui lançant un regard qu'il a dû comprendre.

Tout-à-l'heure un domestique de madame de Varmont m'est venu demander si je n'avois pas vu le fils de sa maitresse dans la journée d'avant hier. Il paroît qu'il est sorti de Paris aussi-tôt

après m'avoir quittée. On ſait ſeulement qu'il a pris des chevaux de poſte, & qu'il n'a emmené qu'un domeſtique, cet inſolent *Lefleur* qu'il a fait ſon confident & ſon ami. Madame de Varmont, que ſon fils a pourtant accoutumée à de pareilles abſences, paroît beaucoup s'inquiéter de celle-ci : c'eſt apparemment parce que cette fois il l'a quittée ſans même lui avoir fait ſes adieux. Moi auſſi, ma chere Emilie, je m'étonne d'une précipitation ſi grande & de tant de myſtere. S'il n'avoit été queſtion que de ces parties de plaiſir où il lui eſt arrivé quelquefois de paſſer des ſemaines entieres, & dont mon pere nous paroiſſoit ſi mécontent, ne l'eût-il pas dit à ſa mere qu'il a toujours honorée de ſes confidences ? Quels ſont donc ſes deſſeins ? Où court-il ? Eh ! que m'importe ? que m'importe, pourvu qu'il ſoit allé ſi

loin qu'il ne puiſſe jamais venir nous effrayer, ni toi ni moi, de ſon odieuſe préſence?

EMILIE A DOROTHÉE.

Breſt, le 28 mai, 6 heures du ſoir.

QU'AI-JE lu? tu viens de redoubler l'inquiétude, l'effroi dont j'étois agitée. Seroit-ce en effet Varmont que tout-à-l'heure?.... Ciel! quel tourment de craindre ceux qu'on voudroit aimer! Seroit ce Varmont? On m'a dit pluſieurs fois qu'il étoit poſſible de ſe teindre les cheveux. Eh! quand ce ſeroit lui, ſans doute il ne vient pas ici pour moi. Que me voudroit-il? Que pourroit-il encore exiger de ſa ſœur prête à s'exiler pour toujours? Quel plus grand ſacrifice?... Je ne ſais, mais je tremble, mais je ne me ſens rai

tranquille qu'à l'inſtant où je ſerai ſur ce vaiſſeau... Quoi! ſur ce vaiſſeau qui va mettre l'immenſité des mers être Emilie & ſa ſœur abandonnée! Ah! Dorothée, pardonne, pardonne aux noirs preſſentimens dont je ſuis obſédée.

Cruel Varmont! Il eſpere ma mort; il la deſire peut-être! Il la deſire pour dépouiller Bovile par une inſigne fripponnerie! J'en préviendrai mon époux, je le dois... Dorothée! ma chere Dorothée! le vent s'éleve, les capitaines preſſent le départ... Adieu!... Adieu.

De Murville à Varmont.

Chateaulin, ce 29 mai, 7 heures du ſoir.

Je vous trouve plaiſant, M. de Varmont. Depuis quand venez-vous dans une ville où vous ſavez que je ſuis,

ſans m'y faire une viſite ? & depuis quand vos cheveux que j'ai vus d'un très-beau rouge, ne vous en déplaiſe, ſont-ils devenus d'un noir à faire mal au cœur ? Malgré le ſot déguiſement je vous ai reconnu, ſeigneur *Jupiter*; & demandez à votre *Mercure*, monſieur Lafleur : demandez-lui ſi je me connois en phyſionomie. Il a voulu mentir, biaiſer, me ſoutenir que ce n'étoit ni vous ni lui ; une canne levée l'a forcé de convenir qu'il étoit Soſie, & qu'en effet vous étiez dans Breſt, faiſant l'Amphitrion. J'eſpere, mon cher ami, qu'inceſſamment vous me nommerez l'heureux objet de vos métamorphoſes.

Au demeurant, ton coquin de valet a fini par me faire ſa dupe. Il m'a donné une fauſſe adreſſe : hier au ſoir je t'ai cherché par-tout; mais monſieur n'étoit nulle part ! & ce matin, dès

l'aurore, rappellé chez moi par de preſſantes affaires, j'ai quitté Breſt, en ſouhaitant à mon déloyal ami tous les mauvais ſuccès du monde.

Es-tu ſurpris de ce que je ne ſuis ce ſoir qu'à Châteaulin? C'eſt que moi auſſi je ſuis né pour les bonnes fortunes. A la pointe du jour j'ai fait, entre Breſt & Doulas, une trouvaille: une jeune perſonne ſur le grand chemin. Tu vas demander ce qu'elle faiſoit là. Mon ami, elle s'acheminoit tout doucement vers l'autre monde; ſi mon poſtillon n'y avoit pris garde, il l'aidoit merveilleuſement à finir ſa route: il lui paſſoit ſur le corps. Je ne m'en ſerois pas conſolé. Imagine-toi qu'évanouie, mourante, les mains en ſang, le viſage déchiré, elle avoit encore mille charmes. Il faut que cette enfant-là ſoit quatre fois belle.

Cependant qui l'avoit miſe où je l'ai trouvée ? quelque bête féroce ! car il ſeroit impoſſible que tant de beauté n'eût pas déſarmé le plus barbare des hommes. A qui appartient-elle ? Je n'en ſais rien encore : elle ne peut pas parler. Ce qui m'inquiéte, ſur-tout, c'eſt d'apprendre ſi elle eſt femme ou fille. Au reſte, qu'elle ſe rétabliſſe promptement, & promptement j'éclaircirai ce point, ſans l'embarraſſer de mes queſtions. En pareil cas, je préfere les recherches, & je crois davantage à leurs réſultats : j'aime à voir par moi-même.

En attendant cet heureux moment, & pour le préparer, j'ai fait mettre la belle éclopée dans ma chaiſe de poſte. Des relais m'attendoient, pour cauſe, au-delà de *Doulas* : d'ailleurs, il ne ſe ſeroit pas trouvé de médecin dans ce miſérable bourg. Nous avons

pouſſé juſqu'à Châteaulin. C'eſt là, c'eſt près du lit de la malade que je t'écris. Elle ne va gueres mieux.

Je puis déjà t'apprendre un incident très-ſingulier : en t'écrivant, je viens de prononcer ton nom, elle l'a répété. Charmé d'entendre les premiers mots qu'elle eût dits, je me ſuis précipité vers ſon lit. Elle a ſemblé recueillir toutes ſes forces pour me regarder ; mais d'un regard plein d'inquiétude. Varmont! m'a-t-elle dit, vous le connoiſſez? j'ai répondu : je ſuis ſon intime ami. Soudain elle s'eſt rejettée de l'autre côté du lit, comme ſi elle avoit eu peur de moi. Le connoîtriez-vous auſſi, Varmont? ai-je repris. Mais la pauvre enfant n'y étoit plus. Malgré l'évanouiſſement où elle eſt retombée, le médecin, qui n'a trouvé ſur elle aucune bleſſure dangereuſe, compte la tirer d'affaire ſous quelques jours. Et

moi j'ai pris mon parti, je reſte ici, je l'attends, je l'emmene convaleſcente, elle en vaut bien la peine.

A propos, il y a eu du vacarme cette nuit au port de Breſt. D'infames coquins ont tenté de brûler l'eſcadre & le convoi prêts à ſortir. On aſſure que déjà *la Pallas* étoit en feu, mais les ſoins du capitaine l'ont ſauvée. C'eſt un prodige de vigilance & d'activité, ce Bovile : je ne l'aime pas, mais je l'eſtime ; il faut malgré moi que je lui rende juſtice. Il ſeroit trop heureux que tous ſes ennemis me reſſemblaſſent. Il en a beaucoup & de très-implacables. Je t'avoue que j'ai laiſſé les capitaines de l'eſcadre dans une diſpoſition d'eſprit qui ne préſage rien de bon pour lui. Je parierois cent contre un qu'il ne va pas faire une campagne heureuſe. Auſſi de quoi diable s'aviſoit ton pere d'aller prendre un ſujet dans la

marine marchande, pour l'incorporer parmi nous, le faire paſſer ſur le corps de chacun & le maintenir capitaine, malgré vents & marée? c'eſt tôt ou tard vouloir noyer un homme que de le ſervir ainſi.

Ah! j'oublioi! on m'a dit qu'un navire de la flotte marchande avoit ſauté. Bon! il y a de l'exagération. Au reſte, j'avois affaire, je ſuis parti ſans aller au port m'informer des détails. La *Pallas* alloit bien, le reſte de l'eſcadre n'avoit pas ſouffert: voilà l'important: ce navire ſauté, c'eſt un marchand! les affaires de commerce ne me regardent pas.

Adieu, je vais tâter le pouls de la malade: ſi elle n'avoit pas le tranſport quand elle a répété ton nom, ſi vraiment elle eſt de ta connoiſſance, je te le marquerai. Tu me diras quelle femme c'eſt, de quelle

maniere il faut que je l'attaque, & ce que je dois eſpérer. Mais ſois tranquille. Quand tu me répondras, j'eſpere que je n'eſpérerai plus rien. Je n'aime pas les ſieges, moi, je ne me plais que dans les aſſauts.

Puiſque tu es ſi diſcrettement caché dans Breſt, je ne t'y enverrai pas cette lettre, je te l'adreſſe tout bonnement à Paris.

MURVILLE A VARMONT.

Chateaulin, ce 30 Mai 1782.

JE crois qu'elle te connoît; mais je ne crois pas qu'elle t'aime: tu lui auras fait quelque méchant tour.

Elle a paſſé la nuit dans un abattement preſque continuel. Ceux qui la veilloient n'ont rien compris aux diſcours ſans ſuite qu'elle murmuroit

d'une voix très-foible. Seulement quelquefois, dans les courts inſtans où la fievre plus ardente ranimoit ſes forces, on l'a entendu crier au feu, & tout d'un coup, par une contradiction frappante, ſe plaindre d'un ſcélérat qui l'aſſaſſinoit, diſoit-elle, & la jettoit dans l'eau.

Qu'un jeune audacieux l'ait voulu brûler, je le conçois; je conçois de quelle flamme; & pourvu qu'il n'ait pas réuſſi, je le lui pardonne. Mais l'aſſaſſiner! la noyer! détruire ce chef-d'œuvre des cieux & lui donner les flots pour ſépulture! S'il ſe trouve dans l'Univers un ſeul homme capable d'en avoir conçu l'affreuſe penſée, elle a raiſon de l'appeler un ſcélérat. Et juſqu'au jour où l'exiſtence d'un pareil monſtre me ſera prouvée, je veux, pour l'honneur du genre humain, la ſoutenir impoſſible.

Eſt-ce

Eſt-ce que tu connoîtrois des *roués* de cette eſpèce, toi, Varmont, dont elle ne peut entendre prononcer le nom ſans frémir ? La choſe ne paroît pas même vraiſemblable. Ce qui l'eſt, c'eſt que tu auras innocemment conſpiré contre ce qu'elle appelle, ſans doute comme toutes les filles, ſon honneur. Cependant, tu n'es pas fort dans l'art de plaire ! On aura durement repouſſé tes maladroites propoſitions ; alors mon pauvre ami ſe ſera hâté d'appeller à ſon aide ce principe que je lui connois, & qui me ſemble un peu brutal, entre nous ſoit dit : où la douceur ne peut rien il eſt permis d'employer la force. La jeune perſonne effrayée, ne trouvant plus de portes ouvertes, ſe ſera ſauvée par la fenêtre. Si par malheur, ſur cette grande route, à la pointe du jour, il lui eſt arrivé quelque au-

tre accident, elle m'en fera la confidence ; car ces flammes qui l'environnent, ces flots qui la pourſuivent, ce tigre qui la frappe, tout cela eſt l'ouvrage de ſa fievre. On ſait combien le moral broye de noir quand le phyſique ſouffre.

Ce matin elle ouvroit les yeux & reprenoit connoiſſance quand je ſuis rentré dans ſa chambre. Elle m'a demandé où nous étions. — A Chateaulin, Mademoiſelle. J'ai dit Mademoiſelle, parcequ'il eſt doux de ſe perſuader ce que l'on deſire, & je la deſire demoiſelle. — Qu'on me remene à Breſt ! s'eſt-elle écriée. — Impoſſible ! le tranſport eſt impoſſible. — Duſſé-je y périr, je veux rejoindre l'eſcadre. — L'eſcadre eſt partie. — Partie ! elle a pouſſé un cri de douleur, & ſes beaux yeux ſe ſont refermés.

Ce ſoir elle m'a redemandé où elle étoit ? — A Chateaulin, Mademoiſelle. Mais, Monſieur, qui êtes-vous ? — Je ſuis Murville. — Comme un écho qui ne rend que les dernieres ſyllabes & les multiplie, elle a dit pluſieurs fois : ville ! ville ! elle a recueilli ſes forces, s'eſt à moitié ſoulevée, & s'appuyant ſur ſon bras elle m'a préſenté ſa figure adorable. Ses yeux ſe ſont fixés ſur moi, d'un air, d'un air dont toutes mes entrailles ſe ſont émues ; & dans ſes regards il n'y avoit pas comme hier de l'effroi, de l'inquiétude : c'étoit de l'intérêt & de la joie. Ville ? ville ? a-t-elle dit encore avec un accent plein de charme : je n'ai entendu que la fin, répétez. — Murville, Mademoiſelle. Apparemment fatiguée d'un premier effort, elle n'a pu ſoutenir plus long-temps l'extrême attention qu'elle me don-

noit : je l'ai vue ſoudain retomber, pour s'évanouir encore.

Peut-être eſt il plus naturel de penſer que la charmante créature a quelque attachement, je ne ſaurois deviner de quelle eſpece, mais enfin c'eſt de l'attachement pour un heureux mortel dont le nom rime avec le mien. Si cela peut être, tant mieux. C'eſt déjà une conformité très-heureuſe; j'en accepte l'augure.

Votre nom, mon cher ami, ne ſonne pas ſi agréablement à ſon oreille; vous en allez juger vous-même.

Tout-à-l'heure elle pleuroit en diſant: l'eſcadre eſt partie? — Oui, mademoiſelle. — Quoi! tous les vaiſſeaux & tous les capitaines? — Tous. — Je n'ai donc plus qu'à mourir? Me voilà ſans appui, ſans ſecours. Et dans quelles mains je ſuis tombée! — Dans les mains d'un galant homme qui

ne vous fera, je vous le jure, aucun mal. — Aucun mal ? a-t-elle répété : me serois-je trompée ? Ne m'avez-vous pas nommé quelqu'un ?... — Moi, Murville. — Et encore un autre... — Un autre ? — Ah ! s'il étoit possible que je l'eusse rêvé dans mon affreux délire ! ... Monsieur, vous ne m'auriez pas dit que vous êtes l'intime ? .. — De Varmont ? sans doute, mademoiselle, je vous l'ai dit.

Mon cher ami, j'en suis désolé pour vous ; mais il faut vous en avertir : voilà la seconde fois qu'elle s'évanouit en vous entendant nommer.

De Murville a Varmont.

Chateaulin, ce 31 Mai.

Elle ne t'aime pas, elle ne t'aime pas du tout. Ecoute la conversation que nous avons eue ensemble.

Que vous ai-je fait ? m'a-t-elle dit. J'ai cru qu'elle avoit le tranſport, je n'ai pas répondu. Elle a repris : que vous ai je fait qui m'ait attiré votre haine, M. de Murville ? Ceci s'adreſſoit bien à moi : vous ne m'avez rien fait, Mademoiſelle, & je ſuis loin de vous haïr. — Pourquoi donc vous réuniſſez-vous aux cruels qui me perſécutent ? — Je ne me réunis pas, je ſuis ſeul. — Comment ? vous ne ſerviriez les deſſeins de perſonne ? — Non, en vérité, je ne travaille que pour moi. — Qui m'a remiſe en votre pouvoir ? — Le haſard. Vous étiez mourante ſur ce grand chemin. Je vous ai recueillie, je vous ai prodigué mes ſoins. — Par quels motifs ? — Votre état m'a touché ; j'ai été charmé de votre beauté. — Quoi ! vous n'auriez pas l'intention de me livrer à .. . celui dont vous êtes l'ami ?

Remarquez en passant, mon cher, que c'étoit apparemment pour s'épargner la douleur de prononcer votre nom qu'elle se servoit d'une périphrase.

Je ne vous livrerois point au plus puissant roi de la terre, ai-je répliqué; croyez que je serois trop heureux si vous me permettiez de vous garder pour moi.— Et vous me défendrez contre lui?—Contre le monde entier.—En prenez-vous l'engagement?— Je vous en donne ma parole d'honneur.

D'abord elle a paru soulagée d'un pesant fardeau; puis avec un mouvement d'inquiétude, elle a dit: puis-je compter sur la parole d'un homme qui est son ami. — Vraiment, Mademoiselle, je ne suis pas un excellent sujet; mais je vaux mieux que lui. — Ah! peut-on valoir moins!

Ces deux dernieres réflexions sur-

tout montrent qu'elle ne t'eſtime guère: preuve qu'elle te connoît bien : voilà pour ce qui te concerne.

Moi, cependant, j'ai de nouveau juré que je la protégerois contre tous. Les aſſurances de mon dévouement l'ont enfin tellement calmée, qu'après quelques heures le médecin l'a trouvée ſenſiblement mieux. La fievre étoit beaucoup diminuée ; on ne la voyoit plus dans ces anxiétés continuelles, dans ces angoiſſes prolongées qui faiſoient trembler pour ſa vie ; néanmoins le corps ſouffroit toujours, & l'imagination paroiſſoit encore travaillée de quelque douleur bien vive. On pleuroit beaucoup le départ de l'eſcadre : quelquefois même on gémiſſoit.

Tiens, Varmont, tu ne dois plus avoir de prétention ſur elle, car elle te déteſte cordialement ; ou que le diable m'emporte ! Dis-moi donc,

toute petite vanité d'amour-propre à part, dis-moi ſi tu n'avois pas ſur cette eſcadre un rival préféré.

Au reſte, un mot; & quel mot? Qui eût pu prévoir un auſſi grand accident? Un ſeul mot vient de la replonger dans ſon état ſi triſte. Vous parlez ſans ceſſe de Breſt, lui ai-je dit, y avez-vous votre famille? — Ah! s'eſt-elle écriée douloureuſement, je n'en ai plus de famille. — Cette eſcadre, eſt-ce votre pere qu'elle emmene — Mon pere? hélas! je l'ai trop tôt perdu. — Votre mere? votre frere? — Mon frere! mon frere! a-t-elle auſſitôt répété deux fois d'un ſon de voix ſourd, déchirant, terrible. Soudain ſon viſage s'eſt entierement renverſé; & par un mouvement qui m'a paru convulſif, elle a jetté ſes bras en avant & ſa tête en arriere. En même-temps j'ai vu des flots de ſueur froide couler

ſur ſon front devenu plus pâle : j'ai cru qu'elle alloit mourir.

Varmont, il eſt clair que dans le nombre de ceux qu'elle appelle ſes perſécuteurs tu n'es pas celui qu'elle déteſte le plus : il eſt clair qu'elle a un frere qu'elle abhorre ; & tout ceci commence à m'inquiéter.

De Murville a Varmont.

Langei, près Saumur, ce 7 juin 1782.

Ton ſilence m'étonne : tu devrois être bien content de moi. Je t'ai, pendant trois jours conſécutifs, écrit régulierement courier par courier ; quand j'ai quitté mes hôtes, je leur ai cent fois recommandé de me faire paſſer exactement & ſans retard les lettres qui m'arriveroient de Paris chez eux. Cependant je ne reçois pas de tes

nouvelles. Avant d'examiner ce qui me prive des inſtructions que tu me devois, je veux bien t'honorer encore de quelques confidences.

Commence par prendre la peine de relire mes anciennes dépêches : enſuite celle-ci t'apprendra qu'une partie de mes conjectures s'eſt vérifiée ; mais que l'autre n'avoit pas le ſens commun.

Ce frere terrible qui m'épouvantoit, c'eſt lui qui s'en va ſur l'eſcadre tant de fois rappellée ; c'eſt lui qu'elle pleure, c'eſt lui qu'elle chérit! ainſi tu n'avois pas de rival ſur la flotte ; il paroît que la pauvre enfant n'a jamais eu d'autre adorateur que toi. C'eſt un malheur pour elle, qui méritoit de rencontrer mieux : c'eſt un bonheur pour moi, qui ne puis que gagner beaucoup à la comparaiſon. Quant à ce nom dont la conformité

me paroiſſoit heureuſe, parce qu'il rimoit avec le mien, je dois m'en applaudir plus que jamais; c'eſt le ſien propre : elle ſe nomme Terville. Mais ce qu'il y a de plus charmant, c'eſt qu'en effet elle eſt demoiſelle. Monſieur de Varmont, j'eſpere qu'elle l'eſt dans toute la force du terme; j'eſpere que puiſque vous avez eu la maladreſſe de la laiſſer s'enfuir, elle aura l'eſprit de le faire avant que vous ayez pu conſommer ce qu'elle appelle votre crime.

Ah ! la petite ruſée ! c'eſt apparemment pour s'épargner l'embarras de me raconter ſes tribulations & tes outrages, qu'elle m'a ſupplié de ne lui jamais parler de toi, de ne pas même prononcer ton nom devant elle. J'ai promis, mais je ne ſuis pas ſa dupe; & d'ailleurs je compte que tout ce que ſa diſcrette pudeur ré-

pugne

pugne à m'apprendre, ta groſſe franchiſe me le confiera.

J'ai pris encore un autre engagement : celui de ne te jamais parler d'elle & ſur tout de te cacher ſoigneuſement qu'elle eſt actuellement dans ma terre. Elle a témoigné le vif deſir de s'y réfugier, dès qu'elle a ſu ce que je n'ai pas cru devoir lui diſſimuler, que tu n'ignorois pas quel haſard l'avoit remiſe en mes mains. Nous ne ſommes ici que depuis hier; il a fallu venir à très-petites journées, parce que la chere enfant n'étoit que douleurs. Cependant elle va beaucoup mieux : les bleſſures ſe cicatriſent, les nuits ſont bonnes, la fievre s'en va, l'appétit revient. Oh, dans quelques jours elle aura ſa ſanté, ſes grâces, ſa fraîcheur; je la verrai dans tout l'éclat de ſa beauté; je la verrai digne de moi!

Ne m'a-t-elle pas auſſi fait jurer que je la protégerois juſqu'à ſon entier rétabliſſement! Ah! je compte la protéger plus long-temps. Et ſi, malgré mes promeſſes, je t'inſtruis de ſa demeure & de ſon ſort, c'eſt que je ne puis voir dans cette confidence les inconvéniens qu'elle redoute. En effet, il eſt impoſſible que Varmont ſoit aſſez déraiſonnable pour ne pas ſe ſoumettre à l'influence de mon étoile dont l'aſcendant ſur la ſienne ſe manifeſte ſingulierement ici. Il eſt impoſſible qu'il s'obſtine à pourſuivre juſques chez moi une jolie fille qui s'échappe de ſes bras pour venir tomber dans les miens.

Seroit-ce néanmoins parce que je ne te la renvoie pas, que tu me boudes? Il faudroit imprimer cette extravagance! Eſt-ce ma faute à moi ſi tu n'as jamais ſu gagner un cœur? &

ceux que tu ne pourras prendre, faut-il, si je trouve à m'en emparer, que je les rejette? Quoi! voilà une enfant que tu as effrayée, martyrisée; je l'ai, moi, rassurée, amadouée, préparée! jamais tu n'en ferois rien; bientôt j'en ferai tout ce que je voudrai. Tu me dois, en ce cas, une résignation parfaite. Regrette la place, si cela t'amuse; mais hâte-toi de la quitter, & veux-tu sur ce point éprouver ma sévere justice? Trouve, si tu le peux, une malheureuse femme qui te préfere à moi, trouve dès demain cette imbécille créature, dès demain je te l'abandonne.

Allons, allons, ne fais plus l'enfant, réponds-moi.

Boville a Madame d'Etiole:

Breſt, ce 29 Mai, à mi

La fortune étoit laſſe de me
rire, Eléonore, & le premier re
qu'elle me réſervoit eſt ſi grand
pour le ſoutenir, j'ai beſoin de
mon courage.

Hier, nous étions ſur le poir
mettre à la voile, lorſque les v
s'éleverent avec une violence q
craindre pour notre eſcadre une
pête prochaine. Ce n'étoit qu'un
dont on ne devoit pas s'effrayer.
pendant il fallut obéir aux ſig
qui nous ordonnoient de rejetter
cr:. Ce retard nous a coûté che
y a tout lieu de penſer que ſi
fuſſions partis hier au ſoir nos
gocians ne regreteroient pas auj

le plus riche vaisseau de leur ; et moi, Eléonore, un trésor oup plus précieux, dont je com- ois à sentir le prix, quoique je possédasse que depuis quelques s.

Au milieu de la nuit une forte plosion s'est faite sur *le Centaure*, ma femme étoit embarquée ; il a auté en l'air ; quelques débris en- flammés ont été poussés jusques sur la Pallas (1), où mes soins les plus prompts n'ont qu'avec peine arrêté l'incendie. Concevez ma situation dans toute son horreur. Déjà l'intéressante Emilie n'étoit plus, & cependant le salut de mon vaisseau devoit m'oc- cuper tout entier. A présent même, à l'heure où je vous écris, je ne puis,

(1) Nom de la frégate que Bovile commandoit.

ſans diſtraction, me livrer au regret de ma perte : la choſe publique commande, il faut partir, il faut remplir mes devoirs.

Ce matin, tandis qu'on faiſoit à la *Pallas* des réparations devenues néceſſaires, j'ai deſcendu à terre. J'ai fait de triſtes & infructueuſes recherches : la mer n'a rapporté que des morts ſur le rivage, le corps d'Emilie ne s'eſt pas même retrouvé.

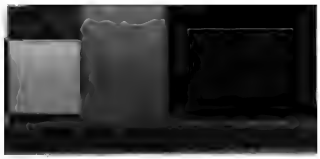
Malheureuſe enfant ! Que ne l'ai-je laiſſée dans ſon cloître ! En la tirant de ce qu'elle appelloit ſon tombeau, je l'ai plus ſûrement conduite à ſa fin prématurée : en l'embarquant dans ce navire, je la mettois ſur ſon bûcher. Toutes les précautions que j'ai priſes pour ſon bonheur ou ſa ſûreté ont tourné contre elle. Voilà donc ce que c'eſt que la prudence des hommes !

Ce qui n'eſt pas fait pour diminuer mon affliction, c'eſt qu'il me paroît de toute vraiſemblance que, dans le grand nombre de mes implacables ennemis, il s'en trouve de profondément ſcélérats, à qui tout moyen de vengeance eſt indifférent. Ils n'ont pas eſpéré pouvoir commencer l'incendie au ſein même de mon bâtiment, où l'on ſait bien que ma vigilance ne ſommeille pas; mais du moins ils ſe ſont flattés que du *Centaure*, non loin duquel j'étois à l'ancre, les flammes ſe communiqueroient à la *Pallas*, & que j'aimerois mieux y périr que de l'abandonner. Tout cela ſans doute eſt horrible à penſer; mais déjà mes conjectures acquiérent un trop grand dégré de certitude. De tout l'équipage du *Centaure* un ſeul homme eſt échappé à la mort; c'eſt un miracle qui l'a ſauvé, ſi nous

l'en voulons croire ; mais chacun de nous ſent bien qu'à la premiere vue du danger ce matelot, rébelle aux ordres du capitaine, s'eſt jetté à la mer. Quoiqu'il en ſoit, voici la dépoſition de cet homme.

Il dormoit, comme tout l'équipage, lorſqu'au milieu de la nuit un léger bruit l'éveilla. Il vit qu'une barque conduite par un ſeul homme venoit d'aborder le Centaure, & qu'un des paſſagers, reçu la veille à bord du navire, en deſcendit & ſe jetta dans la barque. A l'inſtant même lui dépoſant donna l'allarme ; mais tout-à-coup le feu ſe manifeſta dans le bâtiment, de pluſieurs côtés à la fois ; & bientôt après il y eut ſur le navire une exploſion terrible, qui le fit ſauter, quoiqu'il ne fût chargé d'aucune eſpèce de munitions de guerre.

A préſent, Eléonore, dites-moi ſi
la perte du *Centaure* n'eſt pas l'effet
l'un complot horrible, plus encore
ue de l'inexcuſable négligence du
pitaine ? Dites-moi s'il n'eſt pas
ès-vraiſemblable qu'il y avoit un
ſſein formé de me perdre ? Ah ! s'ils
deſiroient que de voir fléchir de-
nt l'adverſité le ſtoïciſme qu'ils me
prochent, les barbares ! ils n'ont que
op bien réuſſi. Je pleure ma jeune
ouſe ſitôt enlevée à mon eſtime,
mes hommages.... peut-être à mon
nour naiſſant. Ma jeune épouſe n'eſt
jà plus : l'un des plus beaux or-
mens de la terre n'a fait qu'y paſ-
r. Quoi ! n'y a-t il paru qu'un inſ-
nt pour y laiſſer un plus long ſou-
nir, telle qu'une roſe qu'on a vue
ns une belle matinée de printems
ête à s'épanouïr, & dont encore,
milieu des glaces de l'hiver, on



ſe rappelle , avec un regret plus v
les grâces & l'éclat paſſagers !
pleure ſes attraits à jamais perdu
& pourtant ce qui doit me lai
d'éternels regrets , ce ne ſont ni
talens , ni ſa jeuneſſe , ni ſa bea
périſſables ; mais la foule de ces v
tus aimables & ſolides dont il
paru que le germe étoit dans
cœur.... Je l'avois épouſée ſans
connoître ; mais puiſqu'un autre v
poſſede , ah ! que j'aurois eu lo
tems à choiſir , avant de choiſir a
bien ! je pleure ! daignez ſonger , E
nore , qu'il y a des infortunes a
quelles on ne peut oppoſer qu
foible courage. Daignez ſonger
Bovile a beſoin des conſolations
l'amitié.

VARMONT A MURVILLE.

Paris, le 11 Juin, 1782.

Un frere chéri, une eſcadre rappellée, un rival ſur la flotte, une demoiſelle échappée ? Que le ciel me confonde, ſi je comprends un mot de ce double galimathias !

Votre *Terville* a des tribulations & des cicatrices ? Tant pis pour elle. Ses nuits ſont bonnes & ſon appétit revient ? Tant mieux pour vous. Faites de ſes grâces & de ſa ſanté tout ce qu'il vous plaira, tout ce que vous pourrez, je m'en mocque ; & que cinq cents diables l'emportent ſi ce n'eſt pas la premiere fois que j'entends parler d'elle !

Au reſte, en ceci comme en toute autre choſe, ma *groſſe franchiſe* ne

ennemie, des projets admirab
des projets quelquefois si violens
sont dignes de toi. Reparoît-elle
reste ébahi dans l'inactive con
plation de ses charmes, de ses
mes que sa convalescence à p
commencée me montre déjà
rieurs à la grande idée que je
étois formée! Je reste ébahi, j
regarde, je l'admire & je suis
tent!

Mais de quoi puis-je m'accus
Aurois-je quelque chose de mie
faire? Le moment des entrepris
il arrivé? Non sûrement. La pa
petite est encore dans un abatten
extrême, l'attaquer maintenant
ne feroit pas chercher à l'obte
ce seroit vouloir la violer.

Pourtant j'avoue que sa prése
m'étonne. Elle dit un mot, je
déconcerte; elle me regarde, je m

ent fois par jour, tenté de m'y aisser surprendre.

L'aimable personne ! Elle a un air e candeur & de modestie qui me lairoit davantage s'il m'inquiétoit noins ; & puis elle se montre si tou-hée de mes soins, si enchantée d'une ttention, si charmée d'un égard ! Le noyen de lui déclarer combien je suis peu désintéressé ? J'aimerois aussi beaucoup à l'entendre parler de sa reconnoissance, si elle n'y joignoit pas constamment les assurances de son estime.... qui commence à me peser furieusement. La terrible chose à soutenir pour moi, que l'estime d'une honnête fille ! Car elle est honnête.... honnête ? Peut-être autant que je suis libertin !

Quand je ne suis pas auprès d'elle, je me reconnois ; je reviens à mon naturel ; je forme, pour réduire mon

les rigueurs, la chasteté de leur belle.

Oh! non, Mademoiselle; non, vous aimerez à ma maniere; ou, parbleu! je vous renverrai à M. de Varmont. C'est celui-là qui vous fera une belle & bonne guerre, & que vos airs penchés ne feront point gauchir.

Mais, en vérité, je m'admire! Que de papier je barbouille inutilement! Je voulois, en deux mots seulement, répondre à votre honnête missive, monsieur de Varmont. Je ne suis pas très-étonné que vous puissiez feindre de ne pas bien comprendre ma derniere lettre. Un coquin de Breton, mon valet, chargé de mes commissions à Châteaulin, au lieu de porter mes dépêches à la poste, s'avisoit d'aller traiter ses pays au cabaret. Je viens de fouiller dans ses poches, où mes trois lettres se sont retrouvées. Je vous les envoie

avec celle-ci. Leur lecture te prouvera, mon cher ami, que la demoiselle de Terville, dont je raffole, est bien de ta connoissance, & que toute dissimulation seroit parfaitement inutile. Au reste, je ne doute pas qu'après quelques momens de réflexion, tu ne te défasses du petit mouvement de mauvaise humeur qui t'a saisi. Si néanmoins vous vouliez absolument persister à prendre la chose au sérieux, M. de Varmont, ne vous gênez pas.

Emilie de Varmont a Dorothée.

Langei, près Saumur, le 13 juin 1782.

Oui, c'est Emilie qui t'écrit, c'est Emilie arrachée par un prodige aux dangers les plus menaçans.

Rappelle-toi comment, effrayée de la vue de mon frere, & sur-tout de ta

lettre qui m'annonçoit ſon départ n
térieux, je n'aſpirois qu'au mon
de monter ſur ce vaiſſeau qui me
roiſſoit le plus sûr des aſyles. Inſen
c'étoit là qu'on m'environnoit
pieges de la mort.

J'y dormois cependant, mais
quel ſommeil! Quel rêve me p
ſuivoit! Un aſſaſſin, tenant ſur
poitrine un poignard levé, me den
doit ma vie & mon héritage. D
thée, c'étoit le jeune homme que
vois vu dans Breſt; mais ſes chev
ne me trompoient plus par une fa
couleur. Ses cheveux étoient roug
& ſes mains auſſi; grand Dieu!
parricides mains ſe teignoient de
ſang!

Tout-à-coup un affreux tum
m'éveille, je vois le navire en
Mes cris appellent Bovile, Bovil
peut ni m'entendre, ni me ſeco

Mon épouvante s'accroît aussi vite que le rapide incendie; je veux échapper aux flammes, je tombe dans les flots. La mer, alors très-agitée, rouloit des vagues furieuses: je suis vingt fois précipitée au fond de l'abyme, & vingt fois reportée à sa surface. Froissée enfin contre une barque, je m'y attache, & j'implore, pour y monter, l'assistance de deux hommes que j'y entrevois. L'un d'eux me tend une main secourable; l'autre .... Dorothée! Dorothée! ... la plume m'échappe des mains... l'autre!... ma sœur, ah! par pitié, dis-moi que, pressée d'un péril trop réel au milieu de ces flots courroucés qui redemandoient leur proie, j'ai pu néanmoins, tourmentée de mes noirs pressentimens, poursuivie des idées d'un songe sinistre, me figurer un ennemi & des périls imaginaires. Efforce-toi de me persuader que

dans l'affreux désordre de mes sens ; j'ai pu mal entendre, non pas les terribles paroles que je te vais rapporter ; mais du moins la voix, l'épouvantable voix qui les a proférées. Oui, Dorothée, c'est en frémissant que je te l'avoue : j'ai reconnu... j'ai cru, je consens à le dire ainsi ; j'ai cru reconnoître celle du jeune homme dénaturé qui dernièrement est venu, tant de fois en si peu de jours, m'annoncer de la part de madame de Varmont que moi aussi j'étois née pour mourir dans le cloître. Et ce que j'ai trop bien entendu, c'est qu'il s'est écrié : que vas-tu faire ? c'est elle, peut-être ! Repousse, frappe ! Dorothée, ces terribles paroles, je les entends cent fois par jour ! & cent fois par jour c'est la voix de Varmont que j'entends !

Va, crois-moi, Dorothée, mes soupçons, tout horribles qu'ils doivent

aroître, ſont trop bien fondés
que je ſois jamais tentée de les
rcir. Ah! je t'en conjure: que cet
able ſecret demeure éternelle-
entre ma ſœur & moi.

m'eſt impoſſible de continuer,
hère Dorothée: je ſuis ſi abattue,
ble. Et puis ces déchirans ſouve-
qu'il a fallu me rappeller dans
s leurs horreurs m'accablent en-

D'ailleurs tu ne recevras pas
es nouvelles auſſi-tôt que je le
ois: je ne dois confier à per-
le ſoin de mettre mes lettres à
le, & quand aurai-je la force
liberté de les y porter moi-
?

MURVILLE A DOLERVAL.

Langei, près Saumur, le 13 Juin 1782.

EH ! bon jour, mon cher petit frere ! il y a bien long-temps que tu ne m'as écrit. Quoi donc, la muſique, la peinture, la géographie, la botanique, & je ne ſais quelle centaine de babioles ſemblables ne te laiſſent-elles plus un moment de loiſir ? Que je te néglige un peu, moi, cela va de ſoi-même ; je ſuis journellement occupé d'objets ſi recommandables ! & tiens, particulierement dans ce moment-ci : j'ai dans la tête & j'aurai bientôt ſur les bras les novices attraits d'un tendron de ſeize ans.

Que tu l'aimerois, cette enfant-là ! que tu l'aimerois ! elle ſemble poſſéder au ſuprême degré cette précieuſe

bilité dont notre malheureuſe
r eſt trop entichée, & dont je te
auſſi très-abondamment pourvu,
mon pauvre Dolerval, toi, ſur la
figure de qui cela s'apperçoit
e lieue. Et ſais-tu bien que cela
nne un air de bonté vraiment
vantable? De ſorte que ſouvent
s obligé de me dire qu'il faut que
s une fois plus d'eſprit que moi,
ue, malgré cet air de bonhommie,
rois en avoir autant.
ais revenons à la chere enfant;
ai beau m'évertuer, je ne puis
r d'autre choſe. Sainte de joie,
frere: il y a dans le monde une
ertueuſe, vertueuſe à faire trem-
elle eſt avec cela d'une modeſtie
ie fait rire & qui me fait peur! ti-
encore, timide comme Dolerval
s d'une jeune fille! Une choſe en-
us deux m'embarraſſe: eſt-ce toi

qui te mêles de singer ses ai
vierge ? ou bien te les a-t-elle v
Quand je la considere, j'ai pe
croire que je ne vois qu'une c
mais aussi quand je me rappell
nocence de tes manieres, je tr
que tu ne fois l'original. Il seroit
vous voir côte à côte ! Je pensi
vous ne vous trouveriez pas ma
semble ; & vous seriez à pei
D'honneur, cette enfant-là sero
fait, Dolerval, absolument ton
tellement ton fait que si j'en
quelque peu moins engoué,
l'enverrois dès demain par la
gence.

Il n'y a pourtant pas moyen,
ami ; je me sens déjà tant avanc
je ne puis m'arrêter en si beau
min. C'est ce matin que j'ai c
faire des propositions. Qu'elle
ait pas été surprise, à la bonne

Mais qu'elle ne s'en soit pas fâchée, cela m'inquiete, je combattrois mieux la colere que sa tranquille confiance. D'ailleurs, elle s'est tout-à coup rejettée sur les mots imposans, sur les sentimens nobles. J'ai protesté de ma profonde vénération pour les grandes vertus; mais en me reconnoissant très-incapable d'atteindre jamais à leur héroïsme. La petite présomptueuse a simplement répondu qu'elle m'estimoit trop pour désespérer de m'en enseigner l'exercice. Dis-moi donc, Dolerval, est-ce que par hasard la sagesse s'inocule ? Tu fais cela, toi qui en es plein.

A propos, je parlois tout-à-l'heure de ton innocence : eh bien, que devient elle ? Qu'en fais-tu ? Commence-t elle à t'étouffer ? Sublime garçon ! Quel mémorable exemple tu laisseras à ce siecle de corruption, le

jour qu'on te verra mourir, à dix-huit ans, d'une apoplexie de chasteté !

C'est sur les traces de ta romanesque sœur que tu te traînes si gravement ! Comme elle est aussi la mienne, je veux, pour son bien, l'avertir de changer de route. Qu'elle apprenne donc qu'un antique garçon, lorsque pour ses menus plaisirs il épouse une enfant, doit au moins s'attendre à supporter le plus petit des inconvéniens de l'hymen; & que la jeune femme, pourvu qu'elle accorde au vieux époux son mince nécessaire, peut en conscience disposer du très-honnête superflu dont on la laisse embarrassée, superflu dont l'ami du cœur eut de tout temps le droit d'user & d'abuser. Dis-lui cela de ma part, entends-tu ; qu'elle se le mette bien en tête. Il en arrivera tout naturellement qu'à son prochain retour ce

Boville que je conſens, ſur votre parole, à croire très-aimable, deviendra très-heureux. M. d'Etioles ne perdra rien à cet arrangement, ſa femme y gagnera tout : nous ne la verrons plus ſécher ſur pied. Vite ! vite ! qu'elle ſe détermine. Il y a ſept ans que cela devroit être fait !

Ah ! ça, je ne vous abandonne pas. Je vous prodigue les bons principes ; mais qu'on faſſe de même avec moi. Dolerval, donne moi tes idées ſur la conduite que je dois tenir avec Mademoiſelle de Terville. Donne; voyons; eſt-ce ton ſentiment qu'il faut que je la viole ?

Dis-moi ton ſentiment, je t'en prie, Dolerval. Varmont ne tardera pas à m'écrire le ſien ; tâche que ſa lettre n'arrive pas avant la tienne. Mais quoi, lui me conſeillera des folies ; tu vas, toi, m'inviter à des

foibleſſes. Eh! bien, je ſais que la ſageſſe repoſe juſtement au milieu des extrêmes. Je m'élancerai donc, entre vos deux avis, vers le bonheur qui eſt le but éternel de la ſageſſe, & quand le parti mitoyen m'aura pleinement ſatisfait, j'oſerai dire à Varmont : vous étiez un ſcélérat, vous! à Dolerval : toi, tu étois un nigaud!

Adieu, mon cher petit frere, reçois les aſſurances de mon tendre attachement & paſſe-les à ma ſœur; oui, de mon tendre attachement. Je vous trouve tous les deux ſi extraordinaires que je ne puis quelquefois m'empêcher de me mocquer de vous; mais pourtant je vous aime de tout mon cœur.

EMILIE DE VARMONT A DOROTHÉE,

De Langei, près Saumur; le 14 Juin, 1782.

ALLONS, j'ai repris quelques forces, recueille aussi les tiennes, Dorothée, il me reste encore des forfaits à te raconter.

Le cruel qui venoit de prononcer l'arrêt de ma mort, trouvant que son complice, moins impitoyable, tardoit trop à l'exécuter, se mit en devoir de frapper lui-même. Je vis je ne sais quelle arme levée sur moi, il fallut lâcher prise; il fallut, pour dérober ma vie aux fureurs d'un barbare, la confier aux fureurs des flots, moins barbares que lui. Je n'étois pas loin du rivage, une vague me le fit toucher, une autre me remporta; puis enfin j'y fus rejettée presque mort

rante. Et cependant admire de quels efforts la nature eſt capable dans un péril imminent : il ne me fut pas impoſſible de m'éloigner des lieux où je craignois qu'un parricide ne me retrouvât. Je marchai, je me traînai pendant près d'une heure, toujours m'éloignant des côtes, toujours m'enfonçant dans les terres, de peur de rencontrer un frere, & pour rencontrer quelques étrangers dont je comptois ne pas implorer vainement les ſecours. Pourvu que l'impitoyable Varmont ne pût m'atteindre, le monde entier ne m'effrayoit pas. Auſſi je me crus en ſûreté dès que je ſentis le pavé d'une route ; auſſi le peu qui me reſtoit de forces m'abandonna tout-à-coup avec l'idée de mes périls : à peine j'avois fait dix pas ſur le grand chemin, quand j'y tombai ſans connoiſſance.

Adieu, ma sœur; mes yeux se troublent, ma main tremble, j'ai besoin de repos.

DOLERVAL A MURVILLE.

Tours, le 15 Juin 1782.

VOUS êtes toujours le même, Murville; eh, pourquoi signer? Ne vous aurois-je pas bien reconnu? D'abord je me suis amusé de votre lettre; mais Eléonore qui m'en a fait le sérieux commentaire m'a touché. Ma sœur professe des principes tout-à-fait contraires aux vôtres: c'est sans doute à cause de cela qu'elle a toujours plus d'éloquence que vous n'avez d'esprit.

Vous riez de ma sensibilité; ignorez-vous donc que je lui dois mes plus douces jouissances? C'est elle

qui attache à mes innocentes ét
un charme infini ; c'eſt elle qui m
vite à de délicieuſes rêveries au
lieu de nos riantes campagnes. S
elle je ne m'attendrirois peut-être
dans la chaumiere d'un malheure
ſans elle je mêlerois moins ſouv
mes larmes aux larmes de ma ſ
dont j'ai quelquefois adouci les pe
ſecrettes. Vos plaiſirs peuvent-ils
beaucoup plus vifs ? Au reſte on
ſure qu'ils ſeront moins durables
qu'ils doivent vous laiſſer de lo
repentirs.

Ma pauvre ſœur, elle eſt m
tenant déſolée. M. Bovile, q
ſeroit à deſirer que vous connuſſi
M. Bovile, qu'une longue ſéparat
n'a pu lui rendre moins cher, vi
de ſe marier avec la ſœur d'un ho
me dont il n'eſt pas poſſible que v
voyez long-tems l'ami. Qu'eſt-ce

idant que cet amour qui peut à
gré troubler l'ame la plus pure
changer le plus beau caractere !
'eſt-ce que cette paſſion terrible
, même dans le cœur d'Eléonore ,
ème à l'envie ? Quoi , l'objet
elle ne peut poſſéder , ma ſœur
veut pas qu'une autre le poſſéde !
Quant à Mademoiſelle de Terville ,
n frere , le ton dont vous me con-
ez ſur la conduite que vous de-
tenir avec elle ne me laiſſe
t-être pas la faculté d'un conſeil ,
ne indirect. Je vous dirai néan-
ns que ſi le haſard offroit à mes
rds un ange comme celui que
s me peignez , auſſi-tôt je m'ap-
ndirois doublement de trouver au
d de mon cœur cette inépuiſa-
ſenſibilité qui me feroit adorer
on ſes mérites une femme digne
hommages de l'univers. Alors , ti-

mide & reſpectueux devant elle ; on me verroit trembler de la crainte de l'offenſer ou de lui déplaire ; on me verroit conſtamment m'efforcer d'obtenir ſa tendreſſe. Et peut-être j'aurois une amante ! une femme idolâtrée ! & ma ſœur, ma ſœur auroit une amie ! Ah, que faudroit-il encore au plus fortuné des freres, au plus fortuné des Epoux !

EMILIE DE VARMONT A DOROTHÉE.

Langei, près Saumur ; ce 15 Juin 1782.

MES maux ne devoient pas ſitôt finir, Dorothée ; j'étois réſervée à ſupporter en même-tems les plus vives douleurs du corps & les plus terribles anxiétés de l'eſprit.

Juge qu'elles furent mes angoiſſes lorſqu'en revenant à moi j'entendis près du lit où je me trouvois quel-

qu'un prononcer distinctement le nom détesté qui n'aguere étoit le mien. Je me crus retombée au pouvoir de mon ennemi. La fièvre qui me brûloit devint plus ardente ; & dans un long délire je vis mon assassin me menacer continuellement du geste & de la voix. Une fois seulement, mais j'en conserverai long-tems le plus délicieux souvenir, une fois seulement je crus entendre nommer Bovile : je me flattai que mon libérateur m'étant rendu, j'allois être aussi-tôt délivrée de toutes mes peines. Hélas, j'appris trop-tôt que l'escadre venoit de partir ; j'appris que le jeune homme qui m'avoit recueillie étoit un ami de Varmont : je pensai mourir de douleur.

Cependant quel parti prendre dans une situation si critique ? Raconter mes infortunes & me nommer, c'étoit in-

diquer un crime, c'étoit désigner Varmont. Les présomptions pouvoient conduire aux preuves ; & quel sort, en ce cas, menaçoit le coupable ? Il étoit bien vrai qu'en lui gardant des ménagemens qu'assurément je ne lui devois pas, je courois de grands risques ; mais n'y avoit-il pas aussi quelque péril à me découvrir ? Par quelles raisons assez plausibles déterminer cet ami de Varmont à ne pas l'instruire que sa sœur venoit d'échapper au naufrage ? Falloit-il donc laisser entrevoir l'affreuse vérité ? L'intérêt d'une plus grande sûreté personnelle n'a jamais pu m'y décider ; j'ai pensé que plus le crime étoit horrible, plus je devois m'efforcer de le couvrir d'un voile impénétrable, dussé-je quelques jours tomber victime d'un pardon généreux trop imprudemment accordé. J'ai donc, pour écarter toute

espece

eſpece de ſoupçons, multiplié les menſonges. J'ai dit que j'étois fille, que je m'appellois Terville, que celui dont je pleurois le départ ſur l'escadre étoit un frere chéri. Un frere chéri! Juſte ciel que ne me l'avez-vous donné tel que je puſſe ne pas le haïr! Enfin, quant à Varmont, j'ai laiſſé croire qu'en effet cet étranger s'étoit attiré mon averſion, en me pourſuivant d'un criminel amour.

MADAME D'ETIOLES A BOVILE.

Tours, le 13 Juin 82.

JE crois qu'en effet vous avez *grand beſoin des conſolations de l'amitié*, Bovile; mais deviez-vous les ſolliciter auſſi cruellement que vous l'avez fait? Deviez-vous, en adreſſant vos plaintes à madame d'Etioles,

oublier votre Eléonore au poin
l'obliger à lire tout ce que vou
avez écrit ? Qu'elle eſt heureuſe
là nuit du tombeau, cette Emilie
ſes vertus, apparemment inimitab
vous rendoient ſi précieuſe &
les tout-puiſſans attraits vous on
piré tout d'un coup un *amour*
ſant ! Qu'elle eſt heureuſe ! :
avoir porté le nom de votre épo
du moins pendant quelques jo
elle emporte encore vos ſouv
les plus chers ! Ah, conſentez e
veur de quiconque vous chériſſo
tant qu'elle, conſentez à ne pas
laiſſer abattre par le ſentimer
votre perte, hélas, irréparable
forcez-vous de ſupporter la vie.
être ne pourriez-vous, ſans qu
eſpece d'ingratitude, vous diſp
de récompenſer ainſi telle infor
à qui le tendre attachement q

us a toujours gardé ſans aucun
rtage doit avoir cauſé bien des
ines.

ILIE DE VARMONT A DOROTHÉE.

Langei, près Saumur, le 25 Juin.

MAINTENANT voici ma poſi-
n & mes projets. J'ai déjà trop ap-
is à connoître mon excellent mari
ur ſoupçonner que ſon indifférence
déterminé ſon départ. Sans doute
ovile aura vivement regretté ſon
ouſe qu'il croit à jamais perdue,
uvoit-il néanmoins, quelque pro-
nde que fût ſa douleur, ne pas
rtir pour une expédition qu'il juge
s-importante au ſuccès des armes
la France ? Bovile n'en aura pas
la penſée ; il n'eſt pas homme
raiſonner avec ſes devoirs. Moi

cependant je compte, dès que ma ſanté ſera moins languiſſante, retourner à Breſt pour m'y embarquer: M. de Murville ne m'en refuſera ſûrement pas les moyens. Je pourrai facilement rejoindre mon époux à la Martinique où je ſais que l'eſcadre doit s'arrêter; & delà je braverai les noirs projets de Varmont. Varmont, à qui ſon ami s'eſt trop hâté d'apprendre la rencontre qu'il venoit de faire d'une jeune fille mourante non loin des rivages de Breſt, peut ſoupçonner mon exiſtence; mais ſi j'en crois la parole que M. de Murville m'a donnée, mon ennemi du moins ignore en quel lieu ſa victime reſpire.

Dorothée, j'oubliois de t'apprendre un incident fâcheux qui ajoute quelque choſe à la difficulté de ma poſition ſi cruellement bizarre: ce jeune Murville, prompt à s'enflammer, m'a

déjà fait d'étranges propoſitions. Je ſens bien que les apparences qui me condamnent ſemblent l'excuſer. Le ſingulier myſtere que je lui fais des événemens qui m'ont conduite où il m'a trouvée préſente une vaſte carriere à ſon imagination. D'ailleurs peut-il, en me voyant ſi jeune, & ſur tout s'il me trouve quelque beauté, deviner de quelle eſpèce d'attentats s'eſt rendu coupable envers moi ce Varmont que je parois tant haïr ? Cependant je me dis que ce jeune homme devroit plus de reſpect à mes malheurs, quelle que ſoit la cauſe qu'il ait le droit de leur ſuppoſer. Peut-être en effet l'excuſerois-je de m'accorder peu d'eſtime, lorſqu'il me connoît ſi mal ; mais ce que je ne lui pardonne pas, c'eſt d'avoir aſſez peu de délicateſſe pour être tenté

d'abuſer du haſard qui lui confie deſtins d'une infortunée.

MADAME D'ETIOLES A MURVI

Tours, le 17 juin 17

MURVILLE, ah! Murville, c'
vous que je m'adreſſe dans mon
eſpoir, ayez pitié de l'état o
ſuis.

Une affreuſe nouvelle s'eſt ré
due. On dit que les Anglois ont l
l'eſcadre nouvellement partie de B
On ajoute que la Pallas a péri :
ville... Bovile ne feroit plus !

Mon frere, prenez, je vous en
jure, les informations les plus pro
res, hâtez-vous de me les faire pa
hâtez-vous. L'incertitude où je vis
puis hier n'eſt pas ſupportable, j'a
mieux mourir.

ſur-tout gardez mes ſecrets, Mur-
e ; le ciel me voit & m'entend. Il
que je n'en eus jamais dont je duſſe
gir. Mais les hommes ſont ſi peu
es ! On les entend ſans ceſſe con-
dre un penchant involontaire avec
intrigue réfléchie, blâmer le mal-
r au lieu de le plaindre, & con-
ner auſſi ſévérement la vertu qui
ıbat que la foibleſſe qui ſuccombe.
ne verroient que ma paſſion illégi-
e ; ils ne voudroient point voir
ıbien de motifs la juſtifioient, de
ls efforts je l'ai toujours combat-
, que de maux elle m'a fait ſouf-
. Les cruels ! qu'ils n'apprennent
ıc jamais de quel feu dévorant je
us conſumée, ni quel regret préci-
. ma jeuneſſe au tombeau. Hélas !
. ne pouviez-vous, le jour où vous
s me forciez de donner à un incon-
ma fortune & ma main ; que ma

pouviez-vous auſſi m'obliger à lui donner mon cœur !

VARMONT A MURVILLE.

Paris, le 17 juin 1782, minuit.

A PEINE ma lettre étoit partie que je me ſuis repenti de te l'avoir écrite, mon ami. N'attribue la mauvaiſe humeur dont elle étoit pleine qu'au profond chagrin de la perte que je venois de faire. Je ne pouvois me perſuader que la demoiſelle dont tu me parlois fût tombée dans tes mains ; j'imaginois qu'inſtruit de mon infortune par l'indiſcrétion de quelques amis, tu ne voulois que m'en plaiſanter ; & delà ſont venus les emportemens que je ſuis très-fâché de m'être permis.

Tes lettres, que j'ai reçues toutes à la fois, m'ont d'ailleurs bien prouvé

que je ne devois plus rien te diſſimuler. Reçois donc un aveu que je rougiſſois de te faire. Il eſt trop vrai que je la connois cette mademoiſelle de Terville ; il eſt trop vrai que j'ai pris ſottement pour elle ce genre d'affection dont tu commences toi-même à ne pouvoir plus te défendre. Mon ami, j'aime pour la premiere fois de ma vie ; & c'eſt aſſez te dire que j'aime avec fureur.

Oh ! que je m'applaudis du haſard qui l'a remiſe au pouvoir de mon meilleur ami ! Je crois, Murville, que ſans cette faveur de la fortune j'allois mourir de déſeſpoir. Hâte-toi de me rendre tout-à-fait le repos, en me remettant la charmante perſonne. Tu n'en es pas encore auſſi follement épris que moi, le bonheur de ta vie entiere ne dépend pas de ſa poſſeſſion. Il m'eſt impoſſible, au contraire, de ne pas

l'adorer. Il m'eſt impoſſible de v
ſans elle.

PREMIER BILLE

DE VARMONT A MURVILLE

Trois heures du mat

ECOUTE, Murville, ce n'eſt p
premiere fois que tu m'as donné
d'admirer ta pénétration : il eſt
vrai qu'enragé d'amour, j'ai fai
méchans tours à la pauvre enfan
te conterai tout cela... dans un moi
où je ſerai plus tranquille. Il n'eſt
moins vrai que je n'ai jamais eu
tention de lui cauſer un mal vérit
Tu l'as trouvée les *mains déchirées*
viſage ſanglant ! Mon ami, ce n'eſt
ma faute. Elle devoit être encore
tu as oublié de me le dire, tranſi

, mouillée jusqu'aux os ! mais qu'elle m'a échappé..... par un cle ! au risque de se noyer cent ! Tu verras ! ... quand je t'appren- i les moyens dont elle s'est avisée. n reste, elle s'en est avisée trop tard. lle m'appartient. C'est pour cela u'elle me déteste, ou que du moins elle a l'air de me détester. Tu sais, mon ami, qu'il n'y a que le premier pas qui coûte ; à présent que je lui ai fait faire, je suis persuadé qu'elle ne sera pas trop fâchée de se retrouver en mon pouvoir. Cependant, comme le premier abord pourroit l'effaroucher, je me ferai cette violence de ne point aller la chercher moi-même, je vais t'envoyer Lafleur, un domestique qui m'est dévoué. Tu peux la lui remettre en toute sûreté. Tu le peux, & tu le dois, Murville. Je te répète qu'elle

m'appartient, qu'il eſt déſormais impoſſible que je me paſſe d'elle.

SECOND BILLET

DU MÊME AU MÊME.

Cinq heures du matin.

UNE choſe m'inquiete, Murville, & je te prie même de vouloir m'éclaircir le fait, parce que rien de ce qui le touche ne peut m'être indifférent. Es-tu bien ſûr qu'elle aime ſon frere autant qu'elle le dit? Moi, j'ai lieu de penſer qu'elle regretteroit moins ſon *départ ſur l'eſcadre*, ſi ce n'eſt qu'il étoit le ſeul homme dont elle pût ſe faire un protecteur contre moi. A reſte, je ne te veux pas prier de l'étourdir de tout cela; au contraire oblige-moi de ne lui en jamais parler

mai

rends-moi fidelement tout ce
t'a dit de ce frere ? Etoit-ce
ui qui la défendoit contre les
dont elle ſe croyoit environ-
Tu as très-bien ſenti qu'il n'y
que le délire d'une fievre ar-
qui pût lui montrer des aſſaſſins.
nc exiſteroit le monſtre capable
ter à ſa vie? Il faudroit, comme
is fort bien, que ce fût une *bête*
Féroce, d'une férocité ſans
ole! & bête, d'une bêtiſe amere!
enfin, quel être à figure humaine
oit ne pas ſentir que la nature
it point une ſi jolie fille pour
l'aſſaſſine.

TROISIEME BILL

DU MÊME AU MÊ

Sept heures du

Il me reſte encore un ſujet d
citude ſur lequel tu m'obliger
d'interroger mademoiſelle de T
Avant de te parvenir, n'eſt-el
bée dans les mains de perſon
ſerois déſolé qu'il lui fût ar
moindre accident; mais elle a
de grands malheurs. Pourquo
fuir, quand le plus difficile e
Pourquoi s'échapper? Elle ſeroi
tenant ſi bien où je l'avois miſe
tu vas me la rendre. Je vais
l'heure rappeller mon valet qu
campagne pour mon ſervice. I
je le fais partir. Mon ami, hât

i remettre ma maitreſſe. Il y auroit
)p de danger pour moi qu'elle te
lât plus long-temps : tu finirois par
prendre tout-à-fait de belle paſſion
ır elle. Or, je reconnois ta ſupé-
ité ; la jeune perſonne, quand elle
oit goûté de Murville, ne revien-
it peut-être à moi qu'avec plus de
ugnance. Au demeurant, je te re-
cie de ne lui avoir pas dit que je
nois le lieu de ſa retraite ; il entre
z dans mes projets qu'elle ne ſache
nt que ſes charmes vont m'être
dus. Mais dépêche-toi, Murville,
'y a pas un moment à perdre. Tu
merois, tu lui plairois ! & pourtant
te répete qu'elle m'appartient, que
l'adore, & que j'ai beſoin d'elle.

MURVILLE A DOLERVA

Langei près Saumur, ce 18 juin, 10 h du ſoir.

DOLERVAL, ta pauvre ſœur écrit hier une pitoyable lettre qui remué de la tête aux pieds. J'a l'inſtant que j'allois larmoyer, qui, depuis long-temps, me ſuis une raiſon là-deſſus. Avant de m menter néanmoins, j'ai ſur le ch détaché mon courier. Chien d'hon c'étoit bien la peine de me crever chevaux pour rapporter une auſſi chante nouvelle.

La Pallas s'eſt en effet aviſé couler bas; ces mécréans d'A

e est, avec le capitaine, à tous les
bles.

Il y a plus, on impute ce malheur
Bovile; on l'accuse d'avoir refusé
obéir aux signaux. J'ai peine à le
roire: Bovile avoit donné plus d'une
preuve de son respect pour la subordi-
nation. Mais il est au fond de la mer,
il a tort! Et puis il y a long-temps que
je l'ai dit; ce Varmont qui le protége
voit a fait une sottise: mettre un ro-
turier dans notre marine royale, c'est
exposer une femme au milieu d'un
bois.

Pour comble de malheur, la maudite
frégate qui noyoit l'amant de ma sœur
n'a-t-elle pas aussi noyé le frere de ma
maitresse? Et n'ai-je pas eu la mala-
dresse d'interroger l'infernal messager
devant la pauvre enfant? De maniere
que l'une vient de s'évanouir, en ap-

tendant que tu portes à l'autre le
de la mort.

Je te charge là d'une triſte
miſſion, Dolerval; mais envoy
rectement cet extrait mortuaire à
Eléonore, ce ſeroit auſſi vouloir
terrer. Je te confie le ſoin de la p
rer à l'excès de ſon infortune.
pourtant les doux fruits de cette
dont elle s'eſt coëffée! Si ta fœu
lieu de ſoupirer durant ſept mo
années ſon inutile flamme, eût
ſacré ſeulement pendant pluſieu
maines quelques minutes à la
faire, elle l'eût certainement ét
ou furieuſement amortie. Car je
en demande pardon à vous autre
ſenſibles; mais quoique vous en
ſiez dire, le mal d'amour n'eſt
incurable, quand on ne dédaig
de faire tout ce qu'il faut pour le

rir, bien entendu. Maintenant donc Bovile eût pris congé de son Eléonore sans qu'elle s'en fût autrement apperçue ; ou si l'amante obstinée eût absolument voulu s'en appercevoir, eh bien ! n'y a-t-il pas des jeunes gens sur la terre ? A quoi seroient-ils bons, si ce n'est à voler au secours des veuves affligées ? Un cent ne suffit-il pas ? Il en viendra mille. Et sans doute il ne se rencontre point de douleur de femme, si considérable que vous preniez plaisir à l'imaginer, qui tôt ou tard ne cede à une somme raisonnable de consolations. Cependant, avec cette Eléonore, il n'y a pas la moindre ressource. Je me vois réduit à ne lui donner que toi pour adoucir ses peines. Un frere, le beau remede !

Cela fait que je prends de l'humeur, d'autant que toutes les adversités m'ac-

çablent à-la-fois. Tu ſais bien
lerval, cette jolie fille ? Ce petit
comme tu l'appelles ? ce petit
au maintien ſi modeſte, au reg
timide, au minois ſi chaſte,
croyois vierge. Il n'en eſt rien
gréable nouvelle m'en eſt arrivée
poſte. Là, dis-moi donc à quelle
ſionomie femelle il faudra déſo
ſe fier ! J'en ſuis d'un chagrin,
colere.... Ah ! M. de Varmont n'
bien ſe tenir !

EMILIE DE VARMONT A DORO

Langei, près Saumur ; ce 18 Juin,
heures du ſ

ENFIN me voilà ſeule ; en
puis librement me plaindre &
Je puis confier mes nouvelles
à ce papier qui doit un jour

ſler enſemble toutes les rigueurs
e ma deſtinée.

Dorothée, il ne me reſtoit qu'un
pui dans le monde, je l'ai perdu,
ovile eſt mort.

A ne conſidérer que la ſituation où
n malheur me laiſſe, peut-être on
ourroit m'excuſer de n'être vive-
ent touchée que du mien, peut-
re on penſeroit que dans un hom-
ie à qui je n'appartins qu'un mo-
ient et dont la fin prématurée me
vre à mes ennemis, j'ai moins à
egretter mon époux que mon pro-
ecteur. Mais qu'il a fallu peu de
ems au vertueux Bovile pour péné-
rer mon cœur des ſentimens de la
plus vive reconnoiſſance & de la plus
endre eſtime! Mais avec quelle promp-
itude l'adverſité nous apprend à ju-
er les hommes! La ſœur de Var-
ont, l'eſclave de Murville a-t-elle

beſoin de beaucoup d'efforts pour ſe perſuader qu'il en exiſte peu d'eſtimables, & qu'il lui faut éternellement pleurer celui qu'elle vient de perdre!

Telle eſt cependant l'horreur de ma ſituation, que je me ſens preſque auſſi tourmentée de mes inquiétudes que de mes regrets. Dorothée, que va devenir Emilie? Pourſuivie de la haine de madame de Varmont, à peine échappée aux fureurs de ſon frere, veuve auſſi-tôt que mariée, forcée de cacher le nom de ſa famille & celui de ſon époux, ſans reſſources, ſans forces, ſans expérience, que va-t-elle faire de la funeſte liberté qui lui reſte. Hélas! eût-il donc mieux valu que je vécuſſe, comme toi, dans un éternel eſclavage?

Mais je te parle de ma liberté! Dorothée, je n'en jouis pas. Ce M.

de Murville me retient prisonniere. Il abuse à ce point de la foiblesse de mon sexe & du malheur de ma position. J'espere toutefois que celui qui protege les opprimés ne m'a pas tirée des mains d'un parricide pour me laisser aux mains d'un suborneur. Que mes forces reviennent, je tromperai la vigilance de mon tyran. Je verrai, je chercherai, je m'informerai. Quoi donc ! n'y avoit-il sur la terre qu'un homme délicat & généreux ? Ne pourrois-je plus rencontrer de Bovile ? Assurément je ne veux solliciter l'aviliſſante pitié de personne. Mais pourquoi rougirois-je d'implorer l'humanité compâtiſſante des gens vraiment sensibles ? Et d'ailleurs ne trouverai-je pas, comme tant d'autres, à subsister du travail de mes mains ? les plus grossiers travaux ne m'effrayeroient point. Mon courage

me les auroit fait entreprendre, l'ha
bitude me les feroit ſupporter. Enfi
je me ſens capable de tout ſouffrir
excepté la honte du vice. Va, Do
rothée, ſois tranquille, un rayon d'e
pérance eſt rentré dans mon ame
& quoi qu'il puiſſe arriver, ma pa
tience ne m'abandonnera point.

MURVILLE A VARMONT.

Langei, près Saumur; le 10 Juin 82. Minui

ELLE t'appartient ? L'outrage e
conſommé ? ſes appas ſont flétris
Allons ! reprends-la. Je n'en veu
point ; elle n'eſt plus digne de mo
Qu'il paroiſſe ton *ambaſſadeur laquai*
je lui rends la petite princeſſe éclo
pée ; & que cinq cents diableſſe
éclopent le Bulgare qui l'éclopa.

LE MÊME AU MÊME.

Le 20, 5 heures du matin.

QUOI! vraiment tu as eu le courage de profaner tant de charmes? Quoi! sa modestie craintive, sa naïve pudeur, n'ont pu réprimer tes insolens desirs? Les prieres d'une enfant, ses larmes si touchantes, ne t'ont pas attendri?.... Mais il étoit bien question de prieres & de larmes, Mademoiselle! Il falloit pincer, égratigner, mordre, crier, jurer même! Il falloit vous démener comme trente petits diables! Il falloit!.... il falloit plutôt mourir que de supporter cela!.... Mais Mademoiselle ne s'en va qu'après! Vous n'êtes donc qu'une petite sotte avec vos grands yeux spirituels?

Que dis-je ? Je dois n'accuſer toi, farouche Varmont. Toi ſeu coupable. Le moyen que cette f miniature ait pu réſiſter ſeulemen quart-d'heure aux efforts de ta loi maſſe. Tu l'as opprimée, écraſée ſaſſinée ! dans la force du terme ſaſſinée ! c'eſt un vrai guet-à-pens ceci ! pauvre fille, charmante enfa Quand je la regarde plus atten ment & que je me repréſent platte figure dans ſes bras, j'entr fureur ! Oui, pour rien alors je renverrois ; mais en même-tem ſauterois ſur mon épée que je t' planter à travers le corps.

Des violences, des noirceurs, ſcélérateſſes, voilà tout ce que ſavez pratiquer, vous autres. V ordonnez, quand il faudroit ſo ter ; au lieu d'obtenir, vous arrac le beau mérite ! Il n'y a point de

teur de chaiſes qui n'en puiſſe faire autant !

Mais flatter la douleur d'un enfant afin de l'endormir, careſſer ſon amour-propre pour l'égarer, ſes préjugés pour les détruire, ſa vertu pour l'humaniſer, exciter ſa reconnoiſſance par de prétendus bienfaits, ſa tendreſſe par une ſenſibilité feinte, ſa confiance par des reſpects prudemment ſoutenus, ſa généroſité par un déſintéreſſement ſans bornes; ſes déſirs même par des tranſports quelquefois échappés mais auſſi-tôt contenus; pénétrer peu-à-peu ce jeune cœur de mille feux dévorans ſans ceſſe attiſés & réprimés ſans ceſſe; réduire enfin l'adorable perſonne, je ne dis pas à ſe rendre, mais à ſe donner, mais à ſe jetter dans vos bras, mais à vous prodiguer elle-même les tréſors de ſes charmes,

voilà, voilà le chef-d'œuvre de l'ar
& c'eſt ce que j'entreprends.

Je ſens bien que ce ſera long; m
réflexion faite, j'ai le temps. Aſſ
d'intrigues ordinaires ont fatigué
jeuneſſe, je veux la repoſer dans l
langueurs d'un engagement preſq
ſérieux, je veux eſſayer d'une eſpe
de paſſion. Et d'ailleurs quel prix je
cevrai de mes travaux glorieux! J
mais plus belle épreuve n'aura é
tentée ſur un ſujet ſi beau!

Ainſi, Varmont, tu vois que
dépêcher ton confident-laquais, ce
roit lui faire entreprendre une in
promenade. Il eſt impoſſible que
garde pas la jolie fille.

Je crois vous entendre c
Voyons! voyons vos raiſons!
avez beſoin d'elle? dites-vous,
des beſoins phyſiques! Fi donc!
c'eſt moralement que je ne pui

paſſer. Vous en êtes épris? Je le ſuis cent fois davantage. Je brûle en même-temps de l'amour qu'elle m'inſpire, & de l'amour qu'elle doit m'inſpirer. Enfin vous m'oſez ſoutenir qu'elle vous appartient? mais vous mentez. A-t-on jamais dit d'un effet volé qu'il fût le bien du voleur?

Non, non, M. de Varmont! tu auras beau prier, conjurer, demander pardon, multiplier les baſſeſſes, c'eſt un parti pris, je ne la rends pas.

Au reſte, en attendant que j'aie le loiſir de répondre aux inſignifiantes queſtions dont tu m'aſſommes, je conſens à recevoir tes excuſes, & même ton hommage. Je ne ſais pourtant ſi vraiment c'eſt un compliment que tu prétends faire à Murville, quand tu daignes le reconnoître ſupérieur à Varmont. Quoi qu'il en ſoit, je veux

TAYLOR INST.

bien uſer d'indulgence ; mais quan
la jolie fille, je ne la rends pas.

DU MÊME AU MÊME.

Le 24 juin 1732

S'IL te reſtoit quelques doutes
ma véracité, mon cher ami, ton c
fident pourra les éclaircir ; ton co
dent pourra t'affirmer que la petite
t'aime pas du tout.

Malgré le ridicule traveſtiſſem
de ton valet, elle l'a cru reconnoît
& ſes cris ont rempli le château. L'
mable fille embraſſoit mes genoux
n'y a point là d'hyperbole ! Elle e
braſſoit mes genoux en me ſuppli
de ne point la livrer à ſon plus mor
ennemi. Je n'avois garde ! ſon meill
ami ne l'eût pas obtenue. Néanmoi

ton digne émiſſaire, après avoir inutilement eſſayé toutes les plus lâches ſupplications dont un laquais puiſſe s'aviſer, n'a-t-il pas voulu tout-à-coup s'environner de la majeſté d'un ambaſſadeur ! Comme ce Romain qui portoit dans le pan de ſa robe la guerre & la paix, M. Lafleur a fierement retourné ſes poches ; & ſoudain tous les fléaux poſſibles en ſont ſortis, ſous la forme d'un petit cartel écrit de ta main. J'ai d'abord reçu le manifeſte avec le reſpect convenable ; mais ton envoyé s'étant permis quelques inſolences, je me ſuis demandé ſi je n'allois pas commencer les hoſtilités, en faiſant tout doucement deſcendre par les fenêtres ce ſpectre diplomatique. Heureuſement il n'a fallu qu'un ſouffle de la jolie fille pour m'en débarraſſer. Elle lui a crié : *Monſtre, ſi tu ne ſors à*

l'inſtant, je vais tout découvrir
l'inſtant le monſtre eſt ſorti.

Et moi, revenu de mon épouva
j'ai lu, relu, médité ton billet.
mont, ton billet m'a dit que tu
devenu bien malade, ou bien m
Malade, ſi véritablement tu veux
poſer pour la jolie fille à te faire
per les oreilles par ton bon ami.
lin, ſi tu ne me propoſes ce ren
vous ſur la frontiere qu'afin
m'éloigner de la chere enfant.
qu'il en ſoit, je me tiens pour av
de quelque danger que l'avenir m
nace, je m'obſtine à défendre
tréſor dont il m'eſt plus que ja
impoſſible de me déſaiſir. Si, de
côté, tu perſiſtes dans le deſſein d
l'enlever, arrive, mon cher, ar
Murville t'attendra de pied fer
ainſi chacun de nous fera ſon rôle

n'eſt pas celui qu'on attaque qui doit ſe déplacer.

Veux-tu cependant ſuivre un bon conſeil, Varmont: reſte chez toi. Ne viens pas juſqu'au pied de mon boulingrin défier ma vaillance. Je ſais que tu brilles dans l'art de l'eſcrime ; mais ſoit dit ſans rodomontade, je m'y ſuis quelquefois diſtingué. Tiens, mon ami, tous les ſujets de notre trempe ſont forcés au ſpadaſſinage. Le ſpadaſſinage ne ſeroit bientôt qu'un amuſement frivole & mépriſable, s'il nous étoit ſeulement conſeillé par le chevaleresque honneur dont nous faiſons tant de tapage. Pour ſe pénétrer de toute l'eſtime qu'il mérite, il faut le conſidérer ſous ſes rapports utiles. C'eſt à lui que nous devons le bonheur d'entreprendre & d'accomplir impunément ces roueries, qui ſont nos gentilleſſes de chaque jour, & que

nous ne pourrions bientot pl
permettre, ſi nous demeurion
me le troupeau des honnête
platement ſoumis aux regles d
tice ordinaire. Aſſurément il eſt
néceſſité qu'au beſoin nous p
dire à tel homme qui ſeroit t
faire du bruit: Oui, Monſieur
ſuis habilement appropriè vo
tune au jeu; j'ai publiquement
votre femme au bal; j'ai ſédu
fille, enlevé votre ſœur; je
pardeſſus tout baffoué, honr
ché, il ne me reſtoit plus qu
fouffletter, je viens de le faire;
cela vous le trouverez bon,
vous tuerai. C'eſt donc une ex
invention pour nous, que ce
met ſans ceſſe les préjugés en
diction avec les loix; & pla
force au-deſſus de toute a
nous diſpenſe d'avoir des vertu

eurs, pourvu que nous ayons une
ie. Tu fais donc très-bien de te pa-
ier de la tienne ; & même j'en
viens, tu vas la croire plus redou-
le que celle de Murville, ſi tu ſuis
s raiſonnemens dans leur rigueur
oine. Cependant prends-y garde.
and tu me fis haſarder le premier
dans l'orniere du libertinage, je
dis qu'un jour peut-être je ne pour-
i me défendre d'entrer dans celle
vice, à ton exemple auſſi ; &
enfin ſi le diable me tentoit, je fini-
i par vouloir t'y précéder. En con-
uence je pris mes meſures. Crois-
i, Varmont, réſerve ton intrépi-
: pour une occaſion moins dou-
ſe ! entre corſaires il n'y a jamais
: des coups à gagner.
ur-tout ne me renvoie pas Lafleur.
oit, pour ſon propre compte, ſe
cier très-peu de revenir, & je ſerai,

de mon côté, fort aiſe de ne le
revoir. Déjà vingt fois la jeune
ſonne m'avoit demandé ſa lil
juge combien elle eſt devenue
preſſante, depuis que ce voya
laquais l'a menacée d'un voya
maître. Comment donc! ne vo
elle pas, ce matin, ſortir par la
que ton ambaſſadeur a penſé p
hier? Il a fallu s'y oppoſer; l
que j'aurois trouvé plaiſant p
gros garçon, m'a paru dangereu
la jolie fille. Auſſi j'ai fait gril
fenêtres de ſon appartement.
moins cette attention, que l'ingr
pelle de la tyrannie, recule me
res au lieu de les avancer. Var
laiſſe-moi tranquille. Voudr
ne pouvant empêcher mon bo
te procurer la maligne conſ
de le retarder? cela ſeroit miſ
Ah! je t'en prie, je t'en prie,

i tranquille, & ſur-tout ne me ren-
e pas ce pauvre Lafleur !
:coute, s'il oſe reparoître ici, je
'ertis qu'il ne ſortira plus qu'après
voir déclaré tout ce que la jeune
:, hors d'elle-même, alloit dé-
vrir, ſi ton ſage confident ne s'é-
: hâté de prévenir, par ſa fuite, un
u dont la ſeule menace l'avoit ter-
ement effrayé. Varmont, c'eſt
i quelque choſe ſans doute que de
ler une Fille, mais tous les jours il
ve qu'une action, belle en elle-
me, ſe trouve encore accompagnée
ie infinité de circonſtances qui
tribuent ſingulierement à en ag-
'er le mérite. Or, tout ſemble ſe
ir pour me perſuader que, dans
affaire avec mademoiſelle de Ter-
:, les formes ſont dignes du fonds.
roit que tu t'es ſurpaſſé toi-même,
enfin dans ta derniere lettre,

dans cette lettre si peu faite pour m'éclairer, aussi-tôt suivie d'un monde de billets non moins insignifians, mais où l'art qui veut être naturel se montre à chaque ligne; dans toute cette paperasse indigeste il n'y avoit pas un mot, pas un seul mot qui m'annonçât le moins du monde que ton intention pût-être jamais de me confier les détails de ce nouveau mystere d'iniquité. Ne m'oblige donc pas à l'approfondir. Varmont, quoique tu sois beaucoup plus jeune que moi, tu m'as donné, dans l'orniere dont je parlois tout-à-l'heure, d'épouvantables exemples: que sais-je? les grandes leçons que cette aventure-ci fourniroit se trouveroient peut-être trop fortes pour ton disciple! oui, je craindrois que tu n'eusses forcé la dose au point de m'en dégoûter. Varmont, Varmont, laisse-moi tranquille, je

'en prie ; & ſur-tout ne me renvoie pas Lafleur.

MURVILLE A DOLERVAL.

De Langei, le 24 juin.

EH! bienfaiſante apoplexie, que 'emportiez-vous le vieillard quelques nnées plutôt! ou toi, farouche céan, que ne dévorois-tu le jeune omme quelques années plus tard! 'e qui me paſſe, c'eſt que Bovile ait mal-adroitement pris congé d'Eléo-ore, à l'époque préciſe où ſon éter-iel d'Etioles alloit enfin ſe décider à ous dire un bel & bon adieu. L'amour ait rarement de ces ſottiſes-là. Pour-tant voilà notre charmante ſœur dou-blement veuve, mon cher Dolerval! La plaindrons-nous? ma foi, je ne ſais. Si d'une part il faut pleurer, de

l'autre on peut ſourire. Elle eſt pri
d'un amant, mais débarraſſée d
mari. Allons, je ſoupçonne qu'à t
prendre, les événemens heureux
ſiniſtres ſe balancent dans la vie ; i
a, je le vois bien, une providenc

Fais donc à ma chere éléonore
pourtant tu le juges convenab
deux compliments de ma part : l'u
condoléance, & l'autre de con
tulation.

Tu peux, mon cher Dolerval, t
que je m'en ſcandaliſe, m'en ad
ſer de tout pareils. Je ne ſais v
ment ſi je ſuis à féliciter ou à pl
dre. Cette ſenſibilité que tu me, v
tes ſeroit-elle un vice de notre ſa
un mal héréditaire, un mal de far
le, que j'aurois ſeulement adouci
des palliatifs, mais dont le germe
ſeroit demeuré ? D'honneur, je le
qui ſe développe ! Il m'incommo

il gêne ma reſpiration. C'eſt auprès de la jolie fille que les ſuffocations me prennent. C'eſt-là que, dans ma ſurpriſe extrême, je m'entends ſoupirer. C'eſt-là que je ſurprends, ſur ma figure autrefois ſi gaie, des airs; oh, les airs d'un homme tout-à-fait attaqué de ta maladie! L'adroite perſonne qui s'apperçoit de mon malaiſe tâche d'en abuſer. Elle me demande que je lui rende ſa liberté; car, je ne ſais pas ſi je te l'ai dit, mais je la tiens, l'enchantereſſe, ſous la clef. Voilà que tu te récries! Eh bien, connois-tu quelque moyen plus sûr de garder un *ange* malgré lui? Cependant revenons: elle demande & je refuſe. Sa voix devenue plus douce encore me prie, me ſupplie; je ſens ton imbécille frere s'émouvoir. Une larme, une ſeule larme vient à s'échapper de ſes yeux; & les miens....

oui, ma foi, les miens ſont
s'humecter! Cet état m'inquiete
laſſe, il m'indigne! Et pou
faut que je l'avoue, je trouv
n'eſt pas ſans quelques douce

Ah! néanmoins, ſi la den
prétend ainſi continuer à me
la tête, je profiterai quelque
d'un beau moment de courag
peut-être qu'en bruſquant l'a
je finirai le roman.

VARMONT A LA FL

Paris, ce 28 Juin

J'EN étois sûr; il n'y av
moyen d'en douter. Cependan
qui venez de voir & d'en
vous balancez? En effet, c'
la peine de vous cacher dans
virons, pour y reſter oiſif

me demandez de nouvelles inſtructions ? Mais ne vous ai-je pas, avant votre départ, donné toutes celles qui pourroient vous devenir néceſſaires ? N'ai-je pas ſinguliérement prévu l'embarras où vous vous trouvez ? Avez-vous oublié que ce cartel n'étoit rien moins que ſérieux, puiſqu'il s'agiſſoit de l'employer ſeulement comme un dernier moyen peut-être capable de déterminer notre homme, en l'intimidant? Pourquoi donc ſemblez-vous attendre que j'aille me compromettre en féraillant avec lui ? Cette reſſource ne peut être bonne qu'après que vous aurez vainement eſſayé toutes les autres. Sans doute, nous nous vengerons de l'inſolent qui vous a maltraité, mais il faut avant tout que le plus inſtant s'accompliſſe.

S'il étoit encore queſtion de faire le premier pas, maintenant que je

fuis averti par les inquiétudes qui me dévorent, je balancerois peut-être. Mais ce que l'intérêt de ma fortune a d'abord seul obtenu, puis-je à présent le refuser à l'intérêt plus pressant de notre sûreté commune ? Ne sentez-vous pas ce qu'il y a d'effrayant dans ces mots : *si tu ne sors à l'instant, je vais tout découvrir ?* Imbécille que vous êtes ! parle-t-on de découvrir quelque chose, quand on ne sait rien ? Que nous importe comment on a tout découvert ? Ce qui presse, c'est de faire ensorte qu'on ne puisse plus rien découvrir.

Agissez donc. Vous avez de l'argent et des armes. L'exécution de mon projet vous a paru facile. Hâtez-vous. Il n'y a pas un moment à perdre. Tôt ou tard il arriveroit que ce que vous auriez manqué ne nous manqueroit pas. Ayez un peu de

courage : rendez à la terre ce que les eaux ont ſi malheureuſement rejetté.

MURVILLE A DOLERVAL.

Langei, près Saumur, le 4 Juillet 1782 ; 10 heures du matin.

PLAINS-MOI, Dolerval. Un homme d'eſprit pourroit-il quelque choſe contre les embûches d'un ſcélérat ou les ruſes d'une fille ? Il n'y a rien de plus adroit que l'une ; il n'y a rien de ſi heureux que l'autre. Lequel a pu corrompre mon valet-de-chambre ? Je l'ignore ; ce que je ſais trop bien, c'eſt que le fripon de Marcel eſt parti cette nuit avec ma priſonniere qu'il a délivrée ; d'où je conclus très-habilement que l'ingrate Terville me fuit, ſi ce n'eſt pas le déloyal Varmont qui l'emporte.

J'aurois, en un tel abandon
ſoin de toute ma gaieté : la c
auſſi me délaiſſe. Jamais évén
ne me ſembla ſi peu fait pou
muſer : jamais revers ne me
moins ſupportable. Je ſens au-d
de moi quelque choſe qui
Eſt-ce l'amour-propre ? Eſt-c
mour ? Devine-le, Dolerval ;
ſuis pas en ce moment-ci plus
de te l'avouer que de me l'av
moi-même.

Une choſe encore me déſo
faut que j'aille tout-à-l'heure à
j'en viens de recevoir l'ordre ; &
être va-t-on m'embarquer pou
la campagne. Ainſi je ne pui
même voler ſur les traces de
gitive ou du raviſſeur ; mais au
j'envoye s'établir à Paris, d
voiſinage de M. de Varmon
homme qui ſaura me dire ſi

re petite eſt retombée dans les mains e celui qu'elle déteſte. En ce cas je icherois d'être plus habile à repren- re mon bien que je ne le fus à e conſerver.

Adieu, mon bon petit frere; embraſſe léonore de la part de Murville. Je 'aime davantage, à préſent que nos leſtinées ſont à-peu-près pareilles: elle perdu comme moi l'objet de ſes ten- reſſes, je tremble comme elle d'être nconſolable. Tout cela vient de ce que nous ſommes, elle & moi, trop enſibles & trop vertueux. Prends garde à toi, Dolerval.

LAFLEUR A VARMONT.

Blois, le 2 juillet 1782, 6 heures du soir.

QUE Monsieur se tranquillise, personne ne peut plus rien dire, c'est fini.

Marcel a demandé beaucoup d'argent; j'ai donné tout ce qu'il a voulu; Monsieur ne pouvoit pas marchander pour un si bon coup. Dès que la cage a été ouverte, l'oiseau en est sorti de lui même; j'en suis resté quelque tems fort embarrassé, parce que Marcel s'enfuyoit avec nous; mais il nous a quittés à quelques lieues de Saumur. C'est à la pointe du jour, dans un petit bois, près de Tours, que l'oiseau a fait entendre son dernier chant; je l'ai laissé sous des feuilles mortes.

Cependant, c'est de Blois que j'écris

ſieur, parce que j'y ſuis
ſt un ouvrage bien terrible
ont Monſieur m'a chargé.
u tout mon courage pour
e ſuis perſuadé que Mon-
me, qui eſt ſans contredit
i que moi, n'auroit pu,
, terminer cette affaire-là;
avoit un ſi joli plumage &
douce! J'en ſuis tout ému,
ant. bien malade. Monſieur
conſcience, au lieu de cinq
qu'il m'a promis. m'en
lle; & je lui jure bien que
ne il m'en offriroit encore
autant, je ne voudrois pas
cer.

EMILIE DE VARMONT A DOROT

Du presbytere de St. Cyr, près de Tour
Août 1782, 7 heures du s

LA consolation d'un seul c
ne m'eſt plus permiſe, ma chere
rothée : l'infâme Varmont a conſo
tous ſes forfaits.

Depuis quelques jours, plus
vement preſſée des outrageantes
poſitions de M. de Murville,
ſayois vainement de gagner ſon v
de-chambre à qui les clefs de
priſon étoient confiées. Juge com
je redoublai d'efforts, lorſqu'un
ſage de Lafleur, chargé de la
de Varmont de me redemander à
ville, m'eut appris que mon enn
vouloit ſans doute, à quelque
que ce fût, accomplir ſes deſ

exécrables. Mes ſollicitations devenues plus fréquentes & plus vives parurent enfin toucher Marcel. Nous convinmes, dans la journée d'avant-hier, que je me tiendrois prête à m'évader au milieu de la nuit ſuivante. Il vint en effet, il m'ouvrit les portes de mon appartement, & la précaution qu'il avoit priſe de ne point apporter de lumiere me parut toute ſimple. Nous deſcendîmes ſans bruit, nous nous hâtâmes de traverſer le jardin, à la petite porte duquel je fus d'abord ſurpriſe de trouver un cabriolet. Marcel, qui vit combien cette attention m'étonnoit, me dit du ton le plus naturel : il faut que vous quittiez les environs de ce château le plus promptement poſſible. A pied, ſur une grande route, au milieu de la nuit, vous ne pourriez aller bien loin, je vais donc vous conduire à

quelques lieues d'ici ; mais
laiſſerai dès qu'il fera jour : al
déviendrez ce que vous pourr
quille ſur ce peu de mots
plaçai dans la voiture, Marc
derriere ; & j'étois ſi troublé
joie, que je n'eus pas même
ſence d'eſprit de me demar
pouvoit être le poſtillon c
conduiſoit. Hélas ! je le reco
premiers rayons de l'auror

Nous étions dans un bois
venoit de quitter la voiture
mençois à me ſentir inquie
voyant pour ainſi dire à la
d'un inconnu. Tout-à-coup
tillon quitte la grande route
fonce dans un chemin de
J'ai peur & je crie. Il tour
et m'adreſſe ces mots : *ſ*
gardez un profond ſilence, je
Dorothée, figure toi mon ſai

Je reconnois les traits & la voix de ce cruel domeſtique dont l'apparition au château de Murville m'avoit tant effrayée, quelques jours auparavant. Ma vue ſe trouble, une ſueur froide coule ſur mon front, je reſte immobile d'effroi dans ce cabriolet qui me conduit aux lieux où ſans doute un parricide prépare mon trépas.

A peine avons-nous fait trente pas, nous voilà dans un endroit plus ſombre; Lafleur arrête ſes chevaux, des cris perçans m'échapent; il fait un geſte menaçant, la peur auſſi-tôt glace ma voix; mais apparemment qu'il y a dans mon air & dans mon attitude quelque choſe d'aſſez touchant pour flèchir un barbare. Il repart; hélas! c'eſt pour reprendre bientôt ſes cruelles réſolutions, c'eſt pour me rendre vingt fois en un qu'art-d'heure mes

tranſes mortelles. A chaque inſtant il rallentit le pas de ſes chevaux, il tourne la tête, il jette ſur ſa victime des regards pleins de férocité. Moi, qui ne dois plus eſpérer qu'en ſa compaſſion, je ſuis à genoux dans la fatale voiture; je préſente à mon aſſaſſin mon viſage baigné de larmes, je lui tends mes mains jointes. Ce déchirant ſpectacle paroît toujours l'é mouvoir; mais l'impreſſion de la pitié dure ſi peu, qu'enfin le crime doit s'accomplir. Du moins j'en ſuis perſuadée, & je meurs mille fois avan de recevoir le coup de la mort.

Lafleur vient de s'armer d'un plu farouche courage, il a mis pied terre, & de peur que ma vue n le fléchiſſe encore, il détourne le yeux en venant à moi. Cependan je me précipite hors de la voiture au devant de ſes coups; mes regar

cherchent les ſiens ; il a pu me voir, il ne peut me frapper. Auſſi-tôt je tombe à ſes pieds, j'embraſſe ſes genoux, je m'écrie : non, non ami, tu ne le feras pas ! Tu n'es pas impitoyable comme le cruel qui t'envoie. Es-tu fait pour exécuter les atrocités qu'il commande, toi qui me tendois, au moment du naufrage, une main ſecourable ? Laiſſe, laiſſe exécuter le crime à celui qui me replongea dans les flots. Pourrois-tu craindre que je te vouluſſe jamais compromettre, moi qui lui pardonnois, moi qui, pour aſſurer l'impunité de ſes ſcélérateſſes, conſentois à cacher mon ſort & mon nom ! Va, j'y conſens encore. Je vivrai dans quelque village ignoré, j'y enſevelirai ma miſere & mes infortunes, jamais on n'entendra parler d'Emilie de Varmont : je te le promets, je te le jure par ce qu'il y a de

plus sacré. Cependant, retourne au barbare qui t'envoyoit, dis-lui que sa sœur n'est plus. Va! qu'il se réjouisse de ma fin déplorable, qu'il s'enrichisse de mes dépouilles; & moi je me souviendrai toujours que quand il a voulu ma vie, c'est toi qui me l'as laissée.

Lafleur, tandis que je m'efforce ainsi de réveiller dans son cœur un sentiment d'humanité, paroît successivement combattu de plusieurs passions contraires. Je l'observe avec cette attention rapide, mais profonde, dont le péril nous rend capables. Sur sa figure, où se peignoit d'abord toute l'audace du désespoir, je n'apperçois plus que les irrésolutions de l'inquiétude. Heureusement la pitié succede presque aussi-tôt, & la pitié vient d'amener le repentir. L'heure est enfin venue où, s'il lui restoit assez de force pour parler, mon assassin me de-

manderoit grâce à ſon tour : ſon bras levé retombe, le poignard échappe à ſa main. Je me releve, prompte à ſaiſir le moment qui me ſauve ; je cours au haſard dans l'épaiſſeur du bois ; je me précipite devant moi, cherchant un aſyle. Bientôt réduite à reprendre haleine, je veux & ne puis m'empêcher de tourner les yeux vers l'objet de mon épouvante. Il eſt encore immobile à la place où je l'ai laiſſé ; mais pourquoi ſa tête a-t-elle changé d'attitude ? pourquoi ſes regards ſont-ils attachés ſur mes pas ? Le ſentiment d'un danger qui peut renaître m'invite à reprendre ma courſe ; la peur me rend des forces, & cette fois je ne m'arrête qu'à l'inſtant où je ſuis pleinement raſſurée par le bruit d'une voiture qui s'éloigne au grand galop.

C'eſt alors que, me ſentant p
défaillir, je me laiſſe tomber
terre arroſée de mes pleurs.
alors qu'avec un cri de malédi
contre l'impie que la ſoif de
ſang dévore, j'éleve mille actio
grâces vers celui qui tôt ou tard
les foibles de l'oppreſſion des
chans. Mon ame auſſi-tôt ſe pé
de la joie qui ſuccede à l'épouv
au moment d'un grand péril he
ſement évanoui. Je m'applaud
l'épreuve ſi douloureuſe que je
de ſubir, puiſqu'enfin cette ép
eſt la derniere, puiſqu'à ce pr
recouvre toute ma liberté, pr
ainſi j'échappe en même-tem
pour toujours aux fureurs d'un
déteſtable, aux perſécutions d'u
digne amant.

Cependant, où porter mes
comment pourvoir à ma ſubſiſta

Hélas ! à qui la demander ? Quoi donc, une infortunée qui n'a point mérité ſes peines chercheroit-elle vainement un aſyle? N'eſt-ce pas pour me conduire au port, qu'elle m'a ſoutenue pendant un long orage, cette providence éternellement juſte qui veille ſur les malheureux? Permettroit-elle que tous les maux de l'humanité fuſſent enſemble épuiſés ſur mon innocente jeuneſſe ? Ne me doit-elle pas, après tant de ſouffrances, quelque retraite honorable & sûre où, dans l'obſcurité d'une vie laborieuſe, je trouve, ſi non le bonheur, du moins quelque tranquillité ?

Ainſi mes réflexions me rendent l'eſpérance & le courage. Je marche, pleine de confiance, vers ces lieux inconnus où m'attend un moins déplorable ſort. Le bois que je fuis eſt bientôt parcouru dans toute ſa longueur,

Me voilà sur la grande route, & non loin de moi je découvre plusieurs clochers qui m'annoncent un nombre assez considérable d'habitations. Mais bientôt je crois m'appercevoir que la masse des maisons est divisée de sorte qu'il existe, auprès d'une ville, un village. Celui-ci me paroît, plus que celle-là, convenable à ma situation. Dans un village je serai mieux cachée sans doute; & d'ailleurs c'est là que je trouverai plutôt ces vertus hospitalieres, compagnes ordinaires de la simplicité des mœurs. Déterminée par ces considérations, je laisse la ville de *Tours* sur ma gauche, j'entre dans le hameau de *Saint-Cyr*, je frappe à la porte du presbytere.

Un jeune homme vient me l'ouvrir. Je voudrois, lui dis-je, parler à M. le curé. — Parlez-moi donc, Mademoiselle, car c'est mon nom que

vous avez dit. — Monſieur, n'avez-vous pas beſoin d'une ſervante ? — Ce ne ſont pas les beſoins qui me manquent, Mademoiſelle ; ce ſont les moyens : ceux qui vous adreſſent à moi ne ſavent donc pas ce que c'eſt qu'un pauvre diable à portion congrue ? — Quoi ! vous me refuſeriez un aſyle ! il n'y auroit pas chez vous une place pour moi ? — De la place ? tant que vous voudrez ! mais des proviſions ? fort peu ; & de l'argent ? pas du tout. — Je ne demande que du travail & du pain. — Du pain ? Je n'en ai pas trop non plus, pourtant je ne refuſe pas de partager avec vous. Nous y pourrons même ajouter, par ci par là, des légumes, du laitage & des œufs ; mais ſouvenez-vous bien que c'eſt le pain qui fait le fond de ma cuiſine. Vous parlez d'être ma ſervante ? pourſuivit-il en me regardant

avec plus d'attention : cependa
j'en crois votre mise & votre
vous n'êtes pas faite pour une
tion ?.... — Je l'interrompis : l
obscure sera la meilleure, Mo
— Ecoutez, reprit-il avec auta
douceur que de gaîté : vous m
roissez pleine de bonne volonté;
moins quoique vous puissiez dire
me semblez aussi délicate que
Je pense que le grossier tracas d
nage vous embarrasseroit trop. J
charge, j'y suis accoutumé; mai
m'aiderez dans les petits détai
jardinage ; vous aurez soin de
linge qui n'est pas très-bon ; &
savonnerez, l'un à près l'autre
deux surplis ; n'est-ce pas? —

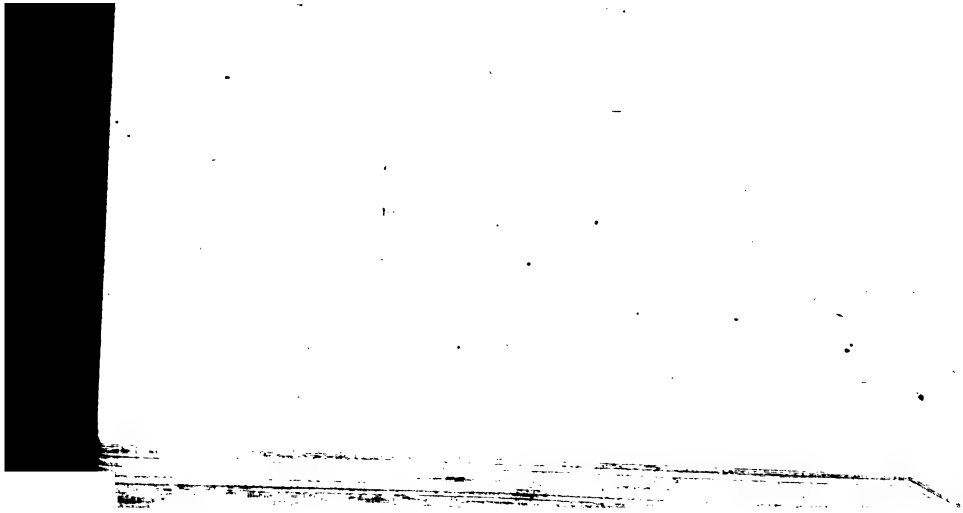
e jeune homme : sa figure, comme ses liscours, m'inspiroit une entiere confiance : Monsieur, finissez mes perplexités, décidez mon sort, recevez-moi chez vous. — Eh, je n'ai garde de me faire prier, Mademoiselle ! Je ne vous dis tout cela qu'afin que vous soyez bien avertie. Attendez, encore un mot, je vous prie. Vous ne quitteriez plus la maison ? — N'en doutez pas. — Et vous serez ma niece ? — Votre niece, oui, Monsieur, c'est là tout ce que je desire ; je serai votre niece. — Eh bien, vous avez raison. Les plus riches sont quelquefois les plus aimables, mais rarement les plus heureux & les meilleurs. (Il me tendit la main) Entrez, soyez la bien venue ; il y a quelques années que je vous attends. Avec moi vous serez pauvre & sobre ; mais en revanche vous aurez toujours,

ſi vous me reſſemblez, grand appétit, belle humeur & bon cœur.

Dorothée, j'entrai dans le presbytere. Tu commences à reſpirer, je ſuis laſſe d'écrire : demain je t'apprendrai quels ont été mes entretiens avec l'honnête curé que je me ſuis donné pour maître.

Fin du premier Volume.

ÉMILIE
DE VARMONT,
OU
LE DIVORCE NÉCESSAIRE.



ÉMILIE DE VARMONT,

OU

LE DIVORCE NÉCESSAIRE,

ET LES AMOURS

DU CURÉ SÉVIN.

Par l'Auteur de FAUBLAS.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez BAILLY, libraire, rue S. Honoré, vis-à vis la Barriere des Sergens, Et chez les Marchands de nouveautés.

1791.

EMILIE DE VARMONT,

OU

LE DIVORCE NÉCESSAIRE,

ET

LES AMOURS DU CURÉ SÉVIN.

ÉMILIE DE VARMONT A DOROTHÉE.

Le 6 Juillet 1782, de St. Cyr, 4 heures du matin.

IL m'invitoit à déjeûner; il m'offroit de l'eau, quelques ceriſes & du pain bis; je le voyois s'empreſſer à ſervir

ſervir ſa ſervante. Eh! s'il ne m'eût témoigné le plus vif intérêt, qu'aurois-je pu lui dire ? Il ne falloit rien moins que les marques multipliées de ſa bienveillance pour m'enhardir aux éclairciſſemens que j'étois réduite à lui donner.

Monſieur, lui dis-je, ſi vous ne renfermez dans votre ſein les demi-confidences que je dois vous faire... — Pourquoi des demi-confidences ? interrompit-il. — Parce que mes deſtins ſont affreux, lui repliquai-je. Ah! combien je me trouverois moins à plaindre dans mes malheurs, s'ils étoient tels que je puſſe ſans frémir vous les avouer tous ! mais du moins ce n'eſt pas ſur moi que retombe la honte des ſecrets qu'il faut que je vous dérobe. Non, ce n'eſt pas ſur moi ; je vous le jure ! Et ne refuſez point de me croire, car je n'ignore pas que ſi

ſſimulation eſt quelquefois per-
, jamais le parjure ne peut être
ſable. Vous allez ſavoir de mes
tunes tout ce qu'il m'eſt poſ-
de vous en apprendre ; daignez
moins vous rappeller toujours
na confiance, ainſi limitée exigé
re votre inviolable diſcrétion. Un
peut me perdre, un mot peut
uvrir ma trace à mes ennemis ; &
s connois capables de venir juſ-
ici m'arracher à la vie obſcure,
paiſible, que vous me faites eſ-
r.

lonſieur, l'injuſte haine dont mes
ns m'ont pourſuivie a fait tous
malheurs. — C'eſt l'aveugle ami-
des miens qui m'a penſé perdre,
ria-t-il. — Ils ont voulu me faire
jieuſe. — Ils ſont parvenus à me
e prêtre. — Je me ſuis échappée,
enſez-moi de vous dire comment,

du cloître où leur avide cruauté comptoit m'enſevelir. — Je n'ai pu me ſauver du ſéminaire où leur ambitieuſe tendreſſe me tenoit renfermé. — Un homme, au pouvoir duquel un crime m'avoit remiſe, abuſa lâchement de mon infortune pour eſſayer de me ſéduire.

Ce dernier aveu parut toucher fortement l'honnête jeune homme à qui je le faiſois. Mes malheurs devenus plus grands l'intéreſſerent davantage; tout ce qu'il avoit conſervé de gaieté s'évanouit auſſi-tôt. Il ſoupira, Dorothée; il ſe recueillit, il me dit d'un ton grave:

Qu'à la premiere vue de vos charmes, un homme ébloui, tranſporté, ne puiſſe repouſſer le deſir; & que le deſir amene d'abord l'eſpérance, je le conçois; mais qu'après vous avoir entendue, après avoir reſſenti de plus

cet attrait de l'honnêteté, ce
me de la vertu que reſpirent éga-
ent vos diſcours pleins de modeſ-
votre maintien plein de décence,
acun des traits de votre figure an-
que; qu'après avoir admiré les
es touchantes de votre candeur in-
e, il ne ſe pénetre point du reſ-
que vos innocens appas ſollici-
, qu'il nourriſſe encore un fol eſ-
avec des deſſeins coupables; voilà
e je ne comprends pas. Continuez
ndant. — Il eſſaya de me ſéduire.
ouveau crime me tira de ſes mains
me remettre dans les vôtres qui
ent être innocentes & pures. —
l'ont toujours été, s'écria t-il,
e feront toujours! Maintenant il
ne reſte plus rien des nombreux
ages dont la fortune m'avoit un
t comblée; je n'ai pas même de

famille, j'ai perdu juſqu'à mon no
Ici vous en retrouverez plus d'un,
il avec ſa gaieté premier e, je ſais
lendrier par cœur. Voyons, cher
le plus digne de vous, le plus d
le plus beau de tous. Julie, par e
ple ! Julie ? Non, ce ſeroit
toutes les convenances ; Julie eſt
noble pour la niece d'un petit
gruiſte. Le grand vicaire s'en plain
Nous ne pouvons nous ſauver qu
le diminutif : appellez-vous don
liette ; & conſolez-vous, car vo
vous en porterez pas moins bien.
jourd'hui, pourſuivit-il, vous n
tagerez pas les petites peines d
nage. Le jour de votre arrivée e
jour de fête ; je vous invite à le
ſacrer au repos. Si pourtant vou
mez mieux, amuſez-vous à v
tous les recoins de votre nouvell

je vous quitte à regret : je
jardin quelque choſe qui

, quoique les manières &
: jeune homme doivent
ne égale confiance , je
peut me reſter quelque
étude. Mes oreilles m'ont
nt trompée , ſi mon oncle
ermis de répéter pluſieurs
ſoirée , d'une voix très-
ſt vrai , cette phraſe au
ere : *on devroit marier les*
fin du ſouper ſur tout , il
e moins indiſtinctement ;
coup il a quitté la table ,
lans la piece voiſine d'où
pporter une baſſe dont il
; d'un air rêveur & diſ-

: l'heure avançoit, & mon
ſſoit plus. Je crus devoir

lui ſouhaiter le bon ſoir. Trop
pé pour me répondre, il ſe
chinalement; & ſans me dire
toujours jouant de ſa baſſe, il
duiſit juſqu'à la porte de
chambre qui m'étoit deſtinée.

C'eſt ici, ma chere Dorot
je te dois l'aveu d'une grande
En me voyant au milieu de q
railles à peine blanchies,
eſpece de grenier dont un lit
ſans rideaux, trois chaiſes pr
paillées, une table vermou
morceau de miroir & les d
prie-dieu compoſoient tout l'
ment, je ne pus m'empêche
fer quelques larmes. Enfant q
la paix de l'ame n'eſt-elle p
mier des biens; & celui-là
de la vaine décoration des li
habite? La plus miſérable ch
quand les vices des riches n

peuvent atteindre, n'eſt-elle pas cent fois préférable à leurs faſtueux palais où fermentent toutes les paſſions lâches & cruelles ? Moi-même j'en ai fait l'épreuve d'abord douloureuſe, maintenant favorable. Depuis pluſieurs ſemaines, travaillée de mille inquiétudes ſous des lambris dorés, je n'y fermois l'œil qu'en tremblant ; & cette nuit, dans un galetas, j'ai dormi d'un ſommeil paiſible ; & ce matin, dès l'aurore, l'eſprit libre, la mémoire fraiche, l'imagination repoſée, je te donne, ſans craindre l'eſpionnage des malveillans, le long détail des événemens de la veille, bien perſuadée qu'il n'y a rien dans ma ſituation nouvelle qui ne doive exciter le tendre intérêt de ma ſœur ou ſon inquiette curioſité.

Mais dis-moi donc, chere Doroſée : que penſes-tu de cette fréquente

exclamation de mon oncle, dor
ſuis encore tellement étonnée qu'
ſeroit peut-être pas impoſſible de
perſuader que j'ai mal entendu ! Q
ma ſœur, un prêtre auroit-il des
ſions comme les autres hommes !
honneur ne ſeroit il pas, autant
ma vie, en ſûreté dans un presbyt
M'aveuglerois je d'un eſpoir tro
cile ? Aurois je tort de croire tous
malheurs finis ? Ah ! Bovile, toi
les regards doivent encore s'aba
avec quelque plaiſir vers cette En
qui garde à tes vertus les plus d
ſouvenirs, généreux Bovile, du l
des cieux d'où tu peux veiller ſur e
protege encore ton épouſe, daign
plaindre & l'éclairer. A travers q
orages ſes cruels ennemis l'ont po
dans ce port, où peut-être elle c
mence à jouir avec trop de ſéc
d'un calme qui ſera trompeur !

De la même a la même.

Cinq heures du ſoir.

Je suis pleinement raſſurée, ma ſœur. Ce matin, dès qu'il m'a vue paroître, mon oncle ayant accouru vers moi, m'a dit : comme il ſe pourroit que plus d'un indiſcret vous fatiguât bientôt de ſes queſtions embarraſſantes, apprenez à connoître la famille dans laquelle vous êtes entrée, ma niece. M. Jérôme Sévin, le pere de votre oncle, eſt tout bonnement le médecin des animaux de ſon village. Ses ayeux demeuroient, depuis cent ans, en poſſeſſion de donner des maréchaux à *Nanterre*. Et moi auſſi, probablement, le ciel m'avoit fait naître pour chauſſer à mon tour & médicamenter les roſſes du canton. Pourquoi faut-il que

faire leur ſalut. Ah ! puiſſent
pour que tous leurs vœux ne
pas trompés, revivre un jour
l'autre monde auſſi heureux q
reſterai pauvre dans celui-ci !
celui-ci, ma niece, quiconque
flagorner perſonne ne parvient à
& tel eût paſſablement pratiqué l
tier de ſoigner les maladies de
vaux, qui n'enttend rien à l'a
flatter les paſſions des hommes.
pourtant le vicaire chéri d'un
normand, gros décimateur ;
pour que ſon amitié me devint

cteur, & ſa petite chienne favo-
, & ſon valet-de-chambre de
rier, & ſa maitreſſe de ſemaine.
ais je ne pus me plier à tant de
rbettes. Auſſi mon protecteur,
ec tout ſon crédit, ne parvint-il qu'à
e faire jetter dans ce presbytere rui-
é, vrai cul-de-ſac apoſtolique où
ſuis obligé de manger annuellement
à mes riſques & périls, juſqu'à ce
que mort s'enſuive, une ſomme
énorme de cinq cents livres. A la
nouvelle de mon élévation néan-
moins, peu s'en eſt fallu que l'ex-
ceſſive joie de mes pauvres parens
ne leur tournât la tête. Forte de mon
intervention toute ſainte, ma mere
ſe croit déſormais sûre du paradis.
Elle en voit déjà les portes toutes
grandes ouvertes pour elle, & ſe
perſuade que pour entrer il lui
ſuffira de décliner mon nom; mon

pere, un peu plus touché des biens terreſtres de cette vie, ne ſe ſent pas d'aiſe en ſongeant que les plus hupés du village mettent chapeau bas devant ſon enfant : tous deux enfin ne parlent plus qu'avec orgueuil, admiration & reſpect de leur fils monſieur le curé ! Les bonnes gens ! qu'ils ſeroient étonnés, ſi je prenois la peine de leur démontrer que Sévin auroit vécu plus content dans l'exercice obſcur & laborieux de la profeſſion de ſes peres ! Sans doute il n'y a rien de très fatiguant à chanter en faux bourdon quelques phraſes étrangeres, dans un langage qu'on peut tout à ſon aiſe eſtropier puiſqu'il n'eſt compris de perſonne ; ni rien de trés-difficile à pérorer dans cette commode tribune où le droit nous eſt acquis d'avoir toujours raiſon. Et par-deſſus tout je conçois

re ceux de mes confreres nés comme
oi d'un ſimple payſan ſentent
ur vanité merveilleuſement réjouie
s reſpects auxquels leurs pareils
ſcendent, & ne ſoient pas moins
nſibles à l'honneur plus utile qui
ur eſt dévolu de pouvoir périodi-
rement piquer la table de la dame
i lieu. Mais ces jouiſſances, qu'on
ut appeller factices, ces menus di-
rtiſſemens de mon état, ne ſont-
s pas trop cruellement achetés par
ſacrifice des vrais plaiſirs auxquels
nature nous convie chaque jour
: dont il faut perpétuellement re-
ouſſer le deſir & l'occaſion ? où donc
ut-il être le paſteur aſſez inſenſi-
e qui, ſans une ſecrette inquiétude,
ublie les bans au prône ; & ſans
motion reçoit l'aveu des écarts d'une
lle-fille ; & toujours prêt à faire
ar la force d'un mot ſacramental de

deux amans deux époux, accorde ainſi, ſans une jalouſie poignante, à tout venant la plus douce des permiſſions que le pauvre garçon n'a pas pour lui-même ?

Je permets que ce diſcours vous ſurprenne d'abord, pourſuivit-il avec chaleur, mais je ſerois déſolé qu'il vous causât de plus longues allarmes. A la premiere vue de vos charmes, j'ai pu m'étonner & chanceler, mais ſi je me connois bien, ma foibleſſe n'eût duré qu'un inſtant. Quand je ne croirois pas à votre innocence, Mademoiſelle, quand je me ferois une idée moins grande des devoirs que l'hoſpitalité m'impoſe envers vous, j'aurois encore, du moins j'oſe m'en flatter, j'aurois le courage de me rappeller mes ſermens. La religion des ſermens doit être inviolable : les miens, quoi qu'il

le m'en coûter d'épreuves & de
bats, ſeront reſpectés juſqu'au
que je ne puis me défendre d'eſ-
r, juſqu'à l'heureux jour où la
humaine des loix m'en relevera.
attendant, pardonnez la plainte à
ui qui pâtit. Souffrez que je vous
e, à vous auſſi ma nièce, l'éter-
e confidence dont je vais mal-
moi régalant le premier venu,
parez-vous à m'entendre patiem-
nt vous rabâcher cent fois par
r ma phraſe favorite : *on devroit*
ier les prêtres.

A ces redites près, ne craignez
de me trouver exceſſivement en-
eux. Par un effet de mon hu-
ur naturellement accommodante,
compoſe avec mes maux, que
viſage, autant qu'il m'eſt poſſible,
s l'aſpect le moins défavorable.
juſqu'à préſent je n'ai pu réuſſir

à m'engouer de mon ſort, j'ai p
du moins, ſans beaucoup d'effo
l'habitude de le ſupporter gaiem
Peut-être, pour qu'il me parût bie
digne de quelque envie, faudro
ſeulement que ma fortune un
moins bornée me permît de ſoula
quelquefois, ſans le ſecours de
bons amis, la profonde miſere
mes plus malheureux paroiſſiens

Les dernieres réflexions de
oncle adoptif me charmerent, I
rothée; mais ce qui m'ench
ſur-tout, ce fut de le voir me d
ner bientôt une preuve certaine
le deſir de la bienfaiſance n'anin
pas ſeulement ſes diſcours. N
avions paſſé quelques heures d
ſon jardin, moi toute occupée
paliſſage & lui maniant tour-à-t
la bêche & le rateau. Le bon a
l'exercice, la chaleur du jour avoi

également déterminé ſa ſoif ardente & ſon vif appétit. Nous venions de nous mettre à table. On eût dit que ſeul il alloit dévorer le plat de légumes préparées pour nous deux, que ſeul il alloit vuider ſa bouteille déjà débouchée. Tout-à-coup au lieu d'emplir ſon verre, il me demande ſi j'ai du goût pour le vin? Preſque fâché de ma réponſe, il proteſte que j'ai tort de n'en jamais boire & qu'il a raiſon de l'aimer. Pourtant je tremble, s'écrie-t-il, d'être aujourd'hui réduit à n'avaler que de l'eau pure. A la plus légère indiſpoſition des gens de la ville on leur ordonne la diete & l'on fait bien; mais c'eſt du bouillon & du vin qu'il faut à mes payſans, qui ne ſont jamais malades que de fatigue & d'inanition; & comme il y a, pourſuit-il en montrant le flacon chéri, comme il y a dans le

village un pauvre valétudinaire à qu
ceci devient véritablement néceſſaire
n'eſt-il pas clair que je dois m'e
paſſer, moi pour qui ce ſeroit d
ſuperflu, puiſque, Dieu merci, je n
me porte que trop bien. Allez donc
Juliette, priez qu'on vous indique l
chaumiere de Lucas le tiſſerand; a
lez, qu'il reçoive de vos mains c
préſent ſalutaire. A votre air, à vot
langage, à la magnificence de v
dons, ſa miſérable famille va vo
croire tout-au-moins un ange deſce
du du ciel. Rejettez les honneurs c
l'apothéoſe, ma fille, convenez m
deſtement que vous n'êtes qu'u
mortelle &, qui pis eſt, la niece c
pauvre curé qui vous envoye.

Si tu ſavois, ma ſœur, avec que
tranſports ces bonnes gens m'ont a
cueillie, de combien de remercîme
ils m'ont comblée, quel éloge ils o

f

de leur excellent paſteur ! En vé-
je crois qu'après la ſinguliere gé-
ſité du bienfaiteur, il n'y avoit
de plus comiquement touchant
l'extrême reconnoiſſance des obli-
Quand je ſuis rentrée dans le
bytere, j'avois le ſourire ſur les
es & les larmes aux yeux.
ien ! fort bien ! m'a-t-il dit, vous
attendrie, vous avez l'ame bonne ;
uis en me ſerrant affectueuſement
ain : Juliette, a-t-il ajouté, j'au-
bien fait la commiſſion moi-
ne, j'ai mieux aimé vous en don-
le plaiſir.
Dorothée, je ſuis encore émue de
e ſcène touchante. Je commence
roire que des jours paiſibles, &
ne de douces jouiſſances m'at-
dent ici.

LA MÊME A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 7 Juillet 1782.

TOUTES les inclinations de mon oncle annoncent ſon ame ſenſible. Ce ſoir j'ai vu dans une eſpece de ſallon divers inſtrumens de muſique. Je n'étois aſſurément pas dans une ſituation d'eſprit aſſez libre pour eſſayer mes foibles talens; auſſi j'ai pris tout d'un coup le parti de ne les point avouer. Ma foi! pour peu que vous en ayez d'envie, m'a dit mon oncle, je vous apprendrai de la muſique tout ce que j'en ſais. Ne dédaignez pas cette reſſource, elle eſt grande dans l'infortune. Je ſoutiens qu'il n'y a pas de douleur que ne puiſſe charmer un beau morceau de Gluck, de Gluck ou de Piccini. Oh!

pas de diſpute ! je ſuis l'ami de tout le monde. Et tenez : quand je ſens l'ennui de ma ſolitude prêt à m'accabler, vous voyez cette baſſe ? Eh ! bien, je vous l'empoigne & la racle de toutes mes forces. Mes plus violentes vapeurs n'y réſiſtent pas une matinée. C'eſt bien autre choſe quand nous concertons ! je me crois dans les cieux ! oui, ma niece, tel que vous me voyez, nous concertons ! nous concertons, ma niece ! écoutez : il eſt clair que cet inſtrument ne m'appartient pas, il vaut trois années de ma cure ! C'eſt le piano d'une dame qui me l'a confié, ſur les inſtances de ſon frere. Son frere eſt de mes amis le plus intime, & je m'en vante, car l'aimable garçon n'a pas ſon pareil. Sa ſœur, quand il me l'amene, ſe met au piano ; lui s'empare du violon ; leur maître tire de

ſon étui la divine clarinette ; & le trio m'enchante. Cependant j'ai de ſi bonnes raiſons pour préférer le quatuor ! Il faut bien qu'ils me mettent de la partie. Il eſt très-vrai que de tems en tems je la trouble, en courant après la meſure, que voulez vous ; ce ſont les petits inconvéniens du métier. Où ſe trouve la roſe qui n'a pas d'épines ? Dans notre orcheſtre, celui qui m'inquiete le plus c'eſt le maître : je tremble toujours qu'en me rappelant il ne ſe démette le pied. Chien d'homme, le maudit pied qu'il a ! par bonheur, les diſciples moins impatiens s'accoutument à vos fréquentes incartades, ô ! ma baſſe ! & dans le fait ma chere compagne, telle que la voilà, me donne de ſi raviſſantes extaſes, que ce ſeroit cruauté de me l'interdire. Vous verrez, Juliette, vous verrez qu'il

n'y a rien de ſi charmant dans le monde. Rien de ſi charmant ? Je me trompe. Ah, que j'ai ſouvent déſiré qu'il me fût permis d'épouſer une autre muſicienne, ma niece ! ma niece ! On devroit marier les prêtres. A ces mots il eſt devenu rêveur & triſte ; puis ayant ſaiſi ſon inſtrument conſolateur : voyons, s'eſt-il écrié, divertiſſons-nous. Comme avant hier il a joué pendant plus d'une heure ; & comme avant-hier, je me ſuis en allée, ſans qu'il ait paru s'en appercevoir.

DE LA MÊME A LA MÊME.

Le 9 Juillet 1782, 9 heures du ſoir.

DANS quel étonnement je ſuis encore, Dorothée ! Quel eſt ce jeune homme qui venant offrir à mes yeux

la vivante image d'un indiv
ſon ſexe que je dois craindre
j'ai peut-être le droit de hair,
pourtant inſpiré qu'une ſurpr
effroi ? Qui peut maintenant
le trouble de mon cœur, cet
tion ſi vive que je ne reſſe
mais, cette agitation ſecrette
rien de pénible ? Et pour to
enfin, d'où vient que j'épro
ne ſais quel mouvement de
tion intérieure dont je cherche
le motif ? Ah, n'eſt-ce pas
de la condition où je ſuis
de cette condition ſi miſéra
fait qu'à préſent je dois m'
trop heureuſe, quand il n'y
que de bizarre dans ce qui m'

Ce ſoir je m'occupois d'u

oncle me disoit, il n'y a pas une heure, pour consoler ma foiblesse : l'espèce d'abjection dont on veut frapper toute profession servile pourroit-elle s'étendre sur une infortunée qui, n'ayant pas mérité son abaissement, fait néanmoins s'y résigner ? ou plutôt est-il vrai qu'il y ait des professions honteuses en elles-mêmes ? N'est-ce pas un absurde préjugé qui flétrit celles que nos mœurs & nos loix ensemble autorisent ; celles à qui l'on ne peut reprocher que leur obscure utilité, que leurs travaux pénibles trop peu salariés ? Y a-t-il un état, si mépriſé qu'il soit du vulgaire, si bas qu'il paroisse aux dégaigneux regards de ces hommes ridiculement orgueilleux qui pensent que la nature, après les avoir tout exprès formés pour être maîtres, leur fait naître à dessein des serviteurs ; y a-t-il un état

qu'on ne puiſſe honorer par les vertus qui lui ſont propres, unies aux ſentimens dignes d'une condition meilleure ?

Non, Dorothée, non ſans doute i n'y en a pas. Mon oncle avoit raiſon Je le ſens au témoignage de ma conſcience ſi tranquille. Je le ſens à cett fierté noble qui accompagne la force dont on a beſoin pour ſupporter cou rageuſement le malheur ! Pardon cependant au mouvement de fau honte qui m'avoit ſaiſie ; pardon car je ne rougis plus que d'avoir l'idée de te dérober un aveu de ſi d'importance ; ma ſœur, ce détai ménage dont je m'occupois, e le repaſſage du moins mauvai deux ſurplis de mon pauvre cur

Tout-à-coup je crois entend environs du presbytere un br ne ſignifie rien pour moi, mais

treſſaillir mon oncle. Mon jeune ami de retour ! s'écrie-t-il. Soudain il vole & preſque auſſi-tôt ramene un jeune homme.... Dorothée, pénetre-toi de ma ſtupéfaction profonde : Murville eſt devant moi !

Mais non, non ; ce n'eſt point Murville. Quoique la reſſemblance doive paroître d'abord parfaite à d'autres yeux, la différence eſt encore pour les miens très-frappante. Je n'ai pu, même au premier coup-d'œil, m'y tromper. Je vois bien la taille & la figure de mon perſécuteur ; mais je ne vois ni ſon maintien ni ſa phyſionomie.

Son maintien, où reſpire tant d'aſſurance, peut paroître plus impoſant : celui-ci pourtant n'eſt point dépourvu de nobleſſe, & j'y remarque des grâces naturelles que l'autre n'a pas. La jolie figure de Murville eſt, je

l'avoue, pleine de cette vivacité qui annonce ordinairement beaucoup d'esprit : néanmoins il y manque ce mélange de douceur qui tempere le feu de celle-ci, cette impression de bonté qui lui donne son plus grand charme Murville, si c'étoit lui, n'eût pas manqué de m'aborder aussi-tôt avec cet empressement de galanterie qui n'est pas très respectueux : tout au contraire, l'inconnu s'est arrêté dès qu'il a pu m'appercevoir ; il est là, sur le seuil de la porte ! il y reste tout surpris, très-décontenancé, presque tremblant ! Il y reste, comme s'il avoit pour lui quelque péril à le franchir ! Je le vois même, tandis qu'il me jette à la dérobée quelques regards timides, je le vois rougir plusieurs fois, & peut-être que de sa vie Murville n'a su rougir ! & peut être qu'il se croiroit déshonoré si quelque

ar haſard il avoit eu l'air interdit de-ant une femme !

Non, ce n'eſt point mon perſécu-teur ; ce jeune homme, quoiqu'il m'en préſente l'imag=, ne ſauroit m'ef-frayer : je ne penſe pas qu'il ſoit poſſi-ble d'offrir jamais, avec des traits ſi ſemblables, un air ſi peu reſſemblant.

Cependant, il reſte toujours immo-bile, & je continue, moi, de lui dor-ner involontairement toute mon at-tention qu'enfin mon ma heureux oncle rappelle ſur un autre objet, par ces cris de douleur : ma niece, eh ! mon ſurplis ! mon bon ſurplis, ma niece ! mon bon ſurplis qui brûle !

En effet, ma main levée quand le jeune homme avoit paru, ma main étoit enſuite, par un mouvement ma-chinal, ſucceſſivement deſcendue, & le fer chaud qu'elle tenoit s'étant poſé

tout au milieu de mon ouvrag
noit d'y faire un grand trou.

M. Sévin, fort ému, gron
liette. C'eſt alors que l'inconn
proche pour balbutier en ma
quelques mots d'excuſe, dont le
ne ſauroit être douteux, puiſq
oncle eſt incapable de garde
temps rancune à qui que c
Cette fois ſa belle humeur ne
que trop tôt; il l'exerce aux dé
ſa niece & de ſon ami. M. Sévi
plimente le jeune homme ſur ſ
preſſement à juſtifier l'étourderi
jolie fille; puis s'adreſſant à J
il lui demande en riant d'où p
provenir les longues diſtractio
la vue d'un joli garçon lui cauſe
ſais pourquoi le bon curé, d
mille occaſions la gaieté ne m'a
plû, maintenant me fatigue. Cc
j'aimerois mieux qu'il fût enc

chè! Que ne donnerois-je pas pour qu'il voulût recommencer à me quereller! Preſſée de me dérober à ſes plaiſanteries, je ſaiſis le premier prétexte qui ſe préſente & cours m'enfermer dans ma chambre, où, pour eſſayer quelque diverſion à mes rêveries, je me hâte de t'écrire tout ce qui vient de ſe paſſer.

J'avois pourtant quelqu'impatience d'apprendre le nom de ce jeune homme, de ſavoir quelle eſt ſa famille, de connoître.... Mais le voilà qui part; voilà mon oncle qui m'appelle; adieu, Dorothée.

DOLERVAL A MUR

Tours, le 9 juillet 1782, onze

O MON FRERE ! partage
je viens de la voir ! elle eſt
bien !... Mieux peut-être
ne vous a jamais paru dan
beaux jours ! Sans doute mo
qu'elle ne croyoit pas ſi proc
pas peu contribué... Vous
que j'allois faire un voyage
cent fois heureux ! plus he
core que je n'avois oſé l'eſp
Car il ne m'a pas long-ter
d'elle ; & mon retour ſi p
miſe dans une joie !... Ell
naturelle ſa joie ! Si vous ſa
me elle a vu la mort de p
tous ſes dangers ſont finis. O

elle eſt ſauvée ! Je vous la garantis ſauvée ! Bovile... Bovile ne l'entraînera pas dans la nuit du tombeau.

Ce n'eſt pas qu'elle ait ceſſé de l'aimer. Ah ! ſi le cœur d'Eléonore étoit capable de changer, il n'y auroit donc pas au monde une femme conſtante ? Cela ſeroit trop cruel à penſer !.... Non, ma ſœur n'a pas ceſſé de chérir ſon amant ; mais... comme vous l'écriviez, mon frere, il n'y a pas d'éternelles douleurs : tôt ou tard il arrive un jour propice aux malheureux, un jour qui ſeche leurs larmes... A propos de la douleur d'Eléonore, vous concevez qu'il lui reſte un violent deſir de recevoir du moins l'hiſtoire détaillée des derniers momens de Bovile. Je dis *ſes derniers momens*, & peut être j'ai tort. Juſqu'à de plus amples éclairciſſemens, il faut dire *ſes derniers exploits*. Car enfin le ſort de

paroît trop certain que les enne
ce brave homme l'ont indigr
ſacrifié : l'eſt-il également qu'il
recueilli le prix de leurs crimes ?
qu'un peut-il phyſiquement
que Bovile ne vit plus ? Souffi
riemment ces doutes, mon frer
que ne puis-je moi-même les t
moins déraiſonnables ! je ne f
les répéter. Ils appartiennent
ſœur ; ſa tendreſſe s'y compl
moyen que ſa raiſon les rep
Où ſont les infortunés qui ne
preſſent pas à careſſer l'ombre
pérance ? Si dourt..nt il y faut

biens, qu'ils ne pourroient obtenir en faisant flétrir sa mémoire?

Veuillez répondre à toutes mes estions, Murville. Dans la ville où us êtes, les informations sont faciles recueillir. Ne négligez aucune des marches nécessaires: hâtez-vous de faire passer les derniers renseigne-ns que nous desirons.

Bon soir, mon frere, je vous quitte peu brusquement, pardon: je me is une inquiétude!... Ce n'est pas sœur, son état ne peut plus m'al-mer... C'est que j'ai fait ce soir une ncontre si singuliere!... la surprise... suis dans un trouble! bon soir, mon rè.

EMILIE DE VARMONT A DOROTHÉE.

10 juillet 1782, 5 heures du matin.

L'ÉTRANGE deſtinée que la mienne! Si des événemens ſiniſtres ne me tourmentent, de biſarres incidens m'inquietent. Je ſuis, au péril de ma vie, tirée de la priſon où me retient le plus indélicat des amans; & c'eſt pour m'aller jetter dans un aſyle peu sûr où je reſte, pour ainſi dire, ſous l'œil & ſous la main de mon perſécuteur. Ce jeune homme que je voyois ſans crainte, j'aurois dû trembler devant lui! non que je doive penſer qu'il ait la moindre intention de me nuire; mais il peut me perdre ſans le vouloir; il le peut, Dorothée, puiſqu'il eſt le frere de Murville.

Ainſi la longue émotion que je reſ-

ois hier étoit un avertissement de
uation critique où j'allois me trou-
r. Ainsi le trouble qui m'agite en-
re est une suite nécessaire de ma po-
ion nouvelle.

En effet, s'il m'est permis d'espérer
ue plusieurs circonstances ne se réu-
iront pas pour découvrir l'infortunée
Varmont, n'ai-je pas lieu de craindre
au moins que le plus petit indice ne
trahisse mademoiselle de Terville? Ne
peut il pas arriver, par exemple, qu'en
écrivant à son frere, ce jeune homme
ne dise quelques mots.... Eh com-
ment? comment cela? A propos de
quoi M. Dolerval s'occuperoit-il de
moi dans sa correspondance avec
Murville? Par quel hasard l'entretien-
droit-il de Juliette, d'une fille obscure?
Je n'y songeois pas!... Ce que c'est
que la peur, Dorothée! comme elle
se nourrit d'elle-même, quand on a

l'imagination frappée !... Ah ! cependant, il n'y a pas une déraiſon ſi grande à ſuppoſer qu'il faſſe un jour... par occaſion, quelque mention de moi dans une de ſes lettres, lorſque de mon côté je lui conſacre bien celle-ci toute entiere. Belle comparaiſon! mais la différence eſt extrême ! Le ſoin de ma ſûreté doit ſouvent appeller mon attention ſur ce jeune homme ; & quel intérêt peut jamais m'attirer la ſienne? Allons, mon amour-propre m'égare: il me montre un danger qui n'exiſte pas.

Oui, mais tous ne ſont pas également imaginaires, j'ai d'autres ſujets de crainte trop bien fondés. Qui peut empêcher qu'au moment le moins prévu Murville ne vienne paſſer quelques jours avec ſon frere & ſa ſœur dans cette ville ſi voiſine du hameau qui me cache ? Et comment prévenir

alors une rencontre dont je ſerois continuellement menacée ? Comment ? je n'ai qu'un moyen, c'eſt de me hâter... Mais on m'appelle, adieu ma chere Dorothée.

LA MÊME A LA MÊME.

Sept heures du ſoir.

J'AI pris le ſeul parti qui fût convenable, ma ſœur ; celui de rappeller à mon bienfaiteur l'engagement qu'il a daigné contracter avec moi, de ne dire à perſonne ce que j'ai pu lui confier de mes malheurs. Le bon curé m'a renouvellé ſes promeſſes ; il m'a proteſté que chacun reſteroit perſuadé que j'étois ſa niece, & que ſon ami lui-même le croiroit. Au reſte ; j'entrevois dans l'avenir un expédient tout contraire. Il m'eſt impoſſible de penſer que ce

jeune homme ait les principes &
mœurs de ſon frere. Tout en lui ſ
ble ſe réunir pour annoncer la
belle ame. Il a l'extérieur honnêt
décent, une phyſionomie pleine
douceur, l'air de la candeur &
bonté... Mais je te l'ai dit, je
Qu'importe ! tu me pardonnes
quelques répétitions ? ... Ma ſœ
a le cœur excellent ! excellent, ſ
crois mon oncle. Il eſt l'i
ami de mon oncle ! Cette liaiſ
fait-elle pas encore ſon éloge
bien ! moi auſſi, je veux obteni
eſtime, fixer ſon attention,
même ſa curioſité. Je veux qu'
de connoître mon ſort il s'y int
Je veux enfin, ſi quelque jo
circonſtances l'exigent, pouvoir
pleine ſécurité lui révéler une
de mes malheurs & de mes cra
& me faire ainſi contre Murvi

protecteur de plus qui m'avertiſſe de ſon approche, qui l'écarte de ma retraite, dont les ſoins veillent continuellement à ma ſûreté. N'eſt-il pas vrai, Dorothée, que je ne ſaurois, dans ma poſition ſi critique, me préparer trop de reſſources, me ménager d'avance trop de moyens ? ... Je crois entendre du bruit à la porte, j'y cours.

Je me ſuis trompée, perſonne ne frappoit. Il eſt pourtant bien près de ſept heures ; & mon oncle m'a dit que ce jeune homme venoit tous les jours à ſix heures au plus tard. Pourquoi donc n'eſt-il pas ici ? La préſence d'un tiers lui rendroit-elle la ſociété de ſon ami moins agréable ! Bon ! comment ma préſence leur ſembleroit-elle incommode ? Je ne ſaurois les gêner dans leur converſation, je ne m'en mêle point. Hier, par exemple, je

n'ai pas dit un mot. Vraiment ! voilà ce qui aura pu lui déplaire ! Il m'aura crue ſouverainement dédaigneuſe ! D'ailleurs il étoit à peine aſſis quand je me ſuis retirée. Je me ſuis retirée preſque auſſi-tôt ! avec une eſpece d'empreſſement ! Il ne pouvoit deviner la cauſe de ma fuite ; il ſe ſera perſuadé que j'avois voulu lui faire une impoliteſſe ? il a grand tort, grand tort certainement !.... Mais cette idée doit l'affliger, l'humilier. Il faut l'en guérir. Il faut aujourd'hui lui faire un accueil moins froid ... & ne pas le quitter ſur-tout. Sans doute ; je lui ferai compagnie ! je reſterai, je reſterai juſqu'à ce qu'il parte.

Comment ! l'horloge de la paroiſſe ſe fait entendre, & je compte juſqu'à ſix, rien de plus ! Voyons le cadran.... l'aiguille marque ſix heures C'eſt donc quand cinq heures on ſonné

donné, que mes oreilles.... Je ne ſais pourquoi dans le courant de la journée j'ai tout fait & tout entendu de travers ! cela me donne contre moi-même des mouvemens d'impatience ! pourtant je ſuis fort aiſe qu'il ſoit moins tard que je ne le croyois ; je commençois à craindre qu'il ne vînt pas. Ma ſœur, il faut que je te l'avoue : j'ai quelque deſir de le revoir. Jamais deſir ne fut plus naturel. Car enfin, je ne le connois pas M. Dolerval. Je me ſens, il eſt vrai, quelque diſpoſition à me prévenir favorablement pour lui, mais.. On frappe !.. Ah ! cette fois j'ai très-bien entendu ! j'y vole. Adieu, Dorothée.

LA MÊME A LA MÊME.

11 Juillet 1782, 5 heures du ma

QUE je ſuis à plaindre, ma ſ
Qu'il eſt cruel de ſavoir prendr
bonne réſolution, quand on n
pas la garder ! Je me battrois
je ſuis mécontente de moi !

J'avois raiſon de te l'écrire
ſœur : il étoit fâché, ce jeune
me ; il étoit fâché, maintenan
ſuis sûre. Son abord a été r
tueux, très-reſpectueux ; mais
trouvé quelque choſe de tro
qui m'a ſemblé froid. Je ne
rois néanmoins, ſans inju
omettre une obſervation q
faite à ſon avantage : c'eſt qu
vers je ne ſais quel air de g
de fâcherie on démêloit très-

ecrette inquiétude de dé-
ce mélange d'une fierté
le caractere & d'une
té dans le cœur m'a pé-
lui d'eſtime & de recon-
uſſi me ſuis-je empreſſée
un accueil diſtingué. Bien-
qu'il me tenoit compte de
dont je ſavois réparer mes
gure avoit pris un air de
nt, une expreſſion de
ce dont le charme étoit
le. Et moi auſſi j'éprouvois
ction intérieure difficile à
is douce à ſentir : juſques-
oit bien.
euſement mon oncle s'eſt
emander à ſon ami ſi l'ob-
dernier voyage devoit être
s un myſtere ? Ce voyage
ſinguliérement ma ſœur,
cet honnête jeune homme,

voilà tout ce qu'il m'eſt per
vous dire. Vous me preſſeri
nement de vous confier les
qui me l'ont fait entreprendr
le ſecret de madame d'Etiole
miens ſeront toujours à vous
de ma ſœur ne m'appartienne
Tu ſeras apparemment conte
cette réponſe, Dorothée; je
qu'elle m'a charmée, & je dois
juſtice à mon oncle: il en a p
tisfait. Cependant monſieur
val continuoit à nous entreten
ſœur, c'eſt-à-dire qu'il ne tariſ
ſur ſon éloge. On dit que les
ſont enthouſiaſtes; je ne c
point leur langage; mais qu'
être ſéduiſant, s'ils ſavent, poi
ter leurs maîtreſſes, emprunte
que le plus tendre des freres emp
à louer ſa ſœur! Je l'écoutois,
gée dans un raviſſement inc

élas ! pourquoi faut-il qu'un fatal
tour ſur moi-même ait ſi cruelle-
ent diſſipé mon ivreſſe ! Qu'elle
it s'applaudir, me ſuis-je dit tout
s, cette madame d'Etioles à qui le
l a donné ce jeune homme pour
re ! Et moi, malheureuſe, quel
me avois-je donc commis pour
'il me fit naître la ſœur du farou-
e Varmont ! Que veux-tu, Do-
hée, ce rapprochement douloureux,
terrible contraſte a déchiré mon
ur. J'ai multiplié d'inutiles efforts
ur calmer mon agitation mortelle.
preſſée du fardeau de mes peines,
me ſuis ſentie prête à pleurer,
te à gémir. Il a fallu quitter la
ce ; il a fallu courir à ma cham-
, pour y verſer des torrens de
mes.

Après de très-longues ſouffrances,
i ſongé que mon abſence alloit me

donner encore, aux yeux de
homme, l'apparence d'un to
mes pleurs ſe ſont arrêtés.
ſuis hâtée de reparoître. M.
a mis de l'empreſſement,
rêt même à s'informer ſi je
tois incommodée. Mais c'é
ton! d'un ton que j'ai bie
M. Dolerval n'avoit plus
air; il ſe faiſoit violence
cher ſon affliction; à pei
attendu quelques minutes p
dre congé de nous.

Et je ne ſais quelle fureu
meil eſt venue ſaiſir mon on
oncle m'a ſouvenu qu'il é
de s'aller coucher! Il eſt
qu'onze heures venoient d
mais quelque choſe avoit
cette horloge. Le moyen d
ſuader que cinq grandes h
fuſſent écoulées depuis que

homme étoit avec nous ! Certainement l'horloge avançoit ! J'en étois sûre dès hier ; & ce qui me l'a confirmé, c'est que la nuit a été d'une longueur extraordinaire. Vingt fois je me suis réveillée, m'imaginant qu'il faisoit jour ! Ce n'étoit que la lune, cette éternelle lune dont la lumiere me trompoit ! J'ai cru que le soleil ne se leveroit plus ! Aussi quelle manie de mon oncle de s'en rapporter à l'heure qui sonne ! Qu'ils sont à plaindre les gens qui ne savent mesurer le tems qu'avec le secours d'une horloge.

J'en veux à mon oncle, j'en veux à M. Dolerval. M. Dolerval s'en va dès qu'il me voit reparoître ! Quelle affaire si pressée le rappelloit donc ? Mais il étoit encore fâché, sans doute. Voilà coup sur coup deux impolitesses dont je paroîs coupable

envers lui. Ne pouvois-je pas maîtriſer ma douleur & reſter ? Le moyen que je me faſſe jamais des amis, ſi je me comporte de cette maniere ! Et quand les cruels qui me perſécutent viendront m'aſſaillir, je regarderai vainement autour de moi ; je n'appercevrai perſonne qui ſe ſoucie d'embraſſer ma défenſe. Et peut-être qu'ainſi je ſerai réduite à fuir mes ennemis, même avant qu'ils paroiſſent. Peut-être que je ſerai très-inceſſamment forcée d'aller cacher ailleurs, & je ne ſais où, mes terreurs, ma honte, mon déſeſpoir.

MURVILLE A DOLERVAL.

Breſt, le 13 Juillet 1781.

QUE maudit ſoit l'écrivain trompeur avec ſes phraſes équivoques !

ens de la voir! elle eſt bien! ſes ers ſont finis ! Ne me ſuis-je pas ord imaginé que le haſard lui : fait rencontrer mon ingrate & ſe hâtoit de me réjouir du récit tte heureuſe aventure! Point du ! Monſieur ne daigne pas même aire mention ! Il ne ſonge pas adreſſer le plus petit mot de con-ion ; c'eſt d'une ſœur & d'un : qu'il me parle ! Comme s'il levoit pas ſavoir que l'objet le cher , le ſeul objet, peut-être, : on doive entretenir un amant, mant malheureux ſur-tout, c'eſt aitreſſe !

ourtant je te remercie de la bonne velle que tu m'apprends , Do-al. Ma ſœur eſt ſauvée, j'en ſuis anté , je n'en ſuis pas ſurpris. oique je la connuſſe horriblement ible , je n'ai jamais penſé qu'elle

en dût mourir. Je ne crois pas aux douceurs de ces paſſions charmantes qui forcent une déſolée perſonne à pourſuivre un défunt juſques dans ſon tombeau. Ce qui pourroit m'étonner, par exemple, m'étonner au-delà de toute expreſſion, ce ſeroit qu'aujourd'hui l'heureuſe Eléonore fût en effet *très-bien*, *mieux qu'elle ne m'a jamais paru dans ſes plus beaux jours*! Quoi donc! une convaleſcence ſi prompte & ſi pleine! D'où viendroit ce prodige? Cependant tu l'affirmes: il faut te croire. Il faut croire que, ma ſœur ayant eu le bon eſprit de goûter ma recette, Bovile, complettement oublié, vient enfin d'obtenir un ſucceſſeur.

Pourquoi te récrier ſi fort? rien ne m'eſt échappé dans ta lettre. J'ai vu ce que tu voulois m'inſinuer adroitement: *Les malheureux ſe plaiſent à*

reſſer des ombres. J'en fais mon com-
iment aux malheureux, & je n'en
rſiſte pas moins à maintenir qu'il
oit temps que notre ſœur voulût bien
reſſer des réalités ; & malgré tes
ſcours diſcrets, malgré ſa vertu ſi
ng-temps éprouvée, je me per-
ade que c'eſt le parti qu'elle a pris.
h! tant mieux pour la ſociété! j'y vois
ſon grand avantage un bon effet qui,
ité dans le commerce, doit, à coup
ir, en faire hauſſer les fonds. Tant
ieux encore pour l'aimable veuve !
'eſt ainſi qu'à vingt-deux ans le cé-
bat peut être doux. Qu'elle reçoive
es félicitations ſinceres, Dolerval ;
: qu'au ſein des ſuccès qui l'atten-
ent elle n'oublie pas quelle longue
connoiſſance eſt due à mes conſeils
op tard ſuivis.

Quant aux raiſonnemens que ta
évoyance entaſſe ſur la réſurrec-

tion future de Bovilé, ils ſont beau
Lis cependant ces détails tout fr
qu'un témoin oculaire vient de r
faire paſſer, & ne vas pas divulguer
confidences, ſi tu ne veux me co
promettre ainſi que lui :

» Nous étions à la hauteur
» Açores quand la flotte angloiſ
» paru. Malgré notre infériorité, n
» chef d'eſcadre devoit protéger
» flotte marchande & il l'a fait. M
» quand on a donné les ſignaux de
» traite, on voyoit trop bien qu
» Pallas ne pouvoit obéir. On de
» voir auſſi que ſi l'on vouloit c
» battre encore ſeulement une d
» heure, on obtenoit le grand a
» tage de la dégager & de ſauver
» tierement le convoi. Mais c
» mieux aimé la laiſſer expoſée au
» croiſé de trois frégates & d'un
» ſeau de ligne. Alors, jaloux d'eſ

moins dans le ſang ennemi la
che que la lâcheté des ſiens pou-
oit imprimer au pavillon françois,
brave commandant de la Pallas
ſoutenu pendant trois heures
combat le plus inégal. Au mo-
ent où le jour tomboit, on a
a ſa frégate, criblée de coups de
non, à fleur d'eau, couler bas.
a chaloupe a ſauvé quelques ma-
lots. Mais retenu ſur ſon bord
r le ſerment qui oblige tout ca-
taine à ne quitter ſon vaiſſeau
le le dernier, l'intrépide Bovile a
s'enſevelir avec lui ſous les flots.
! cruelle ſoif de l'or! les vain-
eurs avides de dépouilles pour-
ivoient notre flotte marchande; &
s hommes périſſoient ſans ſecours!
e tout l'équipage de la Pallas il ne
n eſt pas ſauvé quatre-vingt. Et,
ur comble de malheur, le capi-

» taine n'eſt pas au nombre des pri-
» ſonniers! Les lâches ennemis d'un
» brave homme ont complettement
» réuſſi dans leurs déteſtables com-
» plots : l'infortuné Bovile a péri. »
» Mais cet affreux ſuccès n'a pas
» aſſouvi leur vengeance. Ils ſont ve-
» nus à Tercere réparer leur eſca-
» dre. C'eſt là qu'on s'eſt hâté de
» tenir un conſeil de guerre qui vient
» de flétrir la mémoire de Bovile, &
» de prononcer la confiſcation de
» ſes biens. Que d'horreurs! »

Je ne tranſcris pas les réflexions d
mon correſpondant, Dolerval, ici l
faits parlent aſſez d'eux-mêmes :
ſaliſſent mon imagination. Détourn
les yeux, repoſons-nous ſur de
tableaux.

Sais-tu bien qu'au total il n'y
pas le ſens commun dans ta de
lettre. Tu n'avois plus ta tête,

me l'écrivis ; ou bien, ſi tu n'es
s encore fou, tu es donc amou-
ux? En effet, qu'eſt-ce qu'un *voyage*
e tu me rappelles, quoique tu ne
en ayes jamais parlé? Qu'eſt-ce en-
re que cette *rencontre*? Et ce mélange
ſurpriſe & de *trouble*? Allons,
nviens qu'enfin il y a quelque
lette ſur le tapis. Conviens. Ne t'a-
ſe pas de faire le diſcret? Tu t'en
penirois. Il ne ſuffit pas que le ha-
rd t'ai jetté ſur la route, ton inex-
rience ne ſauroit ſe paſſer d'un
ide. Et vois comme notre Eléonore
ſt bien trouvée de mes conſeils.
olerval, je n'ai pas moins d'amitié
ur toi. Ne me cachez donc rien ni
n ni l'autre. Je gouvernerai vos
aires de cœur avec la plus tendre
llicitude. Je veux, ſuivant les cir-
nſtances, vous enſeigner à tous
ux les moyens les plus prompts

d'arriver au but. Je conſens
à ta ſœur toutes les ruſes
que, pourvu qu'elle me
de ne pas décourager les
Toi, je t'éclairerai conſtar
les petites ſymagrées de
Ainſi vous pourrez ſans do
rant le temps perdu, m'a
jour dans la carriere, & d
de vos ſuccès adoucit mon

Oui, je ſuis dans l'infort
Je n'ai plus entendu parle
moiſelle de Terville. Un
j'entretiens aux côtés de M
m'aſſure qu'elle ne doit
Paris. Ainſi, mon cher ami
roit pas aviſé de me l'enlev
tite perſonne n'auroit eu
d'elle-même pour m'échap
choſe acquiert de la vraiſ
& j'en ſuis piqué. Plus d'
me ſurprends regrettant b

erfide : alors je me dis qu'avec des
oyens plus doux je me la ſerois
eut-être attachée. Cette idée me
ourmente. Si jamais je retrouve la
here enfant... Si je la retrouve ! je la
iendrai de ſi près qu'elle ne pourra
lus ſe ſouſtraire à ſon bonheur.

En attendant que je la tienne, j'ai
ait dans cette ville une petite con-
oiſſance qui s'eſt chargée d'occuper
non loiſir ; mais cela m'amuſe, &
oilà tout. Je ſens auprès des plus jo-
ies femmes un vuide ; ... oh ! que ma-
lemoiſelle de Terville reparoiſſe, &
oudain je quitte tout pour elle.

(1) DOROTHÉE A EMILIE DE VARMONT.

Paris, le 11 Juillet 1782.

QUE de nouvelles horribles & consolantes je reçois enſemble, ma chere Emilie ! que de ſujets d'une affliction profonde & d'une extrême joie j'ai rencontrés dans cette longue ſuite de lettres qui ſont pour moi le livre de t

(1) Ecrite de Paris le 11 Juillet, reçue St. Cyr le 14, à cette adreſſe : à mademoiſelle Juliette, chez le curé de St. Cyr, près Tours : il paroit que ce fut dans la ſoirée du juillet qu'Emilie mit enſemble à la poſt toutes les lettres que depuis long-temps el écrivoit pour ſa ſœur. On voit par cette ré ponſe qu'il n'étoit encore parvenu, le 1 juillet, à Dorothée aucune des lettres dan leſquelles Emilie lui parle de Dolerval.

linée ! Ils étoient donc trop bien
ıdés ces affreux soupçons dont
›rreur me paroissoit telle que je
ndignois quelquefois de les nour-
encore ! L'infâme ! quand il me
ıoit les grands biens que ta mort
ırroit lui laisser, il prononçoit ton
t ! Il partoit pour t'égorger, le bar-
e ! quand il me faisoit ses adieux fi-
res, il partoit pour assassiner la plus
ce, la plus aimable, la plus inno-
te des créatures... Ma sœur ! & la
me ! O Dieu ! Dieu terrible aux
chans, où sont les supplices infli-
au scélérat souillé du sang d'Abel ?
and les enfers engloutiront-ils un
nstre que la terre frémit de porter ?
ie fait ta lente justice ? Qui retient
main vengeresse ? Mais mon Emilie
›ire ! Le bras du très-haut l'a reçue
ıs le fond de l'abyme, & l'en a

tirée : je dois encore à ſa bonté
actions de graces.

Tu reſpires ! Heureuſement
mes yeux s'en étoient aſſurés, he
ſement les caracteres de ta main ch
ces caracteres que je connois ſi
m'avoient donné la preuve cer
de ton exiſtence, avant qu'un p
eût oſé venir devant moi s'ap
dir de ton trépas. C'eſt aujour
même, c'eſt ce matin que le mo
a fouillé mon parloir de ſa préſ
Inquiete des nouveaux forfaits
pouvoit méditer, je me ſuis fait
violence d'aller affronter ſon a
Tigre féroce ! De quelle joie br
ſon œil ſanguinaire ! Il venoit de
voir de Breſt, & ſe hâtoit de n
porter le procès-verbal qui conſt

n'a-t-il dit, *il n'eſt déjà plus, ce*
ir lequel mon pere affectoit une ſi
me ; il n'eſt déjà plus ; & ce qui
roîtra digne de remarque, c'eſt
de mourir il s'eſt déshonoré.
: va s'emparer de ſon bien, diſ-
aite de celui de ſa femme néan-
race aux pourſuites que j'ai
mencées, la dot me ſera ren-
f à moi d'en compter avec votre
amais elle reparoiſſoit. A ces
: n'ai pu réprimer l'excès de
ır : ſi jamais elle reparoiſſoit,
: écriée ; barbare ! ...
:, je t'allois trahir, j'allois
r moi-même. Je m'en ſuis
apperçue ; & d'un ton plus
ıi répété : ſi j'amais elle re-
:, barbare !.... en ſeriez-vous
Il m'a répondu fort tranquil-
ue ce pouvoit être une choſe
able de te revoir ; mais qu'il

lui paroîtroit toujours fâcheux de rendre tant d'argent. Et tout d'un coup, pour ſe débarraſſer d'un tas de papiers qui l'incommodoient, il a fait entrer ſon domeſtique. C'étoit Lafleur! A l'approche ſubite de cet homme dont la main avoit pu lever le poignard ſur le ſein d'Emilie, un mouvement d'horreur m'a ſaiſie ; mais bientôt ne voyant plus dans ce malheureux que ton libérateur, je me ſuis attendrie juſqu'aux larmes. Sans la grille qui me retenoit, j'allois tomber à ſes pieds ! j'allois, dans l'excès de ma reconnoiſſance, le remercier cent fois de n'avoir pas entierement fermé ſon cœur à la voix de l'humanité. Cependant, ſoit qu'il ſe fût apperçu de la premiere impreſſion que ſon abord avoit produit ſur moi, ſoit plutôt que la ſeule vue de la ſœur d'Emilie eût ſuffi pour remuer

entrailles, Lafleur a perdu toute tenance. Il a pâli. Je l'ai vu s'appuyer contre le mur & s'aſſeoir en-, prêt à s'évanouir. Son maître rs s'eſt contenté de lui demander lui arrivoit ſouvent de tomber en bleſſe. L'infortuné domeſtique a pluſieurs fois : non ; mais d'une x bien altérée. *Tant mieux* ! s'eſt ié le farouche jeune homme : *car les accès de ce mal devenoient frénens, il faudroit abſolument nous ſérer.* A ce dernier trait j'ai craint de pouvoir contenir mon indignation ; me ſuis enfuie.

Ainſi ton aſſaſſin va recueillir les uits de ſes crimes. Bientôt tes dépouilles l'enrichiront. Et je dois le uffrir ! Et je ne puis l'empêcher ! élas ! de tous les biens de ce monde ne te reſte que la vie : ſi mon inſcrésion te l'enlevoit, je périrois de éſeſpoir. Vas, ſois tranquille, compte

ſur moi, crois qu'on m'ôteroit le jour avant de m'arracher ton ſecret.

Quant à ce qui regarde ta ſituation actuelle, qu'aurois-je à te dire? Quelles lumieres attends-tu de mon inexpérience? Tiens, ma chere Emilie, je ne pourrois que conſulter mon amie, cette dame en chambre qui veut bien recevoir tes lettres & me les donner? Dis-moi ſi cette reſſource ne te ſemble pas trop dangereuſe?

En attendant, ne néglige aucune précaution pour ta ſûreté. Redouble de vigilance, dérobe bien ton exiſtence à tous les yeux. Sur-tout recueille tes forces contre le malheur. Eh quel mortel n'a pas beſoin de courage? Cette vie n'eſt qu'un temps d'épreuves & de peines. Vas, ſi je te faiſois le tableau de celles qui m'aſſiégent ici, tu trouverois peut-être que Juliette ſi malheureuſe, ne

l'eſt

pas encore autant que la pau-
Dorothée !

LE DE VARMONT A DOROTHÉE.

Saint-Cyr, le 18 Juillet 178..

H, qu'il s'en empare, de mes
esses ; il le peut : je me garde-
bien de l'exposer à l'alternative,
me les rendre ou de m'immoler
ore. Qu'il s'en empare ! Mais du-
ns, & c'est le dernier vœu que
rache pour lui le cri de la na-
qu'il a refusé d'entendre, mais
noins qu'il ne trouve bientôt plus
n charme dans leur jouissance ;
l'insupportable souvenir du forfait
les lui valut le poursuive sans
; que le remords s'attache à
cœur & le ronge ; que dans une
use aliénation d'esprit il entende

à chaque heure du jour me voit plaintive ; qu'il voye à ses côtés, dans les ténèbres de la nuit, mon ombre [illegible] ; qu'il devienne enfin le plus misérable des hommes & qu'il puisse obtenir ainsi qu'un jour Dieu lui pardonne !

Toi, Dorothée, ne me parle jamais de lui... que pour m'apprendre son repentir.

Garde-toi bien aussi de consulter la personne dont tu m'offres les conseils. Il y auroit en effet quelque péril à mettre, sans une nécessité reconnue, quelqu'un dans notre confidence. Dorothée, c'est un grand maître que l'adversité ! Celui-là se plaît avoir pris à tâche d'élever ma triste jeunesse. En peu de temps il a par de rudes leçons, éclairé mon ignorance, avancé ma raison, fortifié mon jugement. C'est sur la dé-

qu'il m'inspire que je me repose du soin de me conseiller dans les occasions difficiles.

Et dès à présent je commence à m'appercevoir que j'avois eu tort de désespérer de moi-même. Je vois qu'il ne m'est pas impossible d'inspirer des sentimens de bienveillance à quelqu'un. M. Dolerival est venu tous ces jours ci passer avec nous la soirée, je ne trompois bien, quand je pensois que ce jeune homme trouveroit la présence d'un tiers incommode et désagréable. Tout au contraire, s'applaudit de ce que je demeure avec mon oncle. Je l'entends quelquefois complimenter M. le curé du bonheur qu'il a de posséder chez lui une niece, une niece aussi..... aussi charmante, dit-il.

Une chose qui ne me tranquillise guères moins, c'est de voir que mon

ſailler les égards qu'il me pro
les attentions dont il me com
n'y a plus de travail qui ne
roiſſe trop fatiguant pour Ju
plus de mêts qui lui ſemble a
licat. Il ſe ruineroit pour m
je le voulois ſouffrir ! Je n
qu'à l'en croire ; il ſe charger
de tout le tracas du ménage !
qu'il ne me reſteroit plus autr
à faire dans le presbytere que
promener, manger & dormir
tin au ſoir.

Tu ne ſeras peut-être pas
d'apprendre comment nos i

mais après dîner, monſieur rval arrive, il nous trouve au n. Mon oncle y travaille; mais oyen que ſa niece y faſſe quelchoſe! Que je prenne la bêche le rateau, M. Sévin ſe fâche, dit que je ne ſuis pas aſſez forte. je me diſpoſe à paliſſer, M. Dorval m'en empêche, il prétend que cela me gâte les mains. Croirois-tu qu'il ne m'eſt pas même permis d'arroſer les fleurs. A propos de fleurs, on les cueille. M. Dolerval me fait tous les ſoirs un bouquet. Ce bouquet, il en faut convenir, eſt mieux compoſé, mieux nuancé, fait avec plus de grâce que celui dont M. le curé veut abſolument que je me pare tous les matins.

A la chûte du jour, le ſerein nous chaſſe, nous rentrons. Monſieur le curé ſoupe, on cauſe. C'eſt M. Do-

lerval ſur-tout qui ſoutient &
la converſation. Il conte ingén
les plaiſirs & les accidens d
enfance, les occupations & le
laſſemens de ſa jeuneſſe. Il e
tain que les détails dans leſq
entre à cette occaſion tirent
principal intérêt de la manier
ils ſont préſentés. Et vraimer
ſœur, tu ne te feras pas un
du charme que ce jeune homm
répandre ſur ſes moindres réci
ſurplus, c'eſt alors que j'ai li
m'appercevoir qu'il attache q
prix à mon opinion. En effet,
qu'il diſe toujours bien, toujo
mieux, il ne paroît un peu c
de lui-même qu'au moment ju
j'ai l'air d'approuver. Cependan
tour vient. M. Dolerval m'int
ſur mes parens, ſur le lieu q
vue naître, ſur les premiers ob

mes attachemens. Mais ne va pas t'imaginer que ce soit vaine curiosité de sa part & besoin de tuer le temps. Oh! point du tout! Il n'y a pas à s'y méprendre! On voit que c'est par intérêt, par pur intérêt pour vous-même, qu'il vous accable ainsi de questions. Et tiens, ma sœur, quand il m'en fait de trop embarrassantes, mon oncle vient à mon secours, & M. Dolerval paroît toujours regretter beaucoup, que ce ne soit pas moi qui réponde.

Ainsi nos soirées s'écoulent avec une vîtesse que je ne conçois pas. Comment cette horloge sonne-t-elle toujours minuit un moment après que M. Dolerval a pris congé de nous!

Je t'assure, Dorothée, qu'on a raison de dire qu'il n'y a point de condition, si pénible qu'elle semble

au premier coup-d'œil, qui ne comporte en soi quelques dédommagemens. Je t'assure qu'à tout prendre, la mienne commence à me paroître très-supportable.

DOLERVAL A MURVILLE.

Tours ; ce 19 Juillet 1781.

JE n'ai pu montrer votre dernière lettre à madame d'Etioles, mon frere vous y traitez notre estimable sœur avec un excès d'irrévérence qui m'étonne ; car enfin j'avois ouï-dire qu'au sein de leurs désordres les plus libertins étoient forcés de conserver encore quelque respect à la vertu. Pardon, Murville, je serois sans doute désolé de vous offenser mais je ne puis souffrir non plus qu'Eléonore soit outragée. Quoi donc !

oit-elle pas mérité par d'assez
ues épreuves qu'avant de la con-
ner vous daignassiez au moins
endre votre jugement ? Au reste
qu'il devient nécessaire que la
idération qu'on lui doit vous soit
festée par des preuves nouvel-
un jour il me sera permis de vous
donner, mon frere ; & ce jour-
ous serez obligé de croire à l'a-
r fidele.

eut-être aussi viendra-t-il un temps
vous ne me soupçonnerez plus
me complaire à des inclinations
es. Il est vrai que si j'aimois un
, ce pourroit bien être quelqu'un
cette classe prétendue inférieure,
iel objet du dédain des heureux
a terre. Ce pourroit être une fille
l'aveugle destin auroit jettée dans
tat obscur ; mais du moins il y

auroit entre ſa condition qui t
ſouvent à l'abaiſſer, & ſes ſen
qui l'éleveroient ſans ceſſe, ur
fait contraſte, qu'elle paroîtroit d
humble fortune auſſi déplacée c
d'autres au milieu de leurs gra
Une éducation brillante ne
pas nourrie de ces préjugés
périorité, de domination,
lence dont on berce la longue
des perſonnes d'un rang diſt
mais elle auroit le ſentiment i
tout ce qu'il faut applaudir
tout ce qu'on doit blâmer; m
auroit ce ſens intime d'une dél
exquiſe qui, ſans étude,
ſa place à chaque vérité; n
ſimple nature eût pris plaiſir
donner ſans travail & ſans frais
tous les efforts de l'art obti
rarement en faveur de vos
ſelles ſi bien élevées : le gc

occupations utiles, l'amour des vertus solides & l'aptitude aux talens aimables; mais sur-tout elle porteroit au fond de son cœur plus de véritable noblesse que les filles des rois. Enfin, elle ne pourroit s'attirer l'attention ni par le faste de sa demande, ni par la pompe de ses atours; mais on la verroit mieux parée d'une rose & d'un linon blanc, que les plus riches avec les diamans & la pourpre; mais son adolescence à peine commencée brilleroit à la fois des touchans attraits de cet âge & des charmes plus éclatans de l'âge qui suit; mais elle réuniroit au suprême degré les agrémens, la dignité, les grâces; mais elle posséderoit des trésors de beauté. Que si pourtant elle existoit ainsi que je trouve mille douceurs à vous la peindre, ou peut-être plus étonnante encore, vous, mon frere, vous l'appelleriez

une *fillette*; & moi je la croiro
reine du monde! & moi j'en vou
faire l'idole de mon cœur! Mais,
parvenir à toucher le sien, pe
vous que je serois tenté de reco
vos trompeuses lumieres, à vot
périence funeste! Eh! que m'ense
riez-vous qui valût la peine d'êt
pris, Murville? Après avoir
temps médité vos leçons, je ne
rois plaire qu'à celles qui ne saver
aimer.

Non, si je commençois à me
entraîné par la force d'un attache
qui pourroit décider bientôt le d
de ma vie; non, ce n'est pas à
qu'il me conviendroit d'en fai
confidence. La seule Eléonore
paroîtroit digne, & ma reconnoiss
la lui devroit. Toutefois avant
ser payer sa confiance par des a
semblables à ceux dont elle m'hor

e voudrois être sûr de pouvoir, com-
ne elle, garder inaltérable & pure, à
ravers les épreuves de l'absence & du
emps, une passion combattue par les
onvenances, & contrariée par les évé-
emens. Je voudrois être sûr, non
ue l'objet de mes tendresses les mé-
te: pourroit-on ne pas estimer ce
l'on aime? mais que moi-même je
is digne de l'adorer toujours, quand
devrois ne jamais l'obtenir. Quelle
)nte, en effet, s'il me falloit rece-
)ir de qui que ce fût des leçons de
licatesse & de fidélité! quelle honte
-tout s'il m'arrivoit ensuite de brûler
n feu que des difficultés communes
ffent refroidir! comment soutenir
rs les reproches de ma sœur si cons-
ment épriſe au sein des regrets &
privations? Le moyen d'entendre
onore m'accuser du crime irrémis-

ſible d'avoir, à ſes yeux même, p
fané l'amour ?

Venons maintenant au ſeul ar
de votre lettre qui m'ait intére
Murville. Malheureuſement c'eſt
le ſeul où vous ayez eu raiſon a
moi. Je ne ſuis pas ſans quel
peine forcé d'en convenir : il p
que mes eſpérances ſur l'ami de
ſœur étoient déraiſonnables ; les tr
détails que vous m'envoyez ſemb
prouver trop bien que Bovile n
plus.

Mon frere, avant de finir, il
reſte une grâce à vous deman
veuillez pardonner la franchiſe
m'a dicté cette réponſe. Je conçois
la différence des opinions, quand
tient à celle des ſentimens, puiſſe
longue altérer l'amitié. Cepen
celle que je vous ai vouée ne ſera

truite, parce que je persiste à croire ec madame d'Enolès que, malgré contagion des principes du monde, vous reste au fond du cœur assez de nté naturelle pour que vous recon- issiez quelque jour toutes vos er- urs. Adieu, mon frere. Je n'atten- ai pas sans impatience le retour du urier.

ILIE DE VARMONT A DOROTHÉE.

St. Cyr, le 24 juillet 1781.

OUI, ma chere Dorothée, je t'as- e que je commence à m'accoutu- r à mon sort; mon oncle est un :ellent homme en vérité. Quelque ose en lui me déplaisoit: c'étoit cette eté presque enfantine que la plus nce bagatelle avoit le pouvoir d'ex- r. Ma tristesse silencieuse & sa pé-

tulante allégreſſe me paroiſſoient t
jours contraſter d'une maniere p
moi trop fâcheuſe : ſouvent j'ai f
ma douleur s'aigrir de ſa joie. Je
ſaurois affirmer que M. Sévin ſe
apperçu de cette malheureuſe diſp
tion de ſa niece ; mais ce qu'il y
certain, c'eſt qu'il a changé de man
& de ton. Je ne veux pas dire
ſoit devenu chagrin ou grond
Seulement ſa belle humeur s'eſt
pérée ; elle eſt maintenant m
bruyante, plus réſervée, plus do
plus attirante, preſque auſſi charm
enfin que celle de M. Dolerval
tiens, Dorothée, voilà que j'y ſo
cela vient peut-être uniquement d
que le bon curé prend peu-à p
ſans qu'il puiſſe même s'en dou
la teinte de l'heureux caractere de
ami.

J'ai fait, par rapport à mon on

une autre remarque qui ne m'a pas moins flattée. Tu te rappelles, ma sœur, *la phrase favorite* de M. Sévin ? Cette phrase qui m'a si fort étonnée le jour de mon entrée au presbytere, & sur le sens équivoque de laquelle je ne m'étois trouvée bien rassurée que lorsqu'avec une ingénuité sans exemple, & pourtant pleine de respect, mon oncle m'avoit confié les peines de son état, en me protestant d'ailleurs que l'expression de ses regrets n'avoit rien qui me concernât particuliérement, puisqu'il *alloit sans cesse*, ce furent ses propres termes, *en régalant le premier venu.* Eh bien ! Dorothée, cette phrase, il est trop vrai qu'il la répétoit à propos de rien, sans relâche, sans retenue, & quoi qu'il eût pu dire pour diminuer mes alarmes, ces fatigantes exclamations me donnoient un secret déplaisir. Tu n'ap-

prendras donc pas ſans quelque ſatiſ
faction que mon oncle ſe corrige en
core de ce défaut-là. Maintenant la
plainte ne lui échappe que quand ſon
cœur eſt trop plein pour la contenir.
Encore ſe fait-il cet effort de m'en
épargner l'amertume. Toutefois à ſon
air penſif, rêveur, profondément
préoccupé, je vois d'avance arriver
l'inſtant où le ſentiment de ſes maux,
devenu trop vif, va lui en arracher
l'aveu. Lui-même s'en apperçoit, &
de peur que je ne l'entende, de peur
de m'affliger, ſans doute, il ſe leve
bruſquement, il me quitte, il va loin
de moi gémir ce fatal: *on devroit ma-
rier les prêtres*! Je dis *gémir*, & je dis
bien: nulle autre expreſſion ne ren-
droit mieux la touchante inflexion qu'
prend ſa voix, quand elle articule ce
mots. Alors, & ſeulement alors j'y
trouve ce ton de la tendreſſe & de l

ur, ces accens d'une ame paſ-
ée que M. Dolerval prend ſi
lorſqu'il chante une romance.
propos, c'eſt hier que les deux
nt fait de la muſique. Je ne te
ai plus de la baſſe de M. le curé.
olerval a très agréablement tou-
quelques ſonates. Enſuite mon
s'eſt mis à chanter: elles ne m'ont
ort amuſée les chanſons de mon
. Ce ne ſont que des ariettes &
ndes, toutes gaies ou bouffon-
j'en aurois ſûrement trouvé les
lus jolis, ſi les paroles ne m'a-
t pas paru pour la plupart inſigni-
s & mauſſades. Tu ſais combien
fere les romances. Les romances
uelque choſe de tendre & de
if qui charme le cœur en le
ſtant. Au reſte, j'admire toujours
ſard qui fait que M. Dolerval
le deviner tous mes goûts. M. Do-

lerval nous a chanté les plus touchantes ; & comme il les a chantées ! Que d'expreſſion dans ſa figure, dans ſon regard & dans ſa voix ! Sa voix ? elle eſt charmante ! elle eſt enchantereſſe ! elle a porté juſqu'au fond de mon ame la langueur & l'attendriſſement ! Je ne me ſerois pas laſſée de l'entendre ! Il a trop tôt fini, mais par les couplets ſuivans, ſur l'air que je t'envoie noté (1).

I.

Le printemps, l'amour & Sylvie
Inquiétoient ma liberté ;
J'ai vaincu la coquetterie
Et la nature & la beauté.
Mais bientôt je ne ſuis plus maître
Des feux qui vont me conſumer :
La plus belle vient de paroître,
Et je ſens bien qu'il faut aimer.

(1) Cet air ne s'eſt pas retrouvé.

II.

Elle est jolie, elle est charmante,
Et n'a pas l'air de le savoir.
Sans même y songer, elle enchante;
Elle soumet, sans le vouloir.
L'art qui séduit, je le déteste;
Contre un tyran l'on doit s'armer:
Mais la beauté simple & modeste,
Ah! je sens bien qu'il faut l'aimer.

III.

Déjà, déjà mon cœur l'adore;
Le jour, son image me suit;
La nuit, je la retrouve encore
Dans mes songes qu'elle embellit.
Timide espoir qu'amour inspire,
Daignera-t-on vous confirmer?
Daignera-t-on jamais me dire:
Ah! je sens bien qu'il faut aimer?

LA MÉME A LA MÊME.

Le 25 Juillet 1782.

J'IGNORE si tu ſentiras comme moi, Dorothée : la chanſon de M. Dolerval m'a fait le plus grand plaiſir. Je dis ſa chanſon ; car je crois qu'il en eſt l'auteur ; tu vas me demander pourquoi ?..... C'eſt que..... c'eſt qu'il y a dans les paroles des choſes.....? Ah, c'eſt qu'il a paru très embarraſſé quand je n'ai pu m'empêcher de lui dire que je croyois n'avoir vu celle-là (1) nulle part. Ma-

(1) Depuis elle a paru dans les *étrennes de Polymnie* ; mais avec des changemens commandés par la circonſtance. Ce fut apparemment un vol qu'alors M. Louvet crut pouvoir faire impunément à M. Dolerval. Voyez pourtant comme tout ſe découvre !

Note de l'éditeur.

demoiselle, vous ne pouvez les connoître toutes, m'a-t-il répondu; mais il venoit de perdre contenance; & puis c'est qu'il tremblait en la chantant; c'est qu'il rougissoit en me voyant l'applaudir; c'est qu'il a paru très-content quand je l'ai prié de me laisser. Mon oncle aussi ne vouloit-il pas s'en emparer. Oh, qu'il chante les ariettes! Il n'aura ma chanson que quand je la saurai. Je la saurai bientôt, Dorothée. Ne m'est-il pas à l'instant même arrivé d'en fredonner machinalement les derniers vers.

Mon étourderie m'a pensé trahir. Il y avoit déjà quelques minutes que je ne résistois qu'à peine au desir de chanter à mon tour & de me mettre au piano. Cette fantaisie, supposé que c'en fût une, n'avoit rien de blâmable; car enfin, s'il est bon de ne point tirer vanité de ses avanta-

ges, on ne doit pas non plus en affecter le dédain. Or tu ſais que dans le nombre des talens dont mon pere nous dota malgré madame de Varmont, la muſique fut comptée pour beaucoup & me valut quelques ſuccès. Sans doute M. Dolerval touche paſſablement & chante à merveille. Pourtant ma voix vaut bien la ſienne & certainement il n'eſt pas mon égal au piano. Voilà ce que je puis te dire ſans un excès d'amour-propre ; & voilà ce que je me diſois à moi-même tout bas. Violemment tentée de me mêler du concert, je jouiſſois d'avance de la ſurpriſe de Monſieur.... de la ſurpriſe des deux amis. Cependant pluſieurs réflexions m'avoient arrêtée : falloit-il, en montrant au bon curé tout ce que je ſavois faire, découvrir ſans néceſſité le menſonge auquel je m'étois vue

quinze jours auparavant réduite, lorſqu'il avoit été queſtion de lui dérober ma ſcience ! D'ailleurs, n'y auroit-il pas dans tout ceci quelque choſe de très-déſobligeant pour M. Sévin ? Cette derniere conſidération ſur-tout m'ayant déterminée je m'étois, non ſans peine, réſignée au rôle paſſif d'approbateur, & je l'avois courageuſement ſoutenu juſqu'à l'inſtant où je ne ſais quelle préoccupation me conduiſit à frédonner, ſans que j'y ſongeaſſe, les derniers vers de la nouvelle chanſon.

Heureuſement la ſurpriſe des deux amis m'avertit preſqu'auſſitôt de ma faute ; heureuſement je n'avois formé qu'à mi-voix des ſons mal articulés : ainſi je pouvois encore nier que je fuſſe muſicienne. Mais M. Dolerval me preſſa, me ſupplia d'eſſayer de mettre ces paroles ſur l'air : il n'y

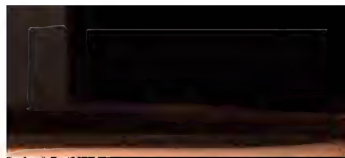
eut pas moyen de m'en dif
Je pris du moins la précau
chanter ſans méthode, à-p
comme une écoliere qui con
la gamme. Ce fut au reſte
bien ſurabondant, car le haza
lut qu'en ce moment ma voix
tremblante & voilée. On ne
pas moins de grands compl
on m'aſſura que je devois
des diſpoſitions ſi recomma
Mon oncle auſſitôt me ren
ſes offres; mais M. Dole
demandé la préférence; il me
mandée de ce ton plus eng
plus perſuaſif qui lui eſt natu
forte que me voilà déforma
l'étrange embarras de ſavoir
des deux amis je laiſſerai pr
peine de m'enſeigner ce qu'il
vent ni l'un ni l'autre auſſi b
moi. Bon! je verrai, je tempo

je....., mais il me semble qu'il y a déjà bien long-tems que nous avons dîné ; voici le moment où.... où je ne puis me dispenser de paroître. Adieu, ma chere Dorothée.

DOLERVAL A MURVILLE.

Tours, le 28 Juillet 1781.

VOUS ne me répondez pas ; mon frere, je vous ai sans doute écrit des vérités un peu dures ; mais n'ayant fait que ce que j'ai dû, pourrois-je être coupable ? Pourtant si je vous ai fâché, je ne m'en consolerai pas.



EMILIE DE VARMONT A DOROTHÉE.

ce 2 Août 1782; minuit.

J'AI reçu ta lettre aujourd'hui, ma sœur; j'y vois avec sensibilité que seulement sur le portrait que je t'ai fait de mon oncle tu as conçu pour lui beaucoup d'estime. Sans doute il doit y avoir dans son état, comme tu le remarques fort bien, très-peu d'hommes d'un caractere à la fois aimable & bon comme le sien. Cependant je m'étonne un peu de ce qu'en me parlant de son ami, tu bornes son éloge à me dire que je parois avoir pour ce jeune homme une amitié toute particuliere. Oui, ma sœur; & c'est qu'il la merite! C'est que personne n'en est aussi digne que lui! Mais vous, à ma place!

nême, Dorothée, pourriez-
dites-le moi, je vous en prie;
ez-vous lui refuſer un vif at-
ient? Comment donc! Eſt-ce
ne lui aurois pas rendu juſtice
mes lettres? Eſt-ce que j'au-
égligé de te le peindre tel qu'il
Ce ſeroit de ma part une omiſ-
ion inexcuſable!

e je ne t'aye rien dit de ſes
, de ſes grâces, de ſa beauté,
foule des avantages extérieurs
l brille; je le conçois: il n'y
là qui puiſſe nous intéreſſer
up ni l'une ni l'autre. Mais
ne me ſois pas empreſſée de
nter le raviſſant tableau de
lations douces, de ſes mœurs
les; que je ne t'aye pas vanté
il le falloit toutes les qua-
ſon cœur, toutes les vertus
le ame; voilà ce que tu ne

devrois pas me pardonner ; voilà de ces injuſtices dont je n'aurois jamais cru pouvoir me rendre coupable !

En effet, n'eſt-il pas ſurprenant que ce jeune homme, qui pourroit ſans aucun riſque appeller ſur lui l'examen du cenſeur le plus auſtere, ait pour les défauts d'autrui cet excès d'indulgence qu'on ſeroit par fois tenté de nommer foibleſſe ? N'eſt-il pas très-extraordinaire que lui, qui ne ſe permettroit pas la plus petite offenſe contre ſon ennemi mortel, ne garde aucun reſſentiment des torts d'un ami ? N'eſt-ce pas une choſe admirable, enfin, que cette extrême ſenſibilité de ſon cœur, jointe à l'inaltérable douceur de ſon caractere ? Je veux t'en rapporter un trait tout nouveau, Dorothée.

Mon oncle, il faut te l'avouer, n'eſt plus le même homme. Je m'é-

trop pressée de me féliciter du
ngement de son humeur & d'en
urer favorablement. La révolu-
i qui s'est faite en lui ne s'est
arrêtée au point où je l'avois ju-
bonne. Une mélancolie d'abord
z douce a remplacé la gaieté tout-
it éteinte; mais malheureusement
ristesse profonde & les sombres
grins viennent de succéder. M.
erval ne l'a jamais vu dans un
semblable. Si les inconvéniens de
e étrange métamorphose ne tou-
ent que moi, je ne pourrois que
ndre mon malheureux oncle, je
songerois qu'à le consoler. Pour-
i faut-il que, dans les plus forts
s du mal atrabilaire qui le pos-
, il ne s'en prenne jamais à sa
e avec qui du moins il a peut-
le droit de se fâcher; & qu'il
e au contraire tomber tout le

poids de ſa mauvaiſe humeur ſur ſon ami, ſur ſon généreux ami, que je vois ſi fort compâtir à ſa peine ignorée, & qui s'efforce, comme moi, trop inutilement hélas ! d'en pénétrer la cauſe ?

Hier il étoit minuit qu'on n'avoit pas encore ouvert le recueil de romances que M. Dolerval avoit eu l'attention d'apporter. Mon oncle, choſe étrange ! n'avoit pas paru ſe ſoucier qu'on ſe livrât à ce délaſſement. Cependant M. Dolerval crut pouvoir chanter, ſeulement une fois, ma chanſon ; la ſienne, je veux dire. Eh bien, quoiqu'elle ſoit courte, mon oncle eut l'air d'en attendre impatiemment la fin. Mais ce n'eſt pas tout ! admire l'étonnant caprice : à l'inſtant où ce jeune homme nous fait ſes adieux, M. Sévin qui de la ſoirée n'avoit pas voulu regarder une

ote, ne s'aviſe-t-il pas de demander d'un ton d'aigreur à ſon ami : *i madame d'Etioles ne veut plus jamais l'honorer de ſes viſites ? Si elle a ri de ne pas revenir chez lui faire la muſique ? — Excuſez ma ſœur, le eſt à préſent embaraſſée, occupée....* Dolerval alloit continuer, on l'interrompt bruſquement : *bon ! ce ne ſont s ſes chagrins qui l'occupent ! — Au n dont vous le dites*, réplique l'excellent frere, avec un peu d'émotion, *pourroit-on pas croire que vous en s fâché ? — Ma foi*, s'écrie-t-on, *puis du moins en être ſurpris ! je is être ſurpris qu'une femme que j'ai e, il n'y a pas ſix ſemaines, prête à urir du chagrin de la perte de ſon ri, paroiſſe déjà tout-à-fait conſolée. t'eſt-ce donc que l'attachement des umes, s'il ne peut ſurvivre plus d'un*

mois à son objet? Que voulez-vous que l'on pense d'une douleur qu'elle ne se donne pas la peine de garder plus longtemps? Toutes les fois que je songe à cela, j'ai moins de regret qu'on ne veuille pas marier les prêtres.

A ce propos vraiment malhonnête, Dorothée, tu aurois vu M. Dolerval dans l'accablement de la surprise & du chagrin. Cependant, au lieu de se fâcher, il a dit d'un ton touchant: *Ah, mon ami! qu'est-ce que je viens d'entendre. Que de mal vous m'avez fait!* en même-temps il lui tendoit les mains. Croirois-tu qu'au lieu de voler dans ses bras, M. Sévin a fait quelques pas en arriere. J'en ai senti, moi qui te parle, un mouvement d'impatience; mais rien ne peut altérer la douceur de ce jeune homme. Il s'est retiré pénétré d'affliction. Néanmoins, maintenant

que j'y repenſe, je me rappelle très-bien qu'il n'avoit pas donné le moindre ſigne de colere.

Bon ſoir, Juliette : a dit M. le curé reſté ſeul avec moi... - mon oncle, il eſt parti déſolé.— Eh bien, le propos m'eſt échappé ; que voulez-vous que j'y faſſe.— Mon oncle, il ne reviendra pas ! — il ne reviendra pas ! a-t-il répété tout de ſuite avec inquiétude, puis d'un ton plus doux : vous vous allarmez trop facilement. Raſſurez-vous, Juliette, raſſurez-vous, il reviendra. Je ne le traite pas ordinairement ſi mal ; & d'ailleurs vous, ma niece, ne lui avez-vous pas fait un accueil obligeant. Pourquoi vous feroit-il ſupporter la peine de ma faute ? Et ſans cela même je le connois incapable de me garder rancune pour un moment de vivacité. Raſſurez-vous, il reviendra.

je vous le promets. C'eſt moi qui vous le promets, chere enfant..... bon ſoir.... Je deviens triſte, grondeur, inſupportable, ma fille! daignez ne pas m'en vouloir. Plaignez-moi, que Dolerval auſſi me plaigne! & qu'il me pardonne! entendez-vous, ma niece? qu'il me pardonne, je vous en prie!

Alors il m'a quittée; il m'a laiſſée touchée de ce prompt repentir, attendrie juſqu'aux larmes! cependant, quoiqu'il m'eût dit, j'étois inquiete. Je craignois que M. Dolerval ne revînt pas. Je ſavois que de toutes les peines qu'il pût recevoir, la plus ſenſible étoit un outrage fait à ſa ſœur; mais n'importe: il eſt revenu tantôt; il eſt revenu plutôt que de coutume; & du plus loin qu'il a vu mon oncle, il a volé vers lui. Mon oncle vouloit parler,

:xcuſer ; il ne l'a pas ſouffert, il
lrement embraſſé !

: penſes-tu de cela, Dorothée ?
penſes-tu ? je veux que tu me
les ; que tu me répondes le plus
ſible.

THÉE A EMILIE DE VARMONT.

Paris, le 4 Août 1782.

ILIE, tu ne l'as pas du tout com-
na derniere lettre ; & je crois avoir
ien entendu les tiennes. Je crois
'oir que certaine paſſion obſcur-
meilleur jugement, tandis qu'au
ire l'amitié, qui de loin froide-
réfléchit & conſidere, fait éclai-
plus timide inexpérience. Qui
lit cependant qu'un jour ce ſeroit
'othée, abandonnée dans l'igno-
du cloître, qu'il appartiendroit

de ſoulever le voile épais dont Emilie, environnée des lumieres du monde, auroit laiſſé ſes yeux ſe couvrir ?

Oui, ma pauvre petite ſœur, tu marches en aveugle dans une route parſemée d'écueils, & chaque pas t'expoſe davantage. Arrête-toi, je t'en conjure : daigne un moment te recueillir. Deſcends dans ton cœur pour l'examiner ; fais-toi cet effort de réſoudre ſans prévention les queſtions que je te propoſe.

Jamais, quoi qu'il puiſſe arriver, jamais tu n'oublieras ton généreux époux. Le ſouvenir de ſes bienfaits ne s'effacera point de ta mémoire. Ton époux ! tu avois conçu pour lui beaucoup d'eſtime, une vive reconnoiſſance, une amitié reſpectueuſe ; & cependant que penſois-tu, que diſois-tu de Bovile ?

Aujourd'hui, car il te deviendra

ıs facile de juger par comparaiſon ,
jourd'hui que dis-tu , que penſes-tu
jeune Dolerval ? D'où viennent
s éloges plus animés que tu lui pro-
ques ? Quel nom donner à l'eſpece
nthouſiaſme qu'il te cauſe ? Enfin ,
e pourrois-tu penſer & dire autre
oſe , s'il t'avoit inſpiré ce qu'on
pelle de l'amour ?
De l'amour ! le mot ſeul va te fai
mbler. Raſſure-toi néanmoins : il m
mble que tu as encore le temps de
venir ſur tes pas.
Ma chere Emilie , je crois voir le
écipice , & je te le montre. Quant
x moyens de l'éviter , je m'en rap-
rte à ta prudence , à ta ſageſſe , à ce
ir de la vertu qui t'inſpirera , je
n doute pas , les meilleures réſolu-
ns. Pourvu que le péril ne te ſoit
s caché , je ſuis tranquille. Tran-
lle ! ah ! ne le crois pas. Je ne puis

-il donc fait pour le malheur de
pece humaine ? Pourquoi ſe plaî
tourmenter d'un deſir inquiet les c
même qu'il ne doit jamais brûle
ſes feux ? Toi, ma ſœur, tu l'
ſans doute trop tôt connu pou
repos ; & moi, c'eſt peut-être
mon éternel ennui que j'ai ju
ne le point connoître : ô deſtinée

EMILIE DE VARMONT A DORO

St. Cyr, le 6 Août, n

utrui n'avoient-elles pas rendu mon
: assez déplorable ! Falloit-il en-
e que les combats d'un amour cri-
iel & malheureux s'élevassent au
d de mon cœur ? Ne suffisoit-il pas
: je fusse un objet de pitié ? devois-
pour comble d'infortune, deve-
un objet de mépris ? Bovile ! Oh !
n généreux époux ! quoi la recon-
ssance de tes bienfaits a si tôt péri
s ma mémoire ; & le sentiment que
vertus avoient mérité sans pouvoir
tenir, un inconnu me l'a tout d'un
p arraché ! Quoi ! déjà tes mânes
outragées ! Quoi ! sur ta tombe
:ine fermée je brûle d'une flamme
tere !
onçois l'excès de ma surprise &
ma douleur, Dorothée : aujour-
i, pour la premiere fois, je m'ap-
ois que je ne suis pas seulement
able envers mon époux. Tandis,

que ton amitié toujours tendre,
jours attentive, veilloit ſur ta ſ
mon lâche égoïſme te récompen
peine de quelques ſouvenirs. I
ſée, je ne t'entretenois que de
erreurs ! Ingrate, j'oubliois tes pe
Depuis que je ſuis ici, je crois n
voir pas adreſſé le plus petit m
conſolation. Quel ſeroit donc l
prême pouvoir de cet attachemen
même en ſa naiſſance, m'a fait
ger mes devoirs, offenſer mes
faiteurs, & porter ſur un ſeul o
ſur un objet juſqu'alors étranger,
affection toute entiere ? Quel ob
oppoſer à ſa toute-puiſſance ?
parti prendre ? où me cacher ?
devenir ? Ah ! malheureuſe !

A MÊME A LA MÊME.

Onze heures du soir.

I vas sans doute remarquer, ma
, que ce soir je suis remontée
moi plutôt que de coutume ?
que M. Dolerval vient déjà de
, & mon oncle aussi tôt m'a ren-
e.

profite de cet incident pour t'ap-
lre une heureuse nouvelle : je
avoir ce matin trop vivement
gé tes allarmes : j'ai lieu de pen-
ue je suis loin d'aimer ce jeune
ne autant que nous l'avions craint;
, plus je réfléchis, plus je me per-
: que jusqu'à présent j'ai seule-
: cédé en quelque sorte à l'im-
ion qu'il s'est efforcé de me com-
iquer. J'ai seulement payé ſon

qu'il y auroit même à cela qu
danger peut-être ; & je te prome
prendre garde.

Prête-moi quelque attention
ſœur : tu ſeras, je l'eſpere, cor
des motifs qui m'ont fait change
pinion, pour me rendre plus de
fiance en moi-même. Depuis
jours ces meſſieurs ont enſembl
pour-parlers très-longs, très-ani
très myſtérieux ; on ſe parle bas
s'éloigne, on m'évite : j'ai d'abo
frappée de cette impoliteſſe ! T
ſur-tout les interminables chuch
ries ont recommencé ; j'ai vu

ourtant à revenir à moi ; mais on voit je ne ſais quelle joie difficile à iſſimuler : ces marques d'indifférence our mes peines ne m'ont pas non lus échappées. Enfin, ce n'eſt pas a chanſon que l'on a chanté ; mais lle-ci que tu connois bien :

Il faut attendre avec patience,
Le jour de demain eſt un bian jour:
G:ande eſt, dit-on, la différence
Entre le mariage & l'amour, &c.

ans doute il y avoit de l'impertinence ubſtituer ainſi je ne ſais quel pont- if très-gothique, trés-inſignifiant na chanſon ſi jolie. Auſſi je me ſuis tie piquée juſqu'au vif. Tellement : ſi M. Dolerval s'étoit ſeulement ſé de vouloir fredonner mes cou- ts, je m'y ſerois oppoſée de toutes s forces. Tu vois donc bien, Do- iée, qu'aucune de ſes impoliteſſes

& pour des bagatelles au fond.
les gens qu'on aime ? assurémen
& la preuve, c'eſt que je n'e
pas du tout à mon oncle.

Allons, ma ſœur, il eſt cl
l'excès de ta ſollicitude, nous a
pées. J'ai pour lui quelque a
mais de l'amour ! Oh, pas d
Dans le fait nous étions deux e
devoit-il ſeulement paroître v
blable que tout-à-coup je m
épriſe... J'entends quelque b
dans le presbytere !... mon or
ſeroit pas couché ?... mais j
reconnoître.... ſa voix ... pourq

Oui, Dorothée, c'eſt M. Dolerval. a dit : *bien, très-bien, je vais tours à l'égliſe.* Mon oncle a répondu : *ne vous y ferai pas attendre.* Qu'eſt-ce que tout cela ſignifie donc ? Que ont-ils faire à l'égliſe ?... je ne ſais, la ſœur ; un preſſentiment fâcheux..., e foule des circonſtances qui ſe réu-it... tous ces entretiens myſtérieux?.. t cet air ſatisfait de M. Dolerval ?..... t la chanſon de ce ſoir ..... quelle ffreuſe lumiere !... quoi ſeroit-il poſ-ble ! je tremble !... Attends, ma ſœur, vais eſſayer de deſcendre ſans bruit.. écouter... je veux ſavoir... Ah ! mon ieu..., ma chere Dorothée, je re-ens à toi dans un moment.

Que viens-je d'entrevoir ? Qu'ai je ntendu ? le perfide ! Ah ! malheureu-e !... Dorothée, ma main ! Tremble ! ut mon corps friſſonne. Demain... ce ir je ne puis.

TAYLOR INST. OXFORD

LA MÊME A LA MÊME

7 août, 8 heures du matin.

NON, je ne puis, je ſuis au
qu'hier foible... étonnée... hors d
d'entreprendre ce fatal récit. De la
je n'ai pu fermer l'œil... Je ne l'
pas ; ſois ſûre que je ne l'aime pa
Le cruel ! comme il m'a trom
l'ingrat!... pardonne, généreux Bo
il eſt trop vrai peut être que je l'a
aimé.. Mais c'en eſt fait, je ne l'
rai pas... ſois tranquille, Doroth
ne veux plus... que le haïr !...
main ; tantôt ; dans la journée
verrons. Je te dirai tout.

URVILLE A DOLERVAL.

Brest, le 7 août 1782.

N, mon bon petit frere, je ne
s fâché : Les folles apostrophes
vous honorez ma raison ne
nsent pas ; mais elles m'inquie-
our peu que cela dure, je vous
is incurable ; & quel chagrin
it signer un avis de parens
ous reléguer aux petites mai-

iment ? Dolerval n'est plus in-
que de savoir *s'il est digne de*
oiselle ! il tremble de profaner
! il n'aspire qu'*à brûler d'une*
éternelle ! au sein des priva-
la belle chûte ! où diantre as-
tout cela ? tu sais donc par
Amadis & *l'Astrée* ? voilà le

ainſi qu'un jour, etant tout p
m'aviſai d'aller courir les
dans l'intention de me ren
mite; & cela parce qu'un dé
cepteur me faiſoit depuis
temps, matin & ſoir, médit
des Saints.

Au demeurant, *l'humble*
eſt *d'une claſſe inférieure*, ne
je pas deviné? va, ne crain
je te gronde : je ſais que
temps ce fut la regle. A Paris
les coquettes Douairieres qui
nent aux aguets pour ſe pro
moins la conſolation d'u

gré malgré l'introduisent dans le monde. Il est vrai que nos provinciales beautés de quarante à cinquante n'ont pas toutes cet heureux instinct. En général elles abandonnent aux soubrettes le profit des éducations : ainsi donc pour ton coup d'essai tu devois, comme tout adolescent Touangeau, ne tâter que d'une subalterne. Et vraiment c'est à tort que tu nous accuses, nous autres *heureux de la terre*, de dédaigner les petites créatures. Nous ne dédaignons point du tout celles qui sont jolies. Allons, je consens à croire la tienne naïvement gentille; & ne te fâche pas. Mais où diable as-tu déterré ce phénix des pauvres filles? auprès de la sœur? non. Ton femelle instituteur a grand soin de n'en avoir que de vieilles & de laides. Ce seroit donc une femme-de-chambre à madame

fourmille de femmes comme
A propos, tu leur fais leur
aux femmes comme il faut. Je
connois pas là. C'eſt tout-à ſa
quer d'humanité; que devie
elles ſi tu les dénigres? perſon
voudra plus : & pourtant ell
comme les petites filles, beſ
quelqu'un.

J'aurois mieux aimé qu'e
à ma ſœur, cette enfant. Tu
adorée plus commodément; &
te ſeroit devenu plus facile
veiller de près. Car il faut
ler, Dolerval! ne néglige ri

k de beauté : puiſqu'ils reſſemblent l'amour comme toi, comme toi ui d'ailleurs comptes pour rien la aiſſance & l'éducation, tu dois nerveilleuſement redouter leur con-urrence. Ne te méfie pas moins de ces neſſieurs grands, bien faits, alertes, ui d'un ſaut vous eſcaladent le plus aut derriere d'un wiski : ceux-là euvent encore rivaliſer avec toi de eurs avantages naturels. Garde une gale défiance contre ces gros maî-res d'hôtel à face rebondie, puiſ-amment engraiſſés des poulardes u'ils ne donnent pas gratis à leurs aîtres : Dolerval, pour peu que ton mante ait de ſervice, un commenſal auſſi profondément nourri que celui ont je te fais l'eſquiſſe auroit auprès d'elle de grands moyens de ſéduc-ion Que d'ennemis cependant ! que d'ennemis ſuperbes & formidables !

diguent les jolis propos
chambre. Ils l'honorent,
trent, ils la pourſuivent de
ils la pourſuivent depuis l'
qu'aux manſardes! ah, pre
à vous, mon frere, car d
où vous avez ſi philoſop
choiſi l'*objet de vos tendreſſ*
ſauroit dire quel rival v
le plus redouter, ou d'u
de cuiſine, ou d'un *Lovel*
rie. Prenez-garde!

Sur-tout ne t'aviſe pas d
balement étourdir ta belle
beau ſermon pareil à cel

morale dont tu m'as régalé par la poſte ! comme elle en eût été charmée, cette madame d'Etioles ſi fiere de ton innocence & de ta nullité ! mais patience ! tu vas enfin lui échapper ! te voilà prêt à changer de liſieres ; & le nouveau précepteur te donnera des leçons un peu différentes ſans doute ! tu verras ! tu verras combien de temps *ta reine* ſe contentera de tes extaſes reſpectueuſes ; s'il lui paroitra plaiſant d'être toujours une *idole* ; comment elle s'accommodera d'un amant qui veut bien *adorer*, mais qui n'a nulle envie d'obtenir. Oh ! vraiment, vraiment tu me fais pitié ! je garde ta lettre. Je la conſerve comme un monument des miſeres humaines. Helas ! ce que c'eſt que de nous.

Encore Monſieur termine en m'offrant mon pardon ; mais à condition que je finirai par être de ſon avis !

ah! pour le coup on voit trop que c'eſt une femme qui t'éleve! adieu mon bon petit frere.

EMILIE DE VARMONT A DOROTHÉE.

Saint-Cyr, le 7 août 1782, 2 heures après-midi.

MA chere Dorothée, tu t'en ſouviens : je venois de reconnoître cette voix que je n'ai jamais entendu ſans treſſaillir. A l'inſtant même, preſſée du deſir inquiet d'éclaircir de triſtes ſoupçons que je crains de voir confirmés, je quitte la lettre commencée pour toi, je ſors de ma chambre, je me haſarde ſans lumiere & ſans bruit. Bientôt arrivée à cette partie de l'eſcalier par où l'on deſcend du preſbytere dans l'égliſe, je reſte un inſtant ſur le pallier. Ce n'eſt pas la porte de

munication qui me retient : mon
le a, dans ſa précipitation, né-
é de la fermer; mais M. Sévin
nême eſt à peine dans l'égliſe,
e crois encore ſur le dernier de-
Je reſte donc, attentive & trem-
ite. Un ingrat ne tarde pas à ſe
entendre. Venez, dit M. Dolerval,
ez unir deux amans. Le moyen
je contienne alors ma curioſité
vivement excitée ! cette porte
me cache tous les objets cede
premier mouvement que je fais
l'entr'ouvrir ; & par une eſpace
it qui me permet d'appercevoi
qu'apparamment je puiſſe être
même apperçue, je promene
s l'enceinte du temple mes re-
ls avides. Ils y reconnoiſſent trop
le perfide jeune homme qui con-
mon oncle avec tant d'empreſ-
ent vers cette chapelle à deſſein

parée, où ſans doute on n'attend plus que le miniſtre. Les flambeaux de l'hymen y ſont allumés ; une femme eſt au pied de l'autel. Cruelle femme ! Cependant je ne puis m'empêcher de lui donner une attention particuliere &..... te le dirai-je, Dorothée ? te dirai je ce nouveau rêve d'une imagination frappée ? Oui, connois toute ma foibleſſe ! apprends encore un effet prodigieux du ſentiment qui me domine, de ce charme trompeur qui, m'aveuglant de ſes preſtiges continuels, me montre par-tout l'image d'un homme qu'il ſeroit à deſirer pour mon repos que je ne viſſe plus nulle part. Cette femme, elle avoit, dans ſon heureuſe impatience, tourné les yeux vers ſon amant qui continuoit de hâter la marche du miniſtre, à ſon gré trop lente. Tout-à coup je ſens du fond de mon cœur

lever le violent deſir de connoître moins les nombreux avantages de celle qui m'eſt préférée : tout-coup je m'obſtine à penſer que malgré la diſtance conſidérable qui nous ſépare, il ne me ſera pas impoſſible de diſtinguer les traits du viſage de cette inconnue qui doit être ſi ſéduiſante ! & l'imaginerois-tu, Dorothée ? Voila qu'en effet je les diſtingue ! voilà, pour comble de démence, que je crois retrouver dans la figure de cette femme la figure de ſon amant. Oui, plus j'attache ſur elle mes yeux troublés, plus je me perſuade que j'y reconnois l'image, la vivante image de l'ingrat que ſa beauté m'enleve. Je ne ſais pourquoi cette prétendue reſſemblance redouble mon affliction ; mais il eſt vrai que ma douleur s'accroit par l'idée des appas que je

ſuppoſe à ma fortunée rivale; il
vrai que je donnerois beaucoup
qu'il m'eût été permis de l'ima
moins charmante.

Cependant je demeurois fr
d'étonnement ; de triſtes réfle
m'obſédoient : M. Dolerval par
core & c'eſt pour me porter u
nier coup. Hâtez-vous , s'écri
faites ſon bonheur..... & le mi
Je ne vous demande plus qu'u
tant , répond mon oncle : vou
me gronder ; mais lorſqu'on
pêche ſi fort , on peut oublie
que choſe. A ces mots il revi
ſes pas : je vois que pour
point découverte , il faut qu'
tant je remonte chez moi. Néa
dans le trouble où je ſuis ,
me hâte ſur cet eſcalier , plu
mente les difficultés de ma p
retraite. Il eſt vrai que je me tro

ſecond étage, hors de la vue de M. Sévin, lorſqu'il arrive au pallier que je viens d'abandonner; mais je reſte immobile à la porte de ma chambre, n'oſant pour y entrer, haſarder quelques mouvemens dont le bruit pourroit me trahir. Vaine précaution! non, non, je ne me ſuis pas trompé! dit alors mon oncle qui ſemble du moins avoir l'attention de diriger ſa voix de maniere qu'elle ne ſoit pas entendue dans l'égliſe: quelqu'un étoit là pour nous épier. Juliette! Juliette! quelle eſt donc cette inquiétude qui vous tient ainſi réveillée pendant la nuit? allez dormir, ma fille, allez dormir; & demain gardez-vous de parler à qui que ce ſoit de ce que vous venez d'entrevoir: ce mariage doit reſter ſecret. A ces mots, il rentre dans le temple, il tire ſur lui la porte, que pour

cette fois il a ſoin de fermer; il me laiſſe dans une confuſion difficile à décrire.

Mais je te dois l'avouer, ma ſœur; le déſagrément de cette ſurpriſe eſt de toutes mes afflictions la plus petite. Abandonnée ſeule à mes réflexions déchirantes, je ſonde à loiſir la profonde bleſſure de mon cœur. Je reconnois dans toute ſon étendue & je déplore, hélas trop tard! cette paſſion cruellement trompeuſe que n'agueres je voulois me diſſimuler encore!

Raſſure-toi, néanmoins, Dorothée: il exiſtoit, ce fatal amour; mais il n'exiſte déjà plus. Va, ne crains pas qu'il reſſuſcite. Qui? moi! j'aimerois encore un ingrat qui prodigue ailleurs ſes tendreſſes! Un trompeur qui vient me ſéduire par les dehors d'un attachement qu'on eût dit également

rif & reſpectueux ! un traître qui, lans l'ombre de la nuit, pendant mon ommeil, va prendre aux pieds des utels l'irrévocable engagement de l'adorer jamais que ma rivale ! ma ivale ! elle ne l'eſt pas ! elle eſt la emme de M. Dolerval. L'époux l'une autre pourroit-il être quelque hoſe pour moi ?... L'époux d'une utre ! quoi donc, eſt-il poſſible !.. ah, na ſœur !

Ce qui devroit calmer un peu mes hagrins, c'eſt la part que mon oncle aroît y prendre. L'excellent homme ! e matin il ſe donnoit mille peines our éviter tout ce qui pouvoit tendre i me rappeller ma faute d'hier. Mais i dîner, quoi que je puſſe faire pour léguiſer ma triſteſſe, il a bien fallu u'il la remarquât : qu'avez-vous lonc, m'a-t-il dit. Vous m'inquiétez, na fille. Je ferai, n'en doutez pas,

de conſtans efforts pour ſouffrir ma propre infortune, ſans me plaindre; mais la vôtre? Je ſens qu'elle me ſeroit inſupportable. Eſt-ce donc à moi qu'il faudroit attribuer l'état où je vous vois? Je ſerois devenu bien coupable, ſans le vouloir! ce que je puis pour votre ſatisfaction, je le fais; & ſûrement vous ne ſavez pas tout ce qu'il m'en coûte.... Ceci m'a preſque bleſſée, ma ſœur. J'ai cru devoir interrompre M. Sévin: ah, diſpenſez-vous du ſoin de me rappeller vos bienfaits. Vous me voyez pénétrée de leur étendue: je ſais qu'en dépenſant pour moi beaucoup plus d'or, d'autres feroient bien moins que vous. — Comment, de l'or! s'eſt-il écrié: s'agit il?.... Apparemment il a ſenti qu'il ne devoit pas inſiſter davantage; & d'un ton plus doux il m'a dit: eh bien ſoit, croyez-le, s'il

le faut encore pour votre repos. Et puisque je me trouve coupable d'avoir un instant manqué de délicateſſe, daignez me le pardonner.

Un moment après, ſongeant aux événemens de la nuit derniere, je n'ai pu m'empêcher de pleurer. Alors M. Sévin a verſé quelques larmes : au nom de l'amitié, chere enfant, qu'avez-vous ? — Mon oncle, vous avez cette nuit *uni deux amans.* — Oui, ma niece ; & ce n'a pas été, je vous le jure, une douce commiſſion pour moi. — C'en eſt donc fait, il eſt donc marié ? — Eh ! bien, s'il l'étoit ? — S'il l'étoit, me ſuis-je écriée dans mon déſeſpoir, en me couvrant le viſage de mes mains, s'il l'étoit, il faudroit ne le revoir jamais ! Mon oncle gardoit le ſilence ; & moi je l'ai preſſé de s'expliquer, comme ſi j'avois eu beſoin encore que quel-

qu'un me certifiât mon malheur. Le bon curé ne s'eſt pas rendu tout-d'un-coup à mes inſtances. Je l'ai vu long-temps ſe promener à grands pas d'un air très-agité. Mon ami, car il a mérité ce nom, mon généreux ami paroiſſoit combattu des plus fortes irréſolutions. Sans doute il lui coûtoit de me confirmer un événement de la crainte duquel il me jugeoit déjà très-affectée. Enfin, pour toute réponſe, il m'a dit deux fois avec un profond ſoupir, & d'un ton que j'ai trop bien compris : pauvre enfant ! pauvre enfant !

Alors je me ſuis rappellée que l'heure approchoit à laquelle M. Dolerval avoit coutume de venir. J'ai penſé que le cruel oſeroit peut être, portant la perfidie juſqu'à l'audace, ſe remontrer devant moi. D'ailleurs l'eſpèce de pitié que M. Sévin croyoit

me devoir n'a pas peu contribué ſans doute à me rendre tout mon courage : mon oncle, permettez que je me retire dans ma chambre, pour y paſſer toute la ſoirée ! — Quoi, ma niece, je ſerai ſi long-tems privé ?... — Ne me refuſez pas cette grâce. — Cette grâce ! a-t-il répété. Mais je vous l'ai dit & je vous le redis encore : vos deſirs, quoi qu'il doive m'en coûter, ſeront toujours des loix. Allez, ma fille ; & n'oubliez pas que vous êtes ici maitreſſe abſolue de votre temps & de vos actions.

Je l'ai remercié, ma ſœur ; & comme je me retirois, il m'a dit adieu d'un ton plein de compaſſion, mais d'une compaſſion douce & tendre. Je m'en ſuis ſentie ſinguliérement touchée. Dorothée, je ne puis douter que mon oncle ne ſoit

auſſi tourmenté de quelque peine ſecrette ; & je vois qu'il n'y a que les malheureux qui ſachent d'un mot conſoler leurs ſemblables. Cependant j'avois grand beſoin d'être ſeule, j'ai couru chez moi, je m'y ſuis enfermée ; c'eſt là que je t'écris & que je pleure.

DOLERVAL A MURVILLE.

Tours, ce 8 Août 1782 ; onze heures du matin.

AVEC quelle gaieté vous vous vengez de n'avoir pas eu raiſon, mon frere ; au reſte, vous le pouvez ſans aucun riſque : celles de vos plaiſanteries qui me regardent perſonnellement ne me laiſſent aucune impreſſion fâcheuſe, je vous aſſure. Il eſt bien vrai que les ſarcaſmes peu

s dont vous pourſuivez une
auſſi vertueuſe que charmante
les blaſphêmes, néanmoins je
vous les pardonner : vous ne
les permettriez sûrement plus
s connoiſſiez mieux l'adorable
de M. Sévin. Qu'elle a de
& d'eſprit ! Que de quali-
dinairement incompatibles elle
! Quelle foule d'avantages l...
e vous quitte pour aller ſavoir
nouvelles. Hier je n'ai pas
bonheur de la voir. Elle étoit
nodée. Ce n'eſt qu'une indiſ-
n légere, m'a dit ſon oncle.
dant mon inquiétude ne m'a
ſſé dormir cette nuit. Je ne
inquille qu'après l'avoir revue.
irs.

Midi.

QUEL coup vient de m'accabler! Que lui ai-je donc fait ? De quel crime me ſuis-je rendu coupable ? J'arrive, elle ne m'attendoit pas. Pourtant je ne lui trouve point cette ſurpriſe agréable qu'elle vouloit bien ne pas diſſimuler, lorſque dans les viſites du ſoir je devançois de quelques minutes l'heure accoutumée. Inquiet, je l'aborde, & du ton de l'empreſſement je m'informe ſi elle n'eſt pas remiſe.... Elle m'interrompt: Eh, de quoi donc ? Monſieur. — Mais, de votre indiſpoſition d'hier. — On vous a trompé. Je vous aſſure que je me portois fort bien. — Qui nous a donc privés du bonheur de vous voir. — Le bonheur de me voir n'eſt pas grand, Monſieur. Je ne ſais au

si mon oncle attendoit hier quel-
? je vous déclare, quant à moi,
je n'attendois personne. — Ce
vous me dites-là, Mademoiselle,
bien capable de m'affliger &
être de me surprendre. — De
surprendre ! étoit-il donc im-
ble qu'il vous vînt jamais à l'es-
que vos assiduités ici pouvoient
as plaire également à tout le
de ? — Voilà, qu'il me soit per-
d'en faire la remarque, une le-
bien terrible & que du moins
'ai point méritée.... Méritée, ou
, Monsieur, qu'elle vous profite.
ependant mon ami travailloit au
n. Surpris de ce qu'au lieu d'al-
lui, je me disposé à sortir du
bytere, il accourt en m'appellant.
ie m'arrête qu'un instant pour
rtir que si mon amitié ne lui
ent pas moins chere, il doit ve-

nir la cultiver chez moi ,
l'entrée de ſa maiſon m'eſt à
interdite. Et je n'attends pas
ponſe ! & je rentre déſeſpéré
ſeſpéré ! mon frere.

EMILIE A DOROTH

Ce 9 Août 1782 ; huit heures d

DOROTHÉE, je te re
des conſolations que tu me
gues ; mais je n'en ai plus b
je ſuis mieux.... beaucoup m
Apprends.... M. Dolerval.... J
tois trompée ! Ecoute , ma
écoute.

Hier je m'étois fait cette e
violence de lui déclarer que j
voulois plus voir, mais un ſi
effort ayant épuiſé mon co
j'avois paſſé dans les larmes l

du jour & la nuit toute entière. Mon oncle a paru, dans tout le cours de la soirée, tourmenté de ma peine, & je l'en ai vu ce matin encore plus douloureusement affecté. Pauvre enfant! disoit-il sans cesse; enfin il est tombé dans une rêverie profonde. Il se promenoit à grands pas, il avoit l'air inquiet, irrésolu, mécontent de lui-même. J'ai cru l'entendre murmurer ces mots: *l'erreur a déjà trop duré. C'est une cruauté! ce seroit une perfidie!* ce que je puis t'assurer du moins, c'est qu'à l'instant il s'est retourné précipitamment vers moi, pour me dire avec impétuosité: *Qu'elle est cruelle votre tristesse, elle déchire mon cœur. Consolez-vous, ma fille; séchez vos larmes: il n'est pas marié.* — Qui? lui? mon oncle. — Lui même. — Vous dites qu'il n'est pas ... répétez, je vous en supplie, répétez. — Je dis qu'il n'est pas marié. Vous

avez hier mal interprété ma réponse. Il eſt vrai qu'elle étoit équivoque, cette réponſe, & voilà mon tort. Il eſt grand, ſans doute; mais que voulez-vous, ma fille? je ſuis homme, je puis être comme un autre ſoumis à l'empire.... Pardonnez-moi; prenez quelque pitié.....

Ici mon oncle s'eſt interrompu lui-même; apparemment parce qu'il m'a vue chanceler & pâlir. Tout-à-l'heure je m'étois levée avec vivacité, j'avois mis dans mes diſcours & dans mon action quelque véhémence; mais il a fallu preſque auſſi-tôt me raſſeoir: je me ſuis ſentie d'une grande foibleſſe.

Il faut pourtant que M. Sévin ſe ſoit imaginé que mon état n'avoit rien qui dût alarmer; car, au lieu de me ſecourir, il m'a quittée précipitamment; & dans le fait cette eſpece de

faillance n'étoit point douloureuſe, s'eſt paſſée tout de ſuite.

Cependant mon oncle ne paroiſſoit ; j'ai craint qu'il ne fût fâché ; je s deſcendue dans le jardin pour l'y rcher. Il avoit été, pour ainſi dire, cacher dans l'endroit le plus ſom-. Je le voyois debout, la tête & mains appuyées contre un arbre. n attitude me ſembloit celle d'un mme très-préoccupé. Sans doute il oit prodigieuſement, puiſque je ſuis venue tout auprès de lui ſans qu'il paru m'appercevoir ni m'entendre. *las ! c'étoit l'excès de la joie*, diſoit-= *Non, mon oncle, mais l'excès l'étonnement.* Aux premiers accens ma voix, M. Sevin a treſſailli. *urquoi ne pas reſpecter ma ſolitude*, l-il écrié ; *pourquoi venir juſqu'ici rſuivre, & ſurprendre ? ...* Ma ſœur, l'ai pu le laiſſer achever : je voyois

son visage baigné de larmes
je serois malheureuse, mon on
joie devenoit pour vous un su
leur! — *Non, non,* m'a-t-i
prenant mes mains qu'il a
serrées: *Non, ma fille, au*
je ne peux plus être heureux q
bonheur. Ces larmes... qu'ell
inquietent pas... Eh que sav
qui les fait couler?... Peut-êt
de voir vos chagrins finis:...
soler en même-temps mon jeu
doit être dans la désolation. —
désolation! vous croyez. —
je dois complettement répare
— *Et les miens, mon oncle.*
trouver... — *Bientôt?* — *C*
Tout-à-l'heure? — *Tout-à-l'*
Je lui dirai de ma part & de
— *Pourquoi de la mienne?*
vous pas avoir cette bonté de
à lui faire entendre que votre

fois de l'humeur, mais que vous ne sacrifierez point à ses caprices une amitié.... — Je comprends ! Il faut que ce soit moi qui, malgré Juliette, ramene Dolerval ? Au moins, ma niece, ne lui parlez jamais de ce que vous avez pu voir dans la nuit d'avant-hier. Je ne dois & je ne pourrois même pas vous dévoiler le myſtere de ce mariage clandeſtin. Qu'il vous ſuffiſe de ſavoir que Dolerval étoit là comme témoin ſeulement, & croyez à l'aſſurance que je vous en renouvelle.

Cet entretien, dont je te rapporte à-peu-près tous les détails, m'a ſoulagée d'un fardeau qui commençoit... Il faut que je deſcende, Dorothée ; voilà M. Sévin qui part ; je ne te dis point adieu, ma ſœur.

midi.

Je l'ai revu, Dorothée, je l'ai revu plutôt que je ne l'espérois, & dans un moment où je ne l'attendois pas.

Je desirois le retour de mon oncle; mon oncle étoit parti depuis bien long-temps, ce me semble: j'allois & venois du jardin dans la cour, accusant M. Sévin d'une extrême lenteur. Enfin, ne sachant plus que faire pour abréger le temps, je rentre à la maison, & je me mets au piano. Il y a quelques morceaux sur le pupitre, je les essaie: bientôt leur longueur m'excede! Je reviens naturellement à ma jolie chanson que je chante en m'accompagnant. Quelle voix! quel talent! s'écrie-t-on, quand j'ai fini. Je tourne la tête, & figure-toi ma stupéfaction: il écoutoit immobile à la

rte de cette chambre où, me yyant seule, je donnois en effet ut son essor à ma voix. M. Sévin toit servi de son passe-par-tout, sans ie j'entendisse. M. Sévin ramenoit i Dolerval qui, je te le répete, resie là confondu de surprise, &. je urrois dire d'admiration. Est-il étonnt qu'en ce moment de trouble une ttise me soit échappée. Moi qui ne is plus où j'en suis, je me leve, je ais à lui, je m'avise de lui faire part e cette remarque, que je le trouve angé. M. Sévin, qui s'apperçoit de a bévue, prétend la réparer; mais, our s'être trop hâté, lui-même en fait ne. *Changés!* s'écrie-t-il, *nous le ommes tous; & laissons nos chagrins:* arlons du brillant savoir-faire de la liscrette Juliette. Ici les complimens ecommencent; M. Sévin me témoine toute sa surprise, & pourtant ne

l'oncle ignoroit les talens de
Au ſurplus, tous deux me pr
recommencer, comme s'ils cr
de n'avoir fait qu'un rêv
épreuve ne me réuſſit pas
que la premiere, peut-être à
efforts que je multiplie pour
plus glorieuſe. Il eſt certain,
je faſſe, que ma voix &
tremblent à-la fois. Je pa
mon oncle de le remarqu
quelque peine; mais il me fe
M. Dolerval n'en devroit être
ſatisfait. Quoi qu'il en ſoit, o
cite mutuellement de l'acquiſi

rval promet d'amener ſon maître ;
quant à ſa ſœur, dit-il, dans quel-
les jours il eſpere qu'elle ſera libre,
qu'alors elle s'empreſſera de venir
mirer les talens, & peut-être
rtager les ſuccès d'une rivale aſſuré-
ent très-digne d'elle.

Je ne veux rien te diſſimuler, Do-
thée : je n'ai pas été ce matin fort
ntente de M. Dolerval. Il me ſem-
e qu'il y avoit dans ſon air plus de
oideur que de triſteſſe ; & dans ſes
anieres de l'indifférence plutôt que
: la réſerve. J'ai cru m'appercevoir
'il étoit moins flatté de me connoître
1 talent précieux que piqué de voir
'on lui en avoit fait un long myſ-
re ; & ſur quelques mots qui lui ſont
happés dans ſes adieux, je parierois
'il imagine encore que mon oncle
oit en cela d'accord avec moi pour
tromper. Quel excès d'injuſtice !

j'aurai peine à le lui pardonn
verrons ce ſoir ; nous verron
conſerver des ſoupçons do
ſens bleſſée : je ne manquer
t'en inſtruire, ma ſœur. M
t'importe ? & moi-même, i
moi-même, eſt-ce là ce qui d
cuper ? Ah ! chere Dorothée
encore pour cette fois exc
Emilie : tu feras ſûrement p
tente de la premiere lettre
t'écrira.

LA MÊME A LA MÊ

Ce 11 août

ETOURDIE que je ſuis !
ſous ſilence, dans ma réponſe
hier, l'article de ta lettre ſu
avant tout, il convenoit que
pliquaſſe. Oui, je penſe avec

Sévin n'a pu se défendre d'un
l penchant pour ton infortunée
r; oui, j'ai lieu de croire que la
malheureuse des passions, la ja-
ie, est entrée dans ce cœur éga-
ent généreux & sensible.
lier nous avons eu concert pour
conde fois : je t'avoue que la ma-
e dont nous exécutons me dé-
teroit de musique, s'il étoit posé
. Dès que M. Dolerval paroît,
l oncle court au devant de lui,
l oncle le reçoit bien, très-bien;
c'est une justice qu'il faut lui ren-
mais pourquoi ne souffre-t-il pas
je lui fasse aussi quelque hon-
té? Pourquoi me laisse-t il à peine
mps d'adresser à son ami quel-
ne de ces questions de pure po-
e que l'usage commande, même
s simples connoissances? ne di-
on pas qu'en effet toute espece

commencer d'éternels quatuo
pieces ſont de ce genre q
pelle gai, mais qui me ſemb
fort ennuyeux, M. le cur
pas trop mal. Il n'en eſt p
quand par haſard il nous a
tomber enfin ſur un de ces
vraiment intéreſſants, plein
expreſſion douce, ou ten
déchirante. Alors, j'entre t
dans le mouvement, je tou
plus de préciſion, plus
plus de chaleur! M. Dolerv
côté s'anime & ſe paſſionn

ites, il a ſans ceſſe les yeux ſur ſa
ce & ſur ſon ami? vainement
us continuons; vainement le maître
entif rappelle celui qui s'écarte;
. Sévin n'entend plus rien. Deux
s, dans la derniere ſoirée, ſon
uble s'eſt augmenté de ſorte
ayant tout-à-coup jetté ſon inf-
ment, au riſque de le briſer, il a
ru s'enfermer dans la chambre
ſine. Il eſt vrai qu'il revient; mais
eſt bien temps! d'ailleurs on ne
it jamais le déterminer à reprendre
morceau ſi cruellement interrom-
! le moyen cependant qu'une
inte m'échappe? lui-même, mal-
le ſourire qu'il affecte, paroît ſi
ſus, ſi fâché de la méſaventure!
je te ferai part d'une remarque
m'a ſingulierement affligée:
cune des deux fois, mon oncle
it les yeux rouges. Quand il

s'enfuit dans cette chambr
puis douter, ma ſœur, c'
pleurer.

Une choſe qui ne m'é
moins, & que je t'avoue
déplaiſir plus grand peut-
que M. Dolerval ne tém
à ſon ami ce tendre in
lui montroit d'abord & q
tion ſi malheureuſe de M.
ble exiger toujours. M. D
même, excepté dans les
rares et rapides où la m
chauffe & le jette pour ainſ
de lui; il oſe garder ave
air indifférent & preſque
qui m'avoit choquée l'autre
donc! les chagrins de
devoient-ils ſi-tôt laſſer
d'un ami? & quand j'auro
ques torts avec ce jeune
ne fait-il plus rien pard

, veux-tu que je te le diſe : un
mpt changement dans ſa con-
me donne beaucoup à ſonger.
évin eſt amoureux & jaloux ;
emble ſe réunir pour l'atteſter,
veux bien n'en plus douter ;
n'eſt-il affligé que de ſa peine ?
l pas auſſi tourmenté de quel-
rande inquiétude ſur mon ſort ?
ce par une pitié mal enten-
que le ſurlendemain de cette
fatale où je paroiſſois accablée
oids de mes maux, mon trop
eux oncle auroit cru devoir
aire un menſonge cruellement
ux dont il ſentiroit à préſent
ite & le danger ? enfin eſt-il,
eſt-il pas marié, ce M. Do-
, maintenant ſi différent de lui
: ? Dorothée, tu trouveras mes
ons horribles ; mais écarte, s'il
ſſible, écarte de mes yeux tous

les objets de ma défiance à chaque
inſtant renaiſſante : ce temple, cet
autel, cette femme toujours préſente
à ma mémoire, & qu'entre mille je
te montrerois ! Fais que je ne voye
plus la place que chaque jour, &
pluſieurs fois, pouſſée d'un mouve-
ment involontaire, je vais recon-
noître, cette place où le plus in-
grat des hommes hâtoit la marche
du miniſtre. Fais, ſur-tout, que je
n'entende plus ces mots d'un ſens
ſi clair & ſi terrible : *venez unir deux amans. Hâtez-vous. Faites ſon bon-heur & le mien.* Dorothée ; eſt-ce avec
cet empreſſement qu'un ſimple témoin
marche vers l'autel ? Eſt-ce par un
langage ſi preſſant qu'il ſollicite ?..
Eh ! qu'ai-je écrit ! De quelles penſée
me préoccupe un égarement auqu
je me complais ! infortunée ! s'a
il pour toi de ſavoir ſi des nœ

es l'enchaînent ailleurs
ſentimens tu lui inſpires ?
, dois ſeulement examiner
ont les meſures les plus
te dérober aux malheurs
épare une paſſion dange-
quelque maniere que tu
i.
Dorothée, ce moyen, auquel
ue fois ſongé dans mon
& que toi même ne me
revoir qu'en tremblant, ce
lis-moi, te ſemble-t-il vrai-
cable ? puis-je d'abord quit-
eux protecteurs de mon
renoncer à cette vie cham-
les paiſibles douceurs com-
à m'attacher ; abandonner
table M. Sévin qui n'a
d'augmenter ſon indigence
nt la mienne, & lui laiſſer,
de l'hoſpitalité qu'il m'a

donnée, le ſouvenir de mon
défiance? Faut-il, fuyant un
trop cher, courir le riſque de re
ſous un fer aſſaſſin, commet
core ma deſtinée aux haſar
événements; aller de porte e
mendier un aſyle, & dans
d'un péril preſque nul, puiſq
connu, m'expoſer à mille
peut-être inévitables, parce qu'
impoſſible de les prévoir? N
non! je n'ai pas le courage d'
les conſeils d'une prévoyance q
me devenir à moi-même ſi f

MURVILLE A DOLER

Breſt, le 10 Août

ALLONS donc, M. Dol
on a bien de la peine à vou
cauſer! Faut-il ainſi ſe voir r

vous surprendre des aveux qu'il seroit si doux d'obtenir ? A cela près, je vous dois d'énormes remercîmens. Vous soutiendrez l'honneur de la famille ! Comment donc ! Vous n'aspirez à rien moins qu'à tâter d'abord des friands morceaux de l'église, aux dépens d'un cher ami, de vos propres mains doucement coiffé ? Quel début ! Je reconnois mon sang ! Voilà, voilà la race des Murvilles !

Toutefois je t'ai vu si long-temps des goûts platement bourgeois, que je crains de me compromettre en t'accordant tout-d'un-coup des inclinations vraiment nobles. Aurois-je donc le malheur d'avoir, une fois seulement, trop présumé de toi, Dolerval ? Ce M. Sévin, n'est-ce pas le nouveau curé de Saint-Cyr ? ce jeune homme qui t'aime & que tu chéris ? Une espece de pilade à toi ? Bon enfant

d'ailleurs, qui ſoupire ſans ceſſe après le mariage des prêtres ? Oh, l'égrillard ! je le lui avois bien prédit que, malgré ſes ſcrupules, il finiroit tôt ou tard par avoir une niece !

Mais je parie que toi-même tu ne connois pas toute la grandeur de l'entrepriſe que tu vas tenter ? Je parie que tu ne ſais pas ce que c'eſt que la niece d'un curé ? Eh bien, je vais te l'apprendre, je vais te l'apprendre en détail. Je ne laiſſerai point échapper cette occaſion de te prouver de l'érudition ; car enfin, je veux que tu m'eſtimes.

Jadis, il y a bien long-tems, mon frere ! Alors ni toi, ni moi, ni le curé Sévin n'étions encore au monde. Jadis, enfin, la primitive égliſe faiſoit aux prêtres l'honneur de croire, & leur rendoit cette juſtice d'avouer qu'ils étoient des hommes. En conſé-

ıce, permis à quiconque d'entre
le vouloit de ſe choiſir une
pagne qu'il pouvoit, en toute
té, nommer ſa *femme*; & per-
de lui faire, chaque année,
ſes menus-plaiſirs, une inno-
e créature qui ne devoit pas
e radicalement bâtarde. Malheu-
ent un Concile; & c'étoit, ſi je ne
rompe, (1) ce Concile de *Trente*

) Il ſe trompe; ſon *érudition* reſſemble à
des jeunes gens de qualité de ce temps-là.
i la vérité : Aucune loi divine ne défend
: pouvoit défendre le mariage des prêtres.
ne loi divine ne contrarie les ſaintes loix
. nature. L'ancien teſtament laiſſe aux
ſtres des autels l'exercice de toutes leurs
tés; & dans le nouveau, Jeſus-Chriſt ne
en qui porte atteinte aux droits de l'hom-
'un de ſes plus fervens apôtres, St. Paul
ême, dans ſes épitres à Tite & à Timo-

qui avoit de l'eſprit comme quatre
ce Concile de *Trente* décida que l

thée, veut que les évêques ſoient chaſte
continens, mais dans le mariage; &
dans le célibat. *Oportet epiſcopum eſſe u*
uxoris virum, écrit-il: *Il convient qu'un é*
ſoit le mari d'une ſeule femme. Une ſe
comprenez bien. Auſſi, dans les trois pren
ſiecles de l'égliſe, les prêtres qui compreno
St. Paul ſe marioient. Et je ne refuſe pa
vous en donner quelques exemples. Sui
St. Jérôme, que nous devons croire p
qu'un ſaint ne ſauroit mentir; Tertulli
prêt à rendre l'ame, exhorta *ſa femme*
continence. Quelques lecteurs trouve
Tertullien trop égoïſte. Que m'importe? T
ce que je prétends vous faire remarquer,
que ce grand perſonnage, jaloux de ſa m
même au delà du tombeau, avoit une moi
Vous allez voir qu'il n'étoit pas le ſeul. S
Cyprien tance rudement le nommé *Nov*
prêtre marié. Attendez cependant: il ne

prêtres, ne faisant pas partie de l'espece humaine, devoient s'abstenir de

---

gronde ni d'avoir pris une femme, ni de l'aimer excessivement, ni de la trop caresser; mais tout au contraire d'avoir vilainement apostrophé la pauvre petite *d'un coup de pied dans le ventre, qui l'a fait avorter.* C'étoit un maître brutal que ce M. Novat! j'en suis fâché; mais ce dont je suis aise, c'est de voir un saint prendre le parti d'une femme, & de la femme d'un prêtre & de sa progéniture.

Venons maintenant aux terribles conciles. Prêtres infortunés, ce fut celui de Néocésarée, tenu en 314, qui le premier osa restreindre un peu vos facultés matrimoniales. Il prononça dans son dixieme canon, que tout diacre qui n'auroit pas, au moment de l'ordination, expressément déclaré l'intention de se donner un jour une compagne, ne pourroit plus prétendre aux fonctions de l'hyménée qu'en renonçant à celles du culte. Onze ans après, le trop fameux concile de Nicée ordonna le cé-

mêler leur sacré sang au sang impur
d'une chrétienne. Ainsi fut rendu

---

libat à tous les ministres sactés, sans ex
tion. Puis, au siecle suivant, arriva le di
concile d'Orange dont l'*anti-naturelle* sa
déposa quiconque, dans la prêtrise, ne s'
tenoit point d'une femme. Enfin l'adroit
goire VII acheva d'enlever les prêtres à l
cité & à leur espece.

Vers le milieu du douzieme siecle n
moins, le pape Célestin fut encore ob
d'envoyer ses légats en Bohême, pour y
mettre les ecclésiastiques au célibat. Ceu
francs amis du mariage, protestoient qu'i
souffriroient pas un joug *que ni eux*, ni
peres n'avoient pu porter. Malheureuse
on les y contraignit; & je vous laisse à-pe
si la tranquillité des époux laïques de ce p
là n'en fut jamais troublée: je consens à j
par comparaison, je m'en rapporte aux
siens maris de ce pays-ci.

Après treize cents ans de barbarie, la

si

t du Concile ; mais la na-
n'eſt pas toujours catholi-
tolique & romaine , n'a
lu ſanctionner cet épiſco-
. C'eſt depuis ce temps-là

---

oulut ſe faire entendre. Charles-
que le concile de Trente rendît
iques la liberté du mariage ; le
refuſa d'y conſentir. Je ne ſau-
que ce fût ce Paul III qui , preſ-
s motifs de ſon averſion pour le
rêtres , répondit : *Ce ſont prin-
nrs femmes & leurs enfans qui
ens de l'égliſe en péril.* L'excel-
elle pouvoit encore être paſſable
ns. Mais aujourd'hui que l'égliſe
biens temporels à conſerver ,
roit-on ſes miniſtres des dou
nion légitime ? Légiſlateurs hu-
ens , reſtituez-leur le droit d'é
es , ſi vous voulez qu'enfin ils
nos femmes.

que pour ſe venger, elle
maint évêque à entretenir pu
ment pluſieurs jolies filles. C
puis ce temps-là que de pau
rés, n'oſant comme leurs ſu
afficher le ſcandale, ont pris
d'épouſer, au lieu d'*une fem
niece*. Ce fut encore dans ce
là, je crois, que pour dot
venablement la foule des en
turels qui ſortoient journellen
ſein de l'égliſe, on inventa
ligieuſes & les moines.

Toi, cependant, tu vas
briſées d'un élu! Malheureu
ſais-tu pas que le Dieu des
eſt un Dieu vengeur? Crain
bon congruiſte ne t'excomm
qu'auſſi-tôt un officieux dé
t'emporte au beau milieu de
blables!

Te voilà bien averti, mo

toutefois tu persistes, apprends du
ins la plus prompte maniere de
iduire à sa fin cette aventure qui
rroit te damner. La bien-aimée
n ecclésiastique doit avoir l'ame
ote : il faut donc lui prodiguer
séductions de la *rue des Lombards*.
aque-là par les confitures seches,
pastilles, les bombons, les petits
aux même. Prends soin d'y ajou-
de temps en temps l'image en sucre
ne Madone, ou plutôt quelque
nt-Christophe bien conditionné,
s que tu auras par ces douceurs
paré la voie, tentes avec con-
ce l'occasion du tête-à-tête. Elle
ne manquera pas. Ayes seulement
tention d'étudier les diverses es-
es de sonneries. Entends-tu ce tin-
ent lugubre ? C'est pour un pau-
chrétien l'heure suprême ; c'est
r mon heureux frere l'heure du

berger. Cette cloche , e
le cher oncle au lit d'un
cours, Dolerval, au ch
niece. M. le curé porte
bond des paroles de pa
font peur : toi, mon frere
tes discours moins mala
frayent point la très-vivan
qu'il est pressant que tu c
Enfin, tandis que le malh
tre fait peut-être de vains
arracher un homme aux er
toi d'envoyer une femme
Ainsi donc, à mesure qu
nelle excursion du paste
dans l'autre monde un pau
une amoureuse incursio
frere ramenera quelqu'un
ci. Admire cependant c
grands effets sont quelqu
duits par les petites cau
pareras, au moyen de qu

ies, tous les ravages que l'épou-
table habit de M. Sévin fait dans
aroisse. Malgré sa robe si meur-
re, tu pourras empêcher que le
eau ne se dépeuple; & bientôt,
i différence de vos œuvres, on
nnoîtra qu'elle est la véritable
idence du lieu. Va donc, mon
petit frere! & du cœur à l'ou-
! & commence dès demain!
pourrai dans quelques semaines
ourager par ma présence. Je
pte faire un voyage à Paris, tout
ès pour y surveiller moi-même
très-fidele ami. Je m'obstine à
e qu'elle ne peut être ailleurs
dans les mains de Varmont:
mademoiselle de Terville qu'il
mpossible que j'oublie. C'est une
it comme celle-là que je te pa-
erois *d'adorer*, mon frere! ah!
de folies n'aurois-tu pas dites

& faites pour elle, toi que l'agrefle
moitié d'un congruiſte fait déjà com-
pletement déraiſonner !

Dolerval, tu conçois que je n
paſſerai point auprès de *Tours* ſa
m'arrêter au moins vingt-qua
heures chez madame d'Etioles ; n
irons enſemble au presbyterre, n'
ce pas ? Je ſuis vraiment curieu
connoître la petite niece. Bon d
ſi j'allois voir la dulcinée de I
Grichonne ! en attendant cette
veuſe ſurpriſe, adieu, mon ami
viens-toi que je t'aime &
j'aime ma ſœur.

Fin du ſecond Volume.

ÉMILIE
E VARMONT,
OU
DIVORCE NÉCESSAIRE.

ÉMILIE
DE VARMONT,
OU
LE DIVORCE NÉCESSAIRE,
ET LES AMOURS
DU CURÉ SÉVIN.

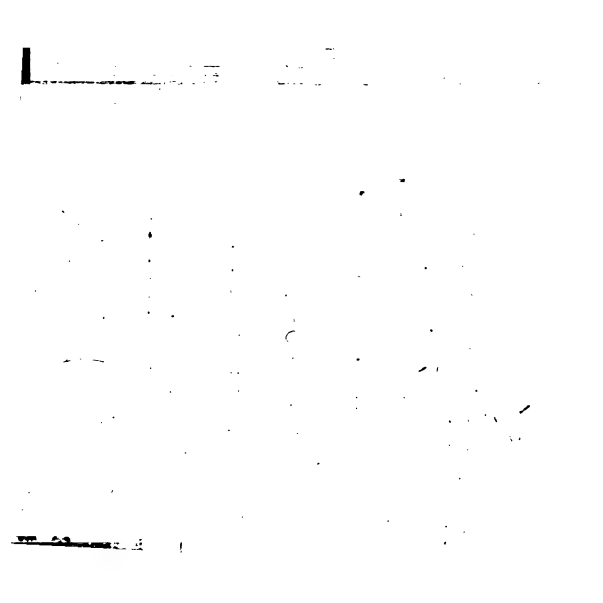
Par l'Auteur de FAVRLAS.

PRIX 3 LIVRES 12 SOUS.

TOME TROISIEME.

A PARIS,
chez BAILLY, libraire, rue S. Honoré,
vis-à-vis la Barriere des Sergens ;
chez les Marchands de nouveautés.

1791.



..IE DE VARMONT,

OU

)IVORCE NÉCESSAIRE;

ET

AMOURS DU CURÉ SÉVIN.

ı DE VARMONT A DOROTHÉE.

Le 16 août 1782, minuit.

N eſt fait ! c'en eſt fait ! je is plus eſpérer de trouver le ur ſur la terre. Que dis-je ! j'y erois en vain le repos. En ıe lieu que la paix habite, il

malheur à quiconque, attiré v
par un penchant fatal, oſeroit e
que ſorte aſſocier ſes deſtiné
miennes ! il deviendroit bientôt
de la pitié générale, & mon ſo
ſeroit que plus déplorable.

Avant que je vinſſe troubler
traite, M. Sévin y rencontroi
ques douceurs. Depuis que j
ces lieux, leur malheureux ma
plus de beaux jours. A mon
les tranquilles plaiſirs ont fu
jamais. Mon oncle ne peut déjà
livrer à ces ſoins domeſtiques

it ; il ſe conſume ; ſa jeuneſſe, uſée
les chagrins, s'avance rapidement
s ſon terme. Enfin, ſes devoirs ſa-
s, les plus ſaintes fonctions de ſon
iſtere lui deviennent inſupporta-
s : je le vois porter juſqu'à l'autel
triſtes rêveries, ſes diſtractions
fondes, ſes pleurs ameres, ſon
eſpoir.

Et moi, Dorothée, moi l'auteur
tant de maux, penſes-tu que j'en
ſſe demeurer ſpectateur indifférent ?
, mon cœur navré de triſteſſe eſt
né déſormais à toute eſpece de
ſolation.

Mais d'ailleurs que ſont-elles de-
ues les conſolations qui pouvoient
reſter ? M. Dolerval m'a paru ces
rs derniers tout auſſi malheureux
: mon oncle. Il a, comme celui-ci,
: toujours inquiet, toujours péni-
ment préoccupé. Je trouve qu'il

change à vue d'œil. Sa figure pâle, décolorée, ne conserve point toute entiere cette grande douceur qui faisoit sa beauté principale : on y remarque la trace des soucis rongeurs. Ses yeux aussi, ses yeux rouges & fatigués, ne brillent que rarement du feu qui les animoit. Sa voix même est continuellement altérée. Quelquefois, dans un trouble extrême, il paroît vouloir nous confier un douloureux secret; néanmoins je ne sais quelle défiance aussi tôt l'arrête : il ne s'explique jamais que par des soupirs mal étouffés.

Au reste, si M. Sévin ne redoute pas cette confidence, par quelle inconcevable fatalité s'avise-t-il donc de tous les moyens propres à l'empêcher ? Mon oncle, je crois te l'avoir déjà dit, me laisse à peine le temps de saluer son ami. Ce n'est plus la musi-

e qui s'oppoſe à nos entretiens : met un livre entre les mains de Dolerval, dès qu'il arrive. Et quel re ! l'auteur s'efforce de prouver e le vil intérêt perſonnel eſt l'uni- e mobile de nos actions ; que par ıſéquent il y a bien peu de vertus la terre : point de tendreſſe filiale, exemple, point d'affection frater- le, point d'amour fidele & déſin- eſſé ; pas même d'amitié véritable ! mais ! quand tout cela ſeroit in- ıteſtable, à quoi bon préſenter t hommes ce hideux tableau de leur ormité : je ſais bien, quant à moi, e ce vilain livre me flétrit l'ame ; il conſterne, il me dégoûte, il me e dans un abſolu découragement moi-même. Et vous, mon oncle, il t que vos chagrins aient prodigieu- ıent altéré la bonté naturelle de re caractere, pour que déjà vous

vous plaifiez à cette lecture, &
tout pour que vous vous obſt
à nous en affliger tous les jours
ſens-tu pas, Dorothée, que cet af
ſyſtême, s'il pouvoit être goûté,
feroit déteſter l'humanité toute
tiere ? Hélas ! point d'amour
& déſintéreſſé ! cela n'eſt-il pas l
ble à penſer, ma ſœur ?

Pas même d'amitié véritable !
rois tentée de croire à cet odieux
eipe, ſi tout ce que je vois ici
voit durer long-temps encore.
des deux amis oublie trop fouv
qu'il doit à l'autre de bienveil
& d'égards ; M. Sévin ne parle
ce jeune homme qu'avec une i
tience mal déguiſée, & quelqu
d'un ton d'aigreur vraiment inſ
nable. Ce qui m'étonne bien d
tage, c'eſt que M. Dolerval lui-m
ſe livre à des mouvemens d'hu

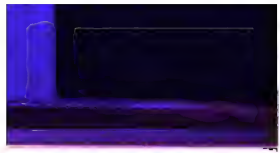
ſez fréquens. L'autre ſoir.... Non, Dorothée; c'étoit hier. Il me ſemble qu'il y a déjà pluſieurs ſiecles. Hier au ſoir, M. Dolerval, apparemment excédé comme moi de cette eſclure, jette le livre, d'un air un peu ruſque il eſt vrai; mais auſſi-tôt onfus de cette inconvenance, il s'acoude ſur la table, couvre ſon viſage e ſes mains & reſte quelques minutes lans cette attitude humiliée. Ma ſœur, e voyois ſa poitrine s'élever & s'abaiſſer par des mouvemens très-rompts & très-inégaux; j'apperceois quelques larmes entre ſes doigts; non cœur en étoit prodigieuſement mu, je l'avoue. Mon oncle, qui nous bſervoit en ſilence, ſe leve alors & l'un ton douloureux, mais qui cette fois l'avoit rien d'offenſant: *convenez-en*, lit-il à ſon ami, *l'étrange figure que tous deux nous faiſons ici ne doit pas beau-*

coup amuſer ma niece. — Ce que vous avez la modeſtie d'avancer collectivement, il faut, je le ſens bien, le prendre uniquement pour moi, s'eſt écrié le jeune homme : *ah ſi j'avois le courage de reſter chez moi pour y cacher ma foibleſſe, vous l'aimeriez mieux, ſans doute. Sans doute il vous paroîtroit plus commode que votre ami, témoin tranquille de votre bonheur, ne vint jamais l'empoiſonner d'aucune inquiétude. — Quoi ! de l'ironie !* a répondu mon oncle avec amertume. *A votre place, Dolerval, ſi je penſois ce que vous oſez dire, je ſerois du moins aſſez généreux pour avoir le courage dont vous me parlez. — Voilà le conſeil que depuis quelque temps j'attendois*, a répliqué M. Dolerval à ſon tour fort agité ; *je ferai, n'en doutez pas, mes efforts pour le ſuivre.* Il s'éloignoit ; mais il s'eſt un moment arrêté pour me regarder en

bre, & c'est alors qu'il a proféré ces mots où mon oncle a cru voir un outrage pour Juliette & pour lui, mais où je ne trouve, moi, qu'une obscurité singuliere dont je puis être inquiette & non pas fâchée : *Assurément, Monsieur, vous êtes très-heureux de posséder chez vous Mademoiselle ; mais mais, & vous m'en arrachez l'aveu, jamais je n'aurois pensé que vous aussi vous dussiez un jour avoir une niece.*

Aussi-tôt il est parti ; nous ne l'avons pas vu ce soir ; il y a vingt quatre mortelles heures qu'il n'est venu.

Je vois qu'il conservera le ressentiment de cette derniere querelle ; & mon oncle, non moins coupable, qui s'obstine à trouver une insulte dans les paroles purement énigmatiques, mon oncle proteste que cette fois il ne fera pas chercher. Quoi ! pas même l'amitié véritable ! cependant mon



oncle a-t-il ſi grand tort ? (
il faire chez nous ce cruel
me ? ou de quelle étrange
comportoit-il ? Pourquoi
s'il eſt marié, troubler n
Et s'il ne l'eſt pas, de
tant s'affliger ? Comment
donner à moi-même de ſi
grins ? Il y a vingt-quatre
je ne l'ai vu !

Allons, mes yeux s'ou
tard ; mais je ne les ferme
parti ſi cruel, qui me ſeml
ticable, c'eſt le ſeul qui
faut fuir, il faut aller... n
quel endroit, pourvu que
très-loin de ces lieux où n
fait le malheur de tout le
core quelques jours, auſſi l
triſtes que celui-ci ! Encor
jours, & j'en aurai le cou
je déſerterai cet aſyle,

tre les paſſions ; mais je me garde- ›ien de me fixer dans aucun autre, :lque sûr qu'il puiſſe me paroître.

paiſibles habitans reſſentiroient ıtôt la terrible influence de l'étoile me pourſuit ! Oui, m'y voilà dé- ninée : je promenerai de village en ıge mon exiſtence vagabonde. Je m'arrêterai quelque part qu'au- qu'il le faudra pour y gagner, du ail de mes mains, la ſubſiſtance ıe journée ; & les heures de mon reté miſérable je les paſſerai dans olitude des bois les plus ſombres. ſi mon ſort me deviendra plus ſup- able : j'aurai du moins la conſola- d'être ſeule à plaindre. Oh ! com- ı je le ſuis ! Il y a vingt-quatre res que je ne l'ai vu !

En vérité, je n'exiſte que pour r
à chaque inſtant des ſujets de ſt
Heureuſement ils ſont quelque
nature à me ſoutenir, à me co
à me rendre un rayon d'eſpérar

Tantôt d'aſſez bonne heure il
mais il n'eſt pas ſeul, il vient
non, mes yeux ne m'avoient pa
pée ! Non, ce n'étoit point
de mon imagination, cette r
blance entre une inconnue & c
homme. Elle exiſte cette femm
exiſte telle en effet que j'avo
l'entrevoir. Aujourd'hui, du pl

rue pour la premiere
barbare époux l'amene
ie braver ? Il oſe ainſi
mes douleurs, le per-

noit de ſe ſerrer. Je me
lu plus violent dépit.
ſuccede à ce moment
évin court, avec tous
vive ſatisfaction, au-
qui vient nous viſiter ;
ſport : Enfin, s'écrie-
me !... Il la nomme,
mme quelqu'un... que
rit ſans doute, mais
ſans offenſer perſonne;
out le bien qu'il m'en
it aimer à moi-même ;
ce, ſenſible, bienfai-
unit toutes les vertus
rmes ! une femme ac-
ie d'Etioles, enfin !

étoit impatient de voir com
vœux de ſon Eléonore ! L'e
jeune homme ! Il n'a pas d'au
heur que celui de ſa ſœur.
elle doit être enchantée d'avo
frere ! Et que moi-même je n
rois d'orgueil, ſi le ciel avoit p
Cependant j'aime mieux que
elle qui jouiſſe de cette fav
l'aime mieux ! N'en eſt-elle pa
ment digne ?

Nul doute, maintenant ! nu
c'eſt le ſecret de M. d'Etiole
haſard a remis dans mes main
libre ; lui ! libre d'aimer ou

niſqu'elle réunit tout ce qu'il faut pour félicité d'un galant homme ! qu'elle bien fait !

Nous nous ſommes, pour ainſi dire, udiées toutes deux dans un entretien ui m'a paru court, & qu'elle n'a pas ouvé long, ſi je l'en veux croire, i ſon frere non plus, que je penſe. Il 'a ceſſé de nous obſerver tout le mps qu'a duré cette intéreſſante onverſation ; & c'étoit d'un air ! d'un r impoſſible à rendre ! A le voir l'écouter parler, on ſe ſeroit imaginé ue ſa vie ou ſa mort dépendoient uniuement de ce que j'allois dire ; & haque mot ſorti de ma bouche, il le ourſuivoit, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, ıſques ſur le viſage de ſa ſœur, pour démêler l'impreſſion qu'elle en receoit. J'avoue que d'abord l'attention e M. Dolerval ne m'a pas ſemblé out-à-fait exempte d'une certaine in-

quiétude : j'en ai ſenti quelque dépit. Pouvoit-il ſuppoſer que je ne prendrois nul ſoin de mériter l'eſtime d'une perſonne qui lui eſt chère, & de l'opinion de laquelle je ſais qu'il fait grand cas ? ou devoit-il redouter ſi fort que je fuſſe peu capable de m'attirer ſa bienveillance ? Quoi qu'il en ſoit, mon bonheur a voulu qu'il eût lieu de ſe raſſurer promptement. Mais tu ne te feras pas une idée de la ſatisfaction qui brilloit ſur la figure de M. Dolerval chaque fois que madame d'Etioles honoroit Juliette du plus obligeant ſourire. J'ai cru qu'il ne pourroit contenir ſa joie lorſqu'elle eut la bonté de m'adreſſer un premier compliment très-flatteur. Enfin, je ne ſais par quel rapport ſympathique entre ces deux perſonnes il eſt arrivé que le frere s'eſt preſſé de rendre à la ſœur les careſſes que celle-ci n'a pu

npêcher de me faire : elle m'a
x fois embraſſée ; il lui a deux fois
é les mains.

Avant de me quitter, elle m'a
digué tout haut les plus doux
ges ; puis en baiſſant la voix elle
dit confidemment à ſon frere :
n ami, ce ſont toutes les grâces
ives de l'innocence ; c'eſt la modeſtie,
ſt la candeur même ; c'eſt ce charme
l'honnêteté qui vient du cœur & qu'on
joue pas ! Il a répondu ſur le même
n : *je ſuis donc bien coupable* ! Alors
on oncle, qui ſans affectation don-
it apparemment comme moi toute
n attention à ce myſtérieux dialo-
e, a dit avec impétuoſité : *oui,*
us l'êtes ! *& cent fois plus que vous*
l'imaginez ! *Soupçonner mon amitié,*
s principes, ma conduite, paſſe en-
re ; mais ſa pudeur ; mais ſa vertu ſi
gne d'un profond reſpect ! *Ah, jeune*

homme ! jeune homme ! —
s'eſt écrié M. Dolerval
moi : daignez obtenir qu'elle
Et vous, Mademoiſelle,
vous pas ? ..... Il ſanglott
ſe précipiter à mes ger
un regard de ſa ſœur lui
la retenue & le ſilence.

En me diſant adieu, n
tioles m'a demandé pluſie
amitié. Mon amitié ! f
mante !

Mais, Dorothée, quel
outrage que M. Dolerva
avec tant d'amertume ?
effet il y auroit dans ce
l'autre jour un ſens cach
doit injurieux pour ta ſœ
puiſqu'ils le veulent tou
lui-même ſemble le re
m'a donc offenſée. Cepe
dame d'Etioles ne l'avo

jeune homme, il tomboit à mes pieds! Où pourroit être le diſcours ſi criminel qu'après cela je m'obſtinaſſe à ne pas lui pardonner? Ah, quelle que ſoit ſa faute, ſes pleurs l'ont effacée!

Je crois à-peu-près inutile de te faire obſerver qu'il n'y a pas eu de muſique, quoique d'abord on eût parlé d'en faire: ce n'étoit apparemment de la part de M. Dolerval que le prétexte de cette viſite. D'ailleurs le temps nous a tout-à-fait manqué. Mais ce que j'oubliois de te dire, c'eſt que pendant ma converſation avec madame d'Etioles, mon oncle avoit cet air calme & preſque ſatisfait que depuis long-tems je deſire lui retrouver. Il eſt certain que cette ſoirée délicieuſe a trop peu duré pour tout le monde.

DE LA MÊME A LA MÊME.

18 Août 1782; 9 heures du matin.

ENCORE un événement fâcheux; Dorothée! Serai-je donc éternellement malheureuse?

Tout-à-l'heure M. Sévin étoit plongé dans ſes rêveries ordinaires, lorſqu'un domeſtique lui apporte un billet. Il lit, change de couleur & s'écrie: *infortunée d'Etioles! pauvre Dolerval!.. Picard? Dites que je le ſupplie de différer un moment à cauſe de moi. Je cours chez lui, je veux abſolument l'embraſſer avant ſon départ...!*—Avant ſon départ! mon oncle?—Hélas! oui, ma niece.—Mon oncle, ah, je vous en prie, montrez-moi cette lettre.—Impoſſible!—M. Sévin, je vous en conjure!—Quoi! les ſecrets d'un

i ! — Des secrets ? Pensez-vous
'il en puisse avoir pour moi ? —
uelle enfant, que me dites-vous
? — Mon oncle, si je vous suis
ere !.... — Juliette en pouvez-vous
uter ? — J'en demande ce témoi-
age. — Au nom de l'ami....mitié,
le demandez pas. — C'est au
m de l'amitié que je l'exige. —
rt bien, Mademoiselle ! abusez de
tat déplorable où vous me voyez
duit ; comblez ma misere & ma
nte ! Faites que je trahisse la con-
nce d'un ami ! Que dis-je ? Forcez-
oi, barbare, forcez-moi donc en
ême-temps à vous donner des armes
ntre moi-même.

Ma sœur, je ne lui dis plus rien ;
ais il me voit accablée de douleur :
! suprême pouvoir de la beauté,
écrie-t-il, où donc peut-il être l'in-
nsible mortel qui te résiste ! A ces

mots il m'abandonne le billet que je te tranſcris en verſant bien des larmes.

DOLERVAL A M. SÉVIN.

18 Août 1782.

JUGEZ, mon ami, ſi je ne ſuis pas bien à plaindre. Il faut qu'à l'inſtant je quitte ces lieux qui me devenoient chaque jour plus chers; & je laiſſe madame d'Etioles au dé- eſpoir. Le mari d'Eléonore eſt u homme juſte : les méchans ne ce feront de le perſécuter. Il s'arra des bras de ſa femme quatre j après leur mariage ; un change heureux ſembloit commande prompt départ pour la capital la nuit même qu'il y arrive plonge dans les cachots de

le. Nous venons d'en recevoir l'af-
euſe nouvelle. Il devient indiſpen-
ble que je parte à l'inſtant pour
erſailles, & que j'y reſte tout le
mps néceſſaire pour y tenter de
mbreuſes démarches dont la réuſ-
e eſt trop incertaine. O ! ma
uvre ſœur !

Mon ami, je la recommande à
s tendres ſoins ; & ce dépôt ſi
er à mon cœur n'eſt pas le ſeul
le plus cher dont vous reſtiez
argé.

Mon ami, ne dites pas à votre
orable niece que je brûle pour elle
n feu qui ne s'éteindra point ;
e je n'aſpire qu'au bonheur de
btenir, que je veux à quelque
x que ce ſoit la mériter. Ne le lui
es pas : je me ſuis conduit de
maniere à juſtifier votre défiance,
tre colere & peut-être ſon inimi-

tié. Mais au moins veuillez l'assure
que mes outrageans soupçons, lors
qu'elle daigneroit ne plus s'en res
souvenir, feroient encore mon tour
ment. Adieu. Pourquoi faut-il part
sans la revoir?.... Adieu! Adieu!

EMILIE DE VARMONT A DOROTHÉ

18 Août 1782; 10 heures du soir.

IL n'y avoit pas très-long-tem
que mon oncle étoit sorti, quand
l'ai vu rentrer avec quelqu'un. *Tene
ma niece, je vous l'amene si convain
de ses torts, qu'il n'osoit venir sa
votre ordre & sans ma permission.
Mademoiselle*, a-t-il dit, *je pars
désespoir puisque je vous quitte;
pour comble de peine, me laisserez-vo
cette accablante pensée que j'empo
votre colere, votre colere trop juste? A*

u moins, je vous en conjure par cette ndre pitié qu'on ne doit peut-être pas fuſer toujours à quiconque ſait gar- er le profond ſentiment de ſes fautes, aignez me faire eſpérer qu'un jour vous ne pardonnerez.... Dorothée, ſes ſan- lots étouffoient ſa voix : *Oui... oui... e vous pardonne & revenez le plutôt ſſible.* Ces dernieres paroles, qu'il e demandoit pas, m'ont échappé, na ſœur ; auſſitôt je l'ai vu tom- er à mes genoux ; auſſitôt j'ai ſenti une de mes mains preſſée contre on cœur. Pas un mot n'eſt ſorti de a bouche alors ; mais quel diſcours ſſez énergique eût rendu tout ce ue diſoient ſon éloquent ſilence & on doux regard. Me ſerois-je, en ce ioment de ſurpriſe & de trouble, -peu près expliquée de même ? Je uis bien aiſe de ne te pouvoir affir- ner cela, Dorothée, mais je ne

veux rien te dissimuler non plus. C'est au même instant que mon oncle s'est écrié : *Comment nourrir le coupable projet d'empêcher leurs amours si pleins de tendresse, & d'innocence. Ah ! Dolerval, & vous aussi Juliette, jouissez de vos droits. Fortunés jeunes gens, chacun de vous ne peut-il pas sans crime adorer l'autre ?* Le ton dont il a prononcé ces dernieres paroles m'a sur le champ rappellé tout ce que pouvoit avoir d'amer pour son cœur le spectacle qui frappoit ses yeux. Aussitôt faisant un effort peut-être pénible pour m'arracher à l'espece d'ivresse qui m'avoit saisie, j'ai dit à ce jeune homme de s'éloigner ; & sans attendre qu'il m'eût obéi, je me suis moi-même... enfuie pour ainsi dire.

Il n'est resté qu'un instant avec son ami ; & comme il sortoit, il a répété plusieurs fois : c'est pour la vie !

Et moi auſſi, Dorothée; je vou-
is envain m'en défendre; c'eſt
ur la vie!

MÊME A LA MÊME.

27 Août 1782, 10 heures du ſoir.

HUIT ſiecles ſe ſont écoulés depuis
départ, & la profonde affliction
ſa ſœur m'eſt un trop ſûr garant
il n'eſt pas prêt à revenir. Je ne
où je trouverois des forces pour
porter cette mortelle abſence,
madame d'Etioles ne me reſtoit
. Nous allons chez elle preſque
s les jours. L'adorable femme! t
fois en la voyant j'ai cru le
r. Ce n'eſt pas ſeulement la reſ-
iblance de leurs jolies figures qui
frappe! non, cette charmante
ſonne poſſede encore ce qu'il a

qu'elle me voit paroître, cet a
vive ſatisfaction que ſon fre
ſon frere lui parle de moi dan
ſes lettres, dit-elle; mais qua
me montrera-t-elle les lettres
frere ?.... Il fait l'objet conti
nos entretiens; car je m'ap
fort bien que c'eſt l'unique
tion que madame d'Etioles
recevoir. Quand je lui parl
propres peines, elle ne p
répondre, ſes larmes coule
tôt, j'y mêle les miennes
Sévin..... M. Sévin eſt le p

ont ſes devoirs mal remplis ne
ommandent pas impérieuſement le
crifice, il va les paſſer au jardin,
ans ce boſquet ſombre que depuis
uelque temps il affectionne. Je le
ois s'y promener à grands pas, juſ-
u'à ce qu'il tombe épuiſé de fatigue ;
: moi-même je n'oſerois, de peur de
affliger trop, l'aller tirer de ces rê-
eries triſtes & profondes. Je n'ai
ouvé juſqu'ici qu'un moyen de le
ppeller au presbytere. La muſique
conſervé ſur lui tout ſon empire.
ai pourtant éprouvé que les ſons du
iano ne ſuffiſoient point pour l'atti-
r : il faut que j'y mêle ma voix.
uſſi-tôt que ſes éclats retentiſſent
ſqu'au fond de ſa ſolitude, il l'a
uitte, il s'approche machinalement,
vient juſqu'à la porte de la chambre
ù je ſuis, il s'y arrête, il écoute
nmobile. Un grand changement ne

m'a point échappé, ma ſœu
ne peuvent plus le diſtrai
foiblement ces ariettes ſi gai
je l'ai vu long-temps engoué ;
que par des chants plaintifs
parviens à charmer ſa
Toutefois, dès que je quit
trument, il retourne au boſc
litaire ; & ſi je veux y préc
ſuite, je n'ai qu'à ſeulemen
ner un vers de ma jolie
Mais tantôt, je n'ai pas re
ſans un vif déplaiſir qu'il
impoſſible d'obtenir le ſuccès
tumé. Au lieu de revenir ju
porte de cette chambre, m
heureux oncle s'eſt arrêté ſ
fenêtres. Laſſée de mes effo
longs qu'inutiles, je ſuis en
çendue dans la cour, où je l'ai
repoſant ſur un banc de pier
dans une eſpece d'aſſoupiſ

étargique. Juge de ſon état, Do-
rothée : à ſon reveil il s'eſt ſenti
op foible pour aller chez madame
'Etioles. Il n'a pu ſe traîner que
ıſqu'à ſon fatal boſquet : c'eſt-là que
l'ai vu retomber dans un mortel
:cablement. Quelques ſoins que
'ait ſuggérés mon inquiétude, il
'eſt rentré au presbytere qu'au cou-
ıer du ſoleil. Alors en lui préſen-
nt quelque nourriture j'ai cru de-
oir lui rappeller que depuis près
e vingt-quatre heures il n'avoit rien
ris. Qu'importe, m'a-t-il dit, ſi je
'ai pas faim ? — Mon oncle! mon
ıer oncle! vous voulez donc mou-
r ?— Eh bien, ma fille! quand on
e vit plus que pour ſouffrir? A ces
ots il s'eſt retiré dans ſa chambre ;
y vois encore de la lumiere ; &
emain, quand je m'éveillerois avec
aurore, je trouverois que M. Sévin

nous a prévenues. Il y a tout lieu de penſer, ma ſœur, que le ſommeil abrege rarement ſes nuits.

Te préſenter cet effrayant tableau de ſes peines, c'eſt, je le ſens bien, tracer celui de mes devoirs. Il n'y a plus à balancer! il n'y a plus à différer! il faut..... partir. comment reſter plus long-temps dans une maiſon où je fais le perpétuel tourment du plus généreux, du plus infortuné des hommes. Il faut partir. Mon abſence ne peut cauſer ici des maux comparables à ceux que mon ſéjour y entraîne. Cependant, que deviendrai-je?..... je n'en ſais rien, mais il faut partir.

Quoi! ce jeune homme à ſon retour ne trouveroit plus?.... Il n'y ſurvivroit pas! & moi même!.... Dorothée, ma chere Dorothée, m'abuſerois-je d'un fol eſpoir? Crois-tu

: madame d'Etioles ?..... Mais, elle m'accueille ou me repouſſe, aut partir.

DE LA MÊME A LA MÊME.

Tours, ce 28 août 1782, midi.

CE matin je me ſuis levée de bonne heure : déjà mon oncle t deſcendu. Quoi ! Si-tôt m'a-t-il : vous avez preſſenti qu'il étoit de prolonger cette matinée. Auſſi il m'a propoſé d'aller au jardin. ıs nous y ſommes promenés long- ps & par-tout, excepté dans le quet ! Enſuite il m'a priée d'ar- r quelques fleurs ; & encore de ſſer un chèvre-feuille, puis il a ſes jolis oiſeaux pour qu'ils ſent enſemble recevoir mes ca- ss. Un moment après, ſur le de-

sir qu'il en a témoigné, nous sommes rentrés dans le presbytere où je l'ai décidé plus facilement que je ne l'espérois à déjeuner avec moi. Bientôt il m'a pressée de chanter. Enfin comme neuf heures sonnoient, il m'a dit avec une agitation très-marquée : allons, il est temps, Juliette ! il est temps !.... Nous n'avons point vu madame d'Etioles hier : ne me rendrez-vous point le service de lui porter ce billet ? — Très volontiers, mon oncle ! Je partois, il m'a rappellée : quoi ! si vite ! Hélas où courez-vous ? Je vous demande un instant, Juliette ! je ne vous demande plus qu'un instant. — Mon oncle, j'ai cru, par ma promptitude, vous donner une preuve.... Il ne m'a pas permis d'achever, & du ton le plus tendre à la fois & le plus déchirant : Juliette, adieu ! adieu, ma fille ! —

tout-à-l'heure je....— Ma niece,
encore interrompu, le plus
t voyage peut devenir une lon-
abſence; ne me refuſez pas un
1. — Qu'entends-je? Vous m'é-
vantez! Vous auriez conçu contre
-même quelque projet ſiniſtre?—
? moi! ma fille, moi! vous me
oiſſez donc bien mal encore?
uis être malheureux, Juliette;
iis, jamais je ne ſerai criminel.
irez-vous, je vivrai. Hélas, je
ai!.... Vous, cependant, enfant
aimable & trop chere, allez; re-
tez cette lettre à votre noble
e, &.... pour jamais adieu!
lors il tombe ſur une chaiſe. Son
ge offre les ſignes de la plus grande
ration: un mouvement convulſif
e tout ſon corps tremblant.
Oh! mon oncle! mon oncle!—
e mon état ne vous effraie pas; dites

un paſſage : il je pleure, je
vé. Mais, partez, ma fill
donc... Je vous l'ordonne, i
plus grand ſacrifice dont u
puiſſe être capable ; au non
fice qu'il faut que je m'in
Mon oncle ! mon cher oncl
— Allez Juliette ! Fille ch
allez ! Et ſi jamais vous m'ac
ſouvenir ; ah ! je vous en
qu'il ne ſoit pas ſeulement
paſſion : Juliette, qu'il ſoit au
bien mérité peut-être, qu'i
bienveillance & d'eſtime.

Ces dernieres paroles port
qu'au fond de mon ame un
ſement dont je ne fus pas ma

e la pris ; je la ſerrai, j'y poſai mes evres ; j'y laiſſai tomber une larme, & ſoudain je me précipitai dehors ; & comme je traverſois la cour, j'entendis les ſanglots de cet infortuné ; & comme je fermois ſur moi la porte du presbytere, un adieu vint encore frapper mon oreille. Celui-là fut le dernier, ma ſœur ; mais, duſſé-je exiſter cent ans, je n'oublierai pas celui-là.

Cependant j'arrive chez madame d'Etioles dans une agitation difficile à rendre. Mes eſprits ne ſont pas ſeulement troublés de tout ce que je viens de voir & d'entendre : trop préparée encore aux demandes peut-être diſcrettes que renferme la lettre dont je ſuis porteur, j'attends avec plus vive inquiétude l'effet que va produire ſa lecture. Elle eſt en un inſtant parcourue, dévorée, pour ainſi dire. Madame d'Etioles donne en

main, & me conduit dans un a
tement voiſin. Ma chere Juliette
elle alors, voici la chambre q
vous prie de vouloir bien occ
Soyez dans ma maiſon votre mai
abſolue; daignez y devenir un ſe
moi-même. Ah! ſi mes conſola
vous ſont néceſſaires, je n'ai p
moindre beſoin des vôtres. —
dame.... — Ce n'eſt pas madame,
mon amie qu'il faut dire, s'é
t-elle, en m'embraſſant. — Mon a
ma généreuſe amie, j'ignore ce
peut écrire; mais vous, ſi vou
viez en quel état je l'ai laiſſé. —

llera sur lui, qui ne le quittera
s. On en prendra le plus grand soin,
ous le promets : Dolerval & moi
mes assez riches pour que son ami
manque de rien. Cependant je vous
e. Un peu de recueillement vous
apparemment nécessaire : quand il
vous conviendra plus d'être seule,
s savez où me rencontrer.

A ces mots elle sort. Je reste confondue de la maniere noblement simple avec laquelle cette femme céleste comble de bienfaits.

Dorothée, je ne te dis pas combien fait verser de pleurs la lettre de mon malheureux oncle : je me borne à t'en envoyer la copie.

LE CURÉ SÉVIN
A MADAME D'ETIOLES.

St. Cyr, le 28 Août 1782, 2 heures du matin.

ENFIN, mon heure eſt venue. Les ténebres de cette nuit qui m'environnent ſont moins épaiſſes que celles dont ma raiſon commence à s'offuſquer. Ma vertu, ma trop foible vertu chancelle. Encore un jour, & peut-être je perds tout le fruit de ma pénible réſiſtance ! & peut-être j'outrage ſa pudeur d'un aveu qu'elle ne doit jamais entendre ! Mon heure eſt venue... Il preſſe le douloureux ſacrifice !.... Allons, que la ſéparation.... Que le déchirement ſe faſſe ! qu'un grand malheur m'épargne un malheur plus grand ! Et puiſqu'il faut toujours la

perdre, ah du moins perdons-la sans l'avoir offensée !

C'est à vous, madame, qu'appartient l'honneur de la recevoir. Je dois à vos vertus cette récompense de leur confier l'objet de l'amour innocent de votre frere & de mes coupables tendresses. Coupables ? mais pourquoi ? Pourquoi cette différence entre l'infortuné Sévin & le trop heureux Dolerval ? D'où viennent ces iniques institutions qui me privent des droits qu'on lui laisse ? Par quel prodige ne m'est-il pas permis, comme à lui, d'être un homme ? Quelle puissance enchaîne sur la terre des facultés que le ciel m'a données, & me conserve entieres ? O vous, barbares, qui sans rougir avez prononcé que le jour où l'on me feroit prêtre je cesserois d'aimer ce que, dans sa bonté pour nous, Dieu créa de plus adorable, que n'a-

mon cœur ſur-tout, ni mon cœu
ſentir !

Mais que leur importe de
donner des loix injuſtes, abſ
inexécutables ? Ne ſont-ils pa
ceſſe au-deſſus des loix ? Ils ne l
que pour nous, pour nous qui
rions pas dignes de leurs regard
ne tiroient quelque avantage d
oppreſſion, pour nous race vil
tardie, mépriſée.... & ſûreme
mépriſable, puiſque dans notr
ſement ſtupide nous mettons
quelque gloire à leur obéir.

Et quand on voudroit ſe di

ment la figure humaine ? Quelle
lle ? je dis une fille pudique, mo-
este comme elle, pourroit, en me
oyant dans ces habits de proscrip-
on, soupçonner que j'appartiens à
on espèce ? Et si, dans l'excès d'un
ol espoir, j'avois osé lui dire : Ju-
iette, il faut vous posséder ou mourir !
e m'eût-elle pas aussi-tôt répondu :
Que peux-tu me proposer, insensé !
Regarde ces vêtemens lugubres qui
'enveloppent, ils sont à mes yeux le
igne continuel de ta réprobation ;
'est ton propre deuil que tu portes.
Va, malheureux ! cours ouvrir à qui-
conque le demande les portes de l'hy-
men : toi, tu n'y dois jamais entrer.
Tu n'apporterois aux pieds des autels
que de vains sermens : ton Dieu ne les
peut plus recevoir depuis que des
hommes le lui ont défendu.

Oh ! quel extrême changement, s'il

m'eût été poſſible d'aller, dans quelque autre profeſſion réputée moins honorable, reprendre en effet toute la dignité de mon être ! alors peut-être tu ne l'aurois pas emporté, trop heureux Dolerval ! j'aurois oſé te la diſputer. Oui, je te l'aurois diſputée ; à toi ! A toi comme aux plus aimables de la terre ! Eh ! le plus aimable, n'eſt-ce pas le plus ſenſible ! Qui donc l'eût mieux chérie que je ne l'adore ? ... O bonheur ! ... Bonheur ſuprême ! elle ſeroit devenue,... mon épouſe ? Elle auroit pu m'aimer ! j'aurois pu l'obtenir ! ... Ecartons cette idée ! cette idée eſt affreuſe !... inſupportable ! elle porte dans mon cœur un feu dévorant! Tout mon ſang bouillonne & s'embrâſe !... Je ſens un déchirement ! un déſeſpoir !... Qu'entends-je ? tous les vents du midi ſont déchaînés !... l'éclair ſillonne la nuée !... la foudre

ronde! attends, attends, Dieu vengeur. Je cours au devant de tes coups; y cours, & puisses-tu m'anéantir!

Quatre heures du matin.

COMMENT ai-je interrompu cette lettre? Qui m'a transporté dans le boſquet que je quitte? A quel accablant ſommeil m'y ſuis-je laiſſé ſurprendre? De quels étranges rêves me ſuis-je trouvé tout d'un coup aſſailli? Quel eſt enfin l'état d'où je ſors?...reliſons... les vents! l'éclair! la foudre!.. Hélas! mon réveil j'ai vu la nature tranquille : l'orage étoit dans mon cœur.

Ah, par pitié, qu'on l'éloigne de moi, cette enfant dont la préſence me laît & m'inquiette, dont la voix me careſſe & me déchire; dont le regard m'attire & me brûle; cette dangereuſe enfant qui ne dit pas une

parole que je ne retienne, qui ne fait pas un geſte que je n'applaudiſſe, pas un mouvement que je n'admire! & dont chaque mouvement, chaque geſte, chaque parole verſe dans tous mes ſens un mortel poiſon. Qu'on l'éloigne! qu'on me l'enleve! qu'on me l'arrache! il en eſt temps !... S'il n'eſt déjà trop tard!

Madame, je vous la remets. A votre tour protégez .... Ne faut-il pas, pour ſa ſûreté même, que vous ſachiez tout ce que ſa jeuneſſe indignement pourſuivie doit inſpirer d'intérêt? & quand l'aveu du miſérable état où je ſuis m'échappe, pourroit-elle ne pas me pardonner de révéler le ſecret de ſes infortunes, exemptes de honte: je n'en doute pas; on n'en ſauroit douter ſans crime. Madame, il exiſte, le croiriez-vous? il exiſte des monſtres capables de haïr ce chef-

uvre de la nature & de l'éduca-
! Défendez Juliette de leurs fu-
rs. Conſolez-la de leur iniquité,
n'aura point d'imitateurs. Juliette!..
n'eſt pas Juliette ; elle n'eſt pas la
e du pauvre Sévin. Le ciel lui de-
, ſelon nos préjugés, une noble
ine ; & quelle que ſoit l'illuſtration
a ſienne, il ne fut pas juſte envers
, s'il ne la mit point ſur un trône.
nquille dans ma retraite, j'igno-
qu'il eût pris plaiſir à former un
ſi ſupérieur à tous. Un jour, elle
it au lever de l'aurore ; mais l'au-
étoit moins brillante, mais elle
it plus d'éclat que le plus beau
. Elle vient, accompagnée de ſes
es, charmante dans ſon effroi,
e de ſa détreſſe, toute-puiſſante
s ſon abandon. Elle paroît, elle
e, elle ordonne. Inſenſé ! je m'eſ-
e trop heureux de recueillir cette

fille du ciel. Téméraire ! je ne vois pas que s'il eſt poſſible de braver la nature alors qu'elle fait entendre ſa voix ſeule, on ne lui réſiſte plus dès qu'elle a fortifié ſon pouvoir du ſuprême pouvoir de la beauté !

Que j'ai payé cher cette erreur de ma confiance ! & cependant admirez l'excès de mon égarement ! malgré ce que j'ai ſouffert, & quoique je doive ſouffrir encore, je ne craindrois rien tant que de retomber dans le néant de ma premiere indifférence. Tous les ſentimens doux & pénibles que puiſſe porter au cœur d'un mortel cette paſſion qui ne ceſſe de dominer la foule des paſſions qu'elle fait naître, je les ai ſucceſſivement & à la fois nourris dans leur plénitude. J'ai connu de l'amour ſon trouble naiſſant, ſon modeſte embarras, ſes rêveries timides, ſa langueur touchante, ſa cour-

genſe retenue, ſes vertueux ſacrifices. J'ai goûté le charme douloureux de ſes combats, la douce folie de ſes eſpérances, le rapide enchantement de ſes rêves. — Hélas! je n'ai pas toujours au-dedans de moi maîtriſé ſa brûlante énergie, ſes deſirs dévorans, ſes projets coupables. Pour mon tourment, ſur-tout, j'ai ſenti cette jalouſie cruelle, vautour rongeur, vaincu cent fois & mille fois triomphant. Ah Dolerval! ah mon ami! pardonne. Tu le peux, tu le dois : la clémence eſt facile au rival préféré. Fortuné Dolerval, quiconque eut le mérite de lui plaire ſera digne de l'obtenir. Poſſede-la : tu la rendras heureuſe; & voilà ma plus chere attente. Je ne trouve de conſolation véritable que dans l'eſpoir de ſa félicité.

Madame, dites-lui..., non, ne lui dites rien. Remettez lui... cette lettre: remettez-la lui, je vous en conjure. Hélas, quand vous la lirez, je reſterai ſeul dans le monde, abſolument ſeul! elle n'embellira plus ce ſéjour. Je l'aurai perdue, à jamais perdue! L'infortuné Sévin ſera mort pour elle. Ah, Juliette, qu'il vous reſte au moins quelque choſe de moi. Recevez ce monument de votre force & de ma foibleſſe. Daignez le recevoir & le conſerver. Juliette, s'il reſpire un amour malheureux que vous deviez ignorer toujours, ah vous y trouverez auſſi l'expreſſion du profond reſpect dont je ne me ſuis jamais écarté près de vous, de ce reſpect vraiment religieux que n'ont ceſſé de me commander vos vertus toute-puiſſantes même contre vos charmes.

Moi cependant quand le temps aura, de ſa main ſecourable, cicatriſé la plaie de mon cœur, je m'environnerai des plus doux ſouvenirs; j'irai dans ce jardin où je l'ai vu travailler en jouant, adroite comme les grâces, légere comme le zéphir. Mes pas y rechercheront l'empreinte de ſes pas. Je tâcherai de rendre immortelles les fleurs qu'elle a cultivées. Celui de mes oiſeaux qu'elle préféroit, mon oiſeau maintenant le plus cher, il apprendra ſans peine à répéter ſon nom. Quelquefois je reviendrai m'aſſeoir auprès de l'inſtrument où couroit ſa main brillante & rapide : là, d'une oreille attentive, je m'efforcerai de ſurprendre encore les accens de la voix la plus enchantereſſe. Mais jamais, non jamais je n'oſerai profaner d'un regard le ſanctuaire où ſes nuits s'écouloient paiſibles.

EMILIE DE VARMONT A DORC

Tours, le 10 ſeptembre

COMBIEN je me ſens affec
tes nouveaux chagrins, ma che
rothée ! que ne m'eſt il permis
ler tout-à-l'heure à Paris pour t'
diguer les conſolations dont j
capable ! mais la haine d'une m
la férocité de ſon fils m'ont à
ſéparé de ma ſœur : de tous les
que leur injuſtice me porta, c

onnes à qui je m'intéreſſe ſont dans e malheur? Cette femme qui compte es jours par les œuvres de ſa bien- aiſance, qui ne vit que pour aller hercher l'infortune & la conſoler, ui ne s'occupe que de la félicité de eux qui l'entourent, qui ne ſonge ſur-tout qu'à me donner des preuves nouvelles de ſon amitié tendre ; eh bien, le ſort ne ſe laſſera point d'éprouver ſon courage ! & ſon frere ne reviendra point !

Tu te ſouviendras peut-être que dans les premiers jours je m'étonnois de ce que madame d'Etioles ne m'interrogeoit nullement ſur mes ſecrets en partie dévoilés dans la lettre de mon oncle. Depuis j'ai réfléchi que ce pouvoit être de ſa part une diſcrétion néceſſaire, une délicateſſe dont les circonſtances lui faiſoient en quelque ſorte la loi. Doit-elle en

effet solliciter les épanchemens d'une amie qu'elle ne peut honorer de toutes ses confidences ? Chacun la croit dans le veuvage ; elle continue de me faire à moi-même un myſtere de ſon ſecond hymen. Je ne prétends ni ſurprendre ſa confiance, ni l'arracher ; & puiſqu'elle m'en refuſe cette marque, c'eſt qu'elle y eſt obligée : je le veux croire. En attendant je ſuis privée de l'unique conſolation qui me reſteroit, celle de voir ce que ſon frere lui dit de moi dans les lettres que chaque courier apporte regulierement ; voilà ſans doute ce qui me fait encore trouver les journées longues dans la ſociété de cette femme d'ailleurs ſi charmante.

Et puis n'ai-je pas un autre ſujet de peine : la maladie de mon on continue toujours. Le chagrin de ma ſéparation l'a jetté dans un

e langueur dont il ne peut revenir
u'avec le temps. Nous envoyons
hez lui tous les matins ; mon ex-
ellente amie s'y rend tous les ſoirs ;
t moi, Dorothée, j'attends triſte-
ient de ſes nouvelles. Tu ſens bien
ue je n'y puis aller. Jamais je ne le
ois revoir.... pauvre monſieur Sévin!
Ma ſœur, quand je vois l'infor-
ne pourſuivre ainſi tous ceux qui
'aiment, je me dis avec amertume,
ſans trop de fondement à la vé-
té, que peut-être ce généreux Bo-
lé vivroit encore s'il n'avoit pris à
on ſort un trop vif intérêt. Je me
s que mes deſtinées auront influé
ır les ſiennes. Alors je tremble que
:tte madame d'Etioles, ſi belle & ſi
onne, n'ait quelque jour à ſe re-
entir de m'avoir connue. Eh mon
)ieu ! s'il alloit arriver quelque mal-
eur à ſon frere ! Adieu, ma ſœur,

Tours, le 2 octobre 17

MA chere Dorothée, félici
ſœur : il eſt ici depuis dix jour
cependant plains-moi : c'eſt de
qu'il repart.

Dans quel enchantement ſe
écoulées, ces journées heure
comme les paſſions prolonger
temps ou l'abregent ! en ſon abſe
les heures étoient des ſiecles
jours avec lui n'ont duré qu'u
tant.

:xpreſſion dans ſon ſilence ! & que
ſoins ſont empreſſés ! & que ſes
tentions ſont tendres ! mais en mé-
e-temps quelle réſerve reſpectueuſe
ns ſes diſcours, & dans ſes ma-
eres quelle délicate retenue ! croi-
is-tu que depuis ſon retour il ne
'a pas oſé dire un mot, de... de l'a-
our dont on voit qu'il brûle ! il eſt
ai que ſa ſœur.... comme il l'i-
olâtre, comme il en eſt aimé ! Com-
en ils ont l'air de me chérir tous
eux ! ſa ſœur ne ſauroit ſe paſſer
e moi, ſa ſœur ne me quitte pas.
ui, dès qu'il n'eſt plus avec ſon Eléo-
ore, il la cherche : tu vois, Doro-
ée, que nous ſommes à-peu-près
iſéparables. De ſorte que je me de-
ande quelquefois ſi madame d'Etio-
s ne m'eſt pas encore plus tendre-
ent attachée qu'à ſon frere, & ſi
n frere n'a pas plus d'amitié pour

elle que d'amour pour moi ? quant
à lui néanmoins j'ai quelques raiſons
de croire qu'il ne pourſuivroit pas ſa
ſœur avec tant d'ardeur, s'il ne ſavoit
très-bien qu'une autre perſonne eſt
toujours avec elle. Plus d'une fois je
le ſurprends quand il revient tou
échauffé du dehors ; je le ſurpren
qui s'écrie dans un premier mou
ment : Picard, où donc eſt madem
ſelle ?... & tout d'un coup il s'ar
il ſe reprend : madame d'Etioles
tes-moi le plaiſir de me dire
eſt.

Ce devroit être un ſpectac
jours enchanteur que celui d
dre union qui regne entre
perſonnes également ſenſi
premieres affections de la na
tefois il m'a ſouvent péné
affliction profonde, en m
plus amer le regret de

ſparation, Dorothée. Souvent,
retour plus funeſte encore, il
du fond de mon cœur je ne
el ſentiment confus d'horreur
froi contre..., N'écarterai je
cet affreux ſouvenir ; ne pour-
entierement l'oublier, le bar-

ortons nos regards, arrêtons
nſées ſur ce couple intéreſſant,
parfait de l'amour fraternel.
'il eſt digne d'inſpirer tous les
ntimens qu'il éprouve, ce ſé-
jeune homme ! & comme elle
en effet ſa tendreſſe, madame
s qui, par ſes leçons bien moins
r ſon exemple, a développé
e des bonnes diſpoſitions de
e !
loit toujours infiniment gagner
ire connoître, cette femme

liaiſon plus intime, c'eſt ſo
qu'on appréciera. Son ame!
plus belle encore que ſa fig
ſon eſprit, ſi bien cultivé, i
d'ailleurs de tant de grâces nat
& ſon heureux caractere; (
douce égalité d'humeur que ſ
chagrins ne ſauroient altérer.
les comparer, ſi ce n'eſt à
lent caractere, à l'eſprit aim
l'humeur charmante de ſon
de ſon éleve?

Penſes-tu qu'il ne l'égale
par les qualités du cœur? E
Dorothée, c'eſt demain qu

ence ! Et pourquoi ? Pour travailler à finir les peines de ſa ſœur ; ou peut-être même ſeulement afin de la ſoutenir par les rêves de l'eſpérance.

Et veux-tu ſavoir juſqu'à quel point il pouſſe les attentions de l'amitié ? Ma ſœur, il a tout exprès amené de Paris un médecin pour mon malheureux oncle. Cependant on m'aſſure que M. Sévin n'eſt pas en danger. Mais il a beſoin de beaucoup de ménagement & peut-être qu'après pluſieurs années de langueur, l'eſpèce de mélancolie dont il eſt affecté le conduiroit à la conſomption, ſi l'on n'y prenoit garde. Pauvre M. Sévin ! Pourquoi m'a-t-il connue ? Ou plutôt pourquoi l'a-t-on jetté dans une profeſſion qui peut-être n'eſt pas faite pour un homme ſenſible ? Pauvre M. Sévin !

vient au presbytere : je
compte de ſes ſollicitudes
commiſération que je part

Heureuſement je le vois t
d'une autre peine. Je dis
ment, parce que cette ex
ſerve de ſes diſcours, que
tout-à-l'heure, & dont je ſ
ment touchée ſans doute, de
néanmoins en quelque ſort
tante, s'il n'étoit pas très-fa
percevoir que ce n'eſt poin
grands combats qu'il garde l
Quelquefois, après pluſieur
de rêveries & d'irréſolutions

n aſcendant, réprime auſſi-tôt ces
vemens impétueux. Madame d'E-
s ſemble un Dieu plus puiſſant
noi qui tient dans ſes mains l'ame
: entiere de ce jeune homme do-
& ſoumis juſques dans ſes plus
s agitations.

ependant c'eſt demain qu'il part,
ain.... demain nous nous ferons
riſtes adieux.

A MÊME A LA MÊME.

le 3 Octobre, midi.

H, ſes adieux! je ne devinois
ce qui devoit leur donner un plus
d dégré d'intérêt.

alloit partir, il s'éloignoit au
ſpoir. Et moi, la voix tremblan-
e cœur gros de ſoupirs, les yeux
és de larmes, je n'avois pour-
oſé qu'à peine exprimer le vœu

de ſon prompt retour. T
il revient, il ſe précipite
il tombe à mes pieds. S
réprimer ce tranſport nou
non ! s'écrie-t-il : j'ai déjà
fert de ce cruel ſilence ;
ſiſte plus. Puis s'adreſſan
ſuis bien malheureux ! L'
je brûle pour vous, ce
tendre, ſi pur, ſi légitin
vous touche pas. Vous v
reſter inconnue. Vous vo
à n'être pour nous que
toi, mon Eléonore, arrac
ſon ſecret. Laiſſe une dé
me tue, commence par
tous les tiens ; confie-les l
pour moi !

Madame d'Etioles alloi
me hâte de la prévenir : n
je ſerois, n'en doutez pas
vos confidences, & j'aime

ıontrer digne. Mais avant tout, je ɔis vous avertir qu'elles ne pour- ɔient déterminer les miennes. Depuis ɔng-temps ma confiance vous eſt :quiſe toute entiere ; & puiſque j'en ı juſqu'aujourd'hui retenu les épan- hemens, c'eſt que je ſuis malheu- :uſement condamnée à les retenir ɔujours. Elle me répond : ma chere uliette, n'attendez pas que je me ıſtifie de ma diſcrétion, je vous en ıiſſe apprécier les motifs. Et main- enant recevez mes aveux : rien ne ıaroît plus m'impoſer la loi de me ɔriver des conſolations d'une amie elle que vous. Auſſi-tôt elle m'ap- ɔrend ce qu'elle croit que j'ignore : ſon ſecond mariage & la captivité le ſon époux. Voilà tout ce qu'il m'eſt permis de vous dire, ajoûte- t-elle ; je ne vous révele ni le nom de mon mari, ni la malheureuſe af-

faire qui l'obligeoit à vivre inconnu, parce que ce ſont là des ſecrets qui me ſemblent encore n'appartenir qu'à lui ſeul. Vous les eût-il confiés, Dolerval, s'il eût penſé que vous ne vous feriez aucun ſcrupule d'en inſtruire la perſonne que vous aimeriez? Et ne me répétez plus cette objection dangereuſe : que Mademoiſelle eſt digne de toute votre confiance. Il n'y a point d'amant qui ne ſoit prêt à vous en dire autant de celle qu'il diſtingue; ainſi le principe, inconteſtable en ſoi, périroit par la foule des exceptions; ainſi l'amitié n'auroit plus de ſecrets dont l'amour ne pût s'emparer. Dolerval, je vous l'avois dit cent fois, & moi-même j'en ai fait, il n'y a pas long-temps, la triſte expérience : ſi l'on veut toujours remplir des devoirs pénibles,

e faut jamais ſe hafarder à rai-
ner avec eux.

Cependant ſon frere paroît ne pas
tendre : ſon frere eſt dans l'acca-
ment du déſeſpoir. Jamais, s'écrie-
douloureuſement, nous ne con-
trons ſon ſort ! Je ne pourrai donc
ais l'obtenir ! Et cette union for-
ée dont l'eſpoir ſoutenoit.... —
us voyez combien il vous aime,
rrompt madame d'Etioles en me-
ſant dans ſes bras : d'un mot vous
uciriez mes infortunes, puiſque
s commenceriez la félicité de ſa
. Quoi ! ne pouvez vous, comme
i, révéler de vos deſtinées ce
vous regarde ſeule, & taire ce
n'intéreſſe que vos... ennemis,
ſqu'on prétend qu'il eſt poſſible
: vous en ayez.

Que te dirai-je, Dorothée ! ſoit

e les réflexions de madame d'E-
les eussent fait briller à mes yeux
un rayon d'espérance, soit que le spec-
tacle des agitations de ce jeune homme
ne fût insupportable, je n'ai pu re-
tenir ces mots : quelque fortunée que
puisse vous paroître cette union dont
vous parlez, je vous connois : vous
en goûteriez foiblement les douceurs,
tant que votre sœur resteroit mal-
heureuse. Allez, Dolerval, travaillez
à lui rendre l'époux qu'elle adore.
Hâtez-vous de le ramener. Alors je
verrai.... Je vous dévoilerai la plus
grande partie de mes malheurs... Je
vous dirai mon nom, s'il est possi-
ble ; & vous jugerez quels moyens
peuvent surmonter les nombreux obs-
tacles....

L'impatience de sa joie ne lui per-
met pas de me laisser achever. Sa
sœur est accablée de ses caresses ;

prodigue les remercîmens les
endres ; & bientôt je l'entends
:mander la permiſſion de m'é-
— Directement ?... Non... non...
en , ſeulement une fois : au
nt où la liberté de votre beau-
iendra de vous être accordée !
l'heureuſe nouvelle m'en ſoit
:e ! que ce ſoit moi qui goûte
ible ſatisfaction de l'apprendre
1 amie !... Et vous , Dolerval ,
d'arriver auſſi-tot que votre

eine ai-je dit , madame d'Etioles
raſſe tendrement. Lui , verſe
rmes de joie ſur ma main que
ır vient de lui livrer. Cepen-
heure preſſe : cent fois il s'é-
: Il revient cent fois. Enfin il
Maintenant nous voilà ſeules.

DOLERVAL A MURVILLE.

Paris, le 21 Novembre 1782.

JE commence à me flatter qu'elle va finir, ma trop longue abſence, Murville : j'eſpere que bientôt il me ſera permis de vous apprendre les motifs preſſans & l'heureux ſuccès de ce voyage qui paroît vous inquiéter ſi fort. Quant à ce ſilence de pluſieurs mois dont vous vous plaignez, j'avoue que j'avois cru devoir prendre le pénible parti de ne vous écrire qu'au moment où je n'aurois plus rien à redouter de mon indiſcrétion, ni de vos conſeils. Vous m'aviez rendu ſi coupable envers la prétendue niece de M. Sévin !

Enfin j'y touche à ce moment ſi deſiré, ſi deſirable, où je puis même

rec vous me livrer sans péril aux
anchemens de ma joie. Mon frere,
n'étoit point, de quelque maniere
ue vous veuilliez l'entendre, ce n'é-
it point une niece de M. Sévin,
ette adorable personne à qui vous
e rendiez aucune justice. Depuis
ois mois elle habite la maison de
na sœur, depuis trois mois elle fait
unique consolation de madame d'E-
oles. Et moi, selon toute apparence,
'y vais incessamment revenir, à
ours; j'y vais.... Dites-moi, Mur-
ille? Sans doute il vous sera pos-
ible de vous dérober, vers la fin
le la semaine prochaine, seulement
pour quelques jours, aux devoirs de
votre place? Vous viendrez chez
notre Eléonore? Vous ne manque-
rez pas une fête délicieuse.... Ah,
vous pourrez vous glorifier d'avoir
pour belle-sœur une des plus char-

ſans doute ! Pourtant mon p
plaiſir eſt d'en multiplier l
Je n'en ai que trois encore !
je conſens à vous en dor
Je vous l'envoie, mon frere
un vrai ſacrifice que je vo

Adieu, Murville. Vous v
mon mariage, n'eſt-ce pas ?
rez témoin de la félicité d'
Et vous trouverez.... oui,
l'annonce : vous trouverez
dans la joie. Adieu.

DE MURVILLE A VARMONT.

Breſt, le 25 Novembre 1782, minuit.

VARMONT, je t'en croyois l'adroit raviſſeur, & j'étois bonnement piqué; tu m'en jugeois l'obſtiné gardien, & tu me boudois ſottement: tandis qu'ainſi la Demoiſelle nous fâchoit tous deux, un impertinent tiers s'en amuſoit à nos dépens. Je te pardonne, puiſque tu ne l'as pas; & pardonne-moi, car je ne la tiens pas encore.

Me conſeillerois-tu de l'aller rendre? Son mauvais ſort l'a jettée ns les mains de l'un de ces Célans modernes qui, lorſqu'ils rencont nt ſur leur chemin une fille de rite, n'en font rien, rien que leur me! Elle ſe trouvera cent fois

homme à qui je dois quel
ſidération. Oh ! raiſon de
l'empêcher de faire une ſo
bien ! mais ſi je lui joue qu
chant tour & qu'il s'en affl
meſure ? Bon ! cela n'iroi
comme dans les romans ,
mort. Néanmoins il eſt ſi
ſant que ce ſeroit cruaut
cauſer la peine la plus lég
bonne heure ! Mais quel cha
moi !.... Je ſuis violemment
tu , Varmont. Parle , toi , n
que oracle , parle , que feroi
à ma place ? A ma place

d'irréſolutions & de ſcrupules que moi, je prends l'utile précaution de ne te pas découvrir en quel lieu la petite perſonne ſe cache; car ſi je me décide à l'y laiſſer, je veux que vous l'y laiſſiez auſſi, mon cher. Et ſi tout au contraire, je l'y vais prendre : je vous promets cette fois de la bien garder.

Adieu, Varmont; ſans rancune, mon ami. Je t'embraſſe franchement; & renvoie-moi l'accolade.

EMILIE DE VARMONT A DOROTHÉE.

Tours, le 7 Décembre 1782, midi.

L'HEUREUSE lettre eſt arrivée, (1)

(1) Cette lettre amoureuſe de Dolerval à Juliette eſt perdue; & ne la regrettez pas : vous en trouverez par-tout de beaucoup meilleures.

ma ſœur : lui-même il arrive.....ce ſoir ! il rend ſon Eléonore à la vie ! il lui ramene l'époux qu'elle adore ; charmante femme, voilà donc vos peines finies ! comment te peindre ſa joie & la mienne ? où trouver des forces pour ſupporter à-la-fois mon bonheur & celui d'une amie ſi chere ? Adieu ; je retourne m'entretenir avec elle des deux voyageurs impatiemment attendus.

Onze heures du ſoir.

O MA ſœur, ma ſœur, quel revers ! maintenant j'en ſuis ſûre : le ciel me créa tout exprès pour épuiſer ſur moi ſa colere & faire le tourment de tous ceux qui me connoîtroient.

Mon amie meſuroit le temps par ſon impatience : la ſoirée nous ſembloit éternelle. Enfin le bruit d'une

ıaiſe de poſte nous fait treſſaillir &
›us prépare au plaiſir de les rece-
›ir. Il entre le premier, cet inconnu
›nt mes vœux hâtoient le retour;
entre ſans m'appercevoir, toute
›n attention ſe porte ſur ſa femme
r'il preſſe dans ſes bras. Helas! je
ıi trop bien vu, moi; je le vois
op bien encore. Cependant je ne
:ſſe d'attacher ſur lui mon regard
upide; non que j'aie beſoin d'un
›ng examen pour le reconnoître;
lus je le conſidere, & plus, dans
ıa ſtupéfaction profonde, je me de-
ıande s'il eſt bien certain que je
eille? ſi ce n'eſt pas un fantôme
héri, mais perſécuteur qui mainte-
ant trouble ma vue? ſi cette erreur
e mes ſens ne vient pas d'un ſonge
-la-fois doux & pénible? Il parle
mon amie, ce beau-frere que ra-
ıene un jeune-homme qui croyoit

pouvoir m'obtenir : j'écoute attentive & voudrois me. perſuader que j'entends mal : mais le moyen de douter encore ? ſa voix flatte mon oreille, en même-temps qu'elle la déchire ! cet époux ſi cher à madame d'Etioles, eh bien Dorothée, c'eſt le mien, c'eſt le trop généreux, le trop infortuné Bovile !

Son libérateur étoit à mes genoux cependant, & lorſqu'il comptoit ne plus m'entretenir que de ſes eſpérances, je le forçois à me témoigner de l'inquiétude. L'excès de leur amour doit-il vous étonner ſi fort & s'attirer votre unique attention, diſoit-il ? Mademoiſelle, ne daignerez-vous pas auſſi m'accorder un regard ? A peine il finit de m'exprimer ſa crainte & je lui donne une crainte plus cruelle. Mes forces m'abandonnent tout-à-coup : je tombois, s'il

le m'avoit retenue. Les cris qu'il ouſſe appellent ſur moi l'attention le ſa ſœur & de ſon beau-frere. Grands-Dieux ! dit Bovile, c'eſt.... 'eſt l'excès de la joie !

Je reſte un moment dans cet état le défaillance où l'on ne conſerve le ſes facultés que celle d'entendre. Mon amie & ſon frere me prodiguent leurs ſoins. Bovile ne montre pas moins d'empreſſement qu'eux. Toutefois en me ſecourant il ne peut, dans ſa ſurpriſe extrême, s'empêcher de répéter cette exclamation, dont il déguiſe enſuite, comme la premiere fois, le véritable ſens : oui, c'eſt !.... c'eſt l'excès de la joie ! — Puis-je m'en flatter ? répond ſon ami. Madame d'Etioles aſſure que ce ne peut être autre choſe. Bovile reprend : la voilà donc, cette jeune perſonne dont vous m'avez ſans ceſſe entre-

tenu pendant le retour ? Et ſur l'affirmation du jeune homme : cependant vous ignorez ſa naiſſance ? Son ſort vous eſt abſolument inconnu ?— Comme je vous l'ai dit, réplique M. Dolerval ; mais elle va parler, nous ſerons unis, j'attends ma récompenſe ; & quel amant plus fortuné ?.. Voyez, dans cet état, comme elle eſt encore belle !.... La voilà ! la voilà qui revient !

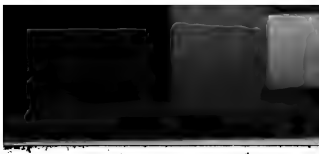
En effet, je commençois à reprendre l'uſage de mes ſens. Mon infortuné bienfaiteur, à qui le péril plus prochain rend toute ſa préſence d'eſprit, s'empare de ma main qu'il frappe doucement, comme s'il ne vouloit que hâter mon retour à la vie, mais ſans doute afin de m'avertir auſſi d'apporter à ſes diſcours, ainſi qu'à notre ſituation critique, la plus ſcrupuleuſe attention. Dolerval, dit-il en élevant

voix, ne vous ſeriez-vous pas
tté d'une eſpérance trop facile?
iſque cette jeune perſonne vous
:da ſi long-temps des ſecrets de
:te nature, elle y fut apparem-
:nt déterminée par des conſidéra-
ns majeures. Pouvez-vous être sûr
e les circonſtances lui permettront
s'expliquer maintenant auſſi-tôt
e vous le deſirez? — Oui replique
jeune homme : j'ai ſa parole;
qu'y auroit-il de plus ſacré que ce
'elle a promis.

Alors ne pouvant retenir un pre-
er mouvement de déſeſpoir, je
écrie : ah Dolerval, qu'avez-vous
: dire! ah, le ſavez-vous bien tout
que j'ai promis! & ſoudain je ſuis
ppée des malheurs qui menacent
ıdame d'Etioles. Un ſentiment de
mmiſération m'emporte dans ſes
ıs : mon amie, ma chere amie,

tremblez d'apprendre..... mon so
eſt affreux !.... car je ne ſuis
ſeule, ni la plus à plaindre !
être j'allois continuer, peut-ê
lois me trahir ; mais d'un rega
d'une expreſſion déchirante,
paroît implorer mon ſilenc
veur de ſa nouvelle épouſ
ſens bien qu'il faut par p
elle lui dérober le véritabl
mes douleurs.

Cependant il eſt devan
lui dont j'ai pleuré la fi
Si j'en crois toutes les ap
ſur-tout le vertueux cara
Bovile, aſſurément inca
perfidie, l'amant de m
tioles l'adoroit long-ten
me connoître. Lorſque,
cher à l'eſclavage du c
conduiſoit à l'autel, ce
reux ne me faiſoit pas



ifice de ſa fortune; il m'immo-
encore ſes plus tendres inclinations
quelles l'âge avancé de madame
tioles laiſſoit quelque eſpérance.
oudrois pouvoir tomber à ſes pieds
lui témoigner la reconnoiſſance,
lmiration dont je ſuis pénétrée pour

Dans quels lieux je le retrouve
rtant, & dans quelles circonſtan-
! combien de témoins m'envi-
nent! combien de témoins chers
redoutables, qui m'impoſent la
de les tromper ou de les outrager
tuellement! jamais femme aſſez
lheureuſe ſe trouve-t-elle dans
e ſituation plus difficile & plus
olorable! Si je laiſſe échapper le
indre témoignage du reſpectueux
achement que je porte à Bovile,
vais-je pas également étonner &
eſpérer la ſœur & le frere? Néan-
ins, pour conſerver à madame

d'Etioles l'erreur qui la ſauve, ne me faut-il pas en quelque ſorte trahir mon ami ? Hélas ! ne faut-il pas auſſi que je continue d'entretenir l'eſpoir de ce jeune homme, ſon doux eſpoir auquel moi-même je m'étois laiſſée ſurprendre & que jamais je ne dois remplir ? mais puis-je tranquillement recevoir les aſſurances de ſon amour, ſans offenſer mon époux qui les entend ?

Mon époux ? eſt-il le mien, s'il eſt celui de madame d'Etioles ? ſans doute il a perdu tous ſes droits ſur Emilie ; ſans doute il y renonce ! & pourtant cette Emilie ſe trouve criminelle, ſi ſon cœur conſerve encore un ſecret penchant pour quelque autre. Ah Dolerval, Dolerval, vous m'êtes donc à jamais ravi !

Tant de cruelles penſées ne me tourmentent pas ſans ſe manifeſter

de

de temps en temps par des ſignes extérieurs dont mon amant s'inquiette. Je le raſſure du moins par un officieux menſonge. Je lui dis, oui j'oſe lui dire qu'il ne faut imputer mes agitations qu'à ces pénibles combats qu'il eſt aſſez naturel que j'éprouve quand je vois s'approcher le moment où je dois lui révéler toutes les horreurs de mon ſort. Mais Bovile, Bovile, en ceci plus malheureux que moi, ne peut couvrir ſes chagrins d'aucun prétexte raiſonnable. Que dis-je, ſes chagrins! il lui faut, quand mille inquiétudes le dévorent, lorſqu'apparemment le déſeſpoir eſt au fond de ſon cœur, il lui faut affecter des tranſports de joie. Je ne lui trouve pas toujours l'eſpece de courage néceſſaire à ſa poſition; ſa figure & ſa voix s'alterent ſouvent au même degré: ſou-

t-elle ; puiſqu'ils vous ont enfin
la liberté, ſans doute ils vou
dront l'honneur.

Quoi qu'elle puiſſe lui dire
dant, & quelques efforts qu'il
elle le voit bientôt non moin
fondément préoccupé. L'amant
s'inquiette & s'afflige pour elle-m
eh quoi ! dit-elle, êtes-vous plu
heureux qu'à votre retour d
dix ; ou bien vous ſuis-je de
moins chere ? — Ah ! s'il éto
ſible que je ne vous aimaſſe
réplique-t-il, mon ſort peut-ê

réponſe que ſon mari refuſe d'expliquer, & dont je crois comprendre le véritable ſens.

Enfin, ma ſœur, que te rapporterai-je encore de cette ſoirée, l'une des plus cruèlles de ma vie ? Bovile paroiſſoit chercher une occaſion de m'entretenir en particulier. Moi-même j'aurois deſiré qu'il m'aidât de quelques conſeils dans ma poſition ſi critique. Il n'y a pas eu moyen. Madame d'Etioles, ſucceſſivement inquiette & tranquille, contente & déſolée, n'a pas un inſtant quitté ſon époux ; & de l'autre côté, toujours aſſis près demoi, ce jeune homme, d'abord énivré des plus douces eſpérances, ce jeune homme, du moins j'ai cru m'en appercevoir, a fini par m'obſerver avec un trouble naiſſant. Le refus de lui dévoiler mes ſecrets a-t-il vraiment ſuffi pour lui cauſer

un chagrin très-vif ? Ou bien ſe ſeroit-il aviſé de jouer le dépit & l'inquiétude, afin de m'arracher mes confidences ? Tout ce que je puis t'aſſurer, c'eſt qu'enfin il m'a très-ardemment preſſée de m'expliquer. Toutefois c'étoit d'un ton où perçoit je ne ſais quelle défiance étrangere au véritable amour qui, ce me ſemble, n'exiſte pas, s'il n'eſt fondé ſur une entiere eſtime. Et tout-à-l'heure, comme j'allois me retirer, M. Dolerval m'a dit avec impétuoſité : ces aveux que vous refuſez, que vous voulez différer encore, pourquoi vous ſeroient-ils pénibles ? L'innocence pourſuivie & calomniée ne paroît que plus intéreſſante. On ne doit point rougir de ſes malheurs : il n'y a de honteux que le vice. Il eſt vrai que s'il avoit eu l'inconcevable pouvoir de flétrir un mo-

ment votre ame, je ne pourrois plus jamais croire à la vertu.

Ma ſœur, je n'ai puni que par mon ſilence ſes doutes mal déguiſés; & me voilà rentrée dans mon appartement, où je n'eſpere plus trouver de repos.

De la même a la même.

Le 8 décembre 1782, ſix heures du ſoir.

Ce matin, il a fallu reparoître à l'heure du déjeûner. Madame d'Etioles ne m'a pas ſemblé fort tranquille; Bovile avoit l'air très-penſif; & M. Dolerval a tout d'un coup recommencé ſes ſollicitations, mais avec un empreſſement qui m'a vraiment touchée; car il étoit plein de cette reſpectueuſe délicateſſe que je ſouffrois hier de ne pas toujours rencontrer. C'étoit pourtant, à le bien prendre, un ſurcroît

d'affliction pour ton infortunée sœur. Quel penchant condamnable que celui qui me fait trouver quelque charme dans l'hommage sincere de ce jeune homme, qu'il faut que j'abuse de mes fausses promesses ! Et quelle cruauté de m'obstiner encore à lui plaire, lorsqu'il ne m'est plus permis de l'aimer ! Je crois que dans mon désespoir j'aurois fini par lui tout avouer, lorsque Bovile, apparemment pressé de m'affermir dans des résolutions toutes différentes, a dit à Madame d'Etioles : je vais donc, comme nous en sommes convenus, apprendre à votre amie tout ce qu'elle ignore de mes fatales aventures.

Aussi tôt il m'a déclaré qu'il s'appelloit Bovile; qu'en voyant, pour la premiere fois, vers la fin de 1775, mademoiselle de Sancerre, maintenant madame d'Etioles, il l'avoit adorée;

ie ne pouvant l'obtenir, il avoit porté
s chagrins ſur les mers ; qu'un marin
lebre, M. de Varmont, l'avoit pla-
, ſoutenu, pouſſé dans la marine
yale ; qu'après la mort de ſon pro-
teur, trouvant à Paris ſa plus jeune
le menacée d'être enſevelie dans un
ître, il l'avoit épouſée.

Ici, Dorothée, je n'ai pu m'empê-
er d'interrompre le rapide récit : ah !
onſieur, qu'elle vous doit d'eſtime
de reconnoiſſance, cette jeune per-
ne !.... — Elle n'eſt plus, s'eſt-il
ié ! — Elle n'eſt plus ?... Oui, je
conçois, puiſque vous avez épou-
madame.

Alors il m'a conté comment ſon
nilie avoit péri ſur un navire incen-
é ; comment, à quelques jours de
, ſes perfides compagnons d'armes
voient indignement abandonné dans
1 combat naval livré contre les An-

glois, à la hauteur des *Açores*. Ma frégate étoit ſous les eaux, a-t-il dit, je nageois ſur l'abyme, & n'ai pas déſeſpéré de moi-même. Le haſard a ſecondé mes efforts; un écueil m'a reçu. J'y ai paſſé trois jours, pendant leſquels je me ſuis nourri d'herbes & de coquillages. Au milieu de la quatrième journée, un navire eſpagnol qui, retournoit de *Tercere* à *Cadix* m'a recueilli. Trop convaincu de l'injuſtice des hommes, toujours prompts à condamner les malheureux, j'ai caché mon véritable nom. Cependant la fortune ſembloit alors vouloir m'accorder le dédommagement de tous mes revers; en débarquant à Cadix, j'y reçus une lettre de Dolerval qui m'apprit que ſa ſœur étoit libre. Auſſitôt j'accourus chez elle chercher un aſyle... & ma récompenſe. Cependant comment l'obtenir ? Comment con-

racter un ſecond mariage ? La mort d'Emilie étoit phyſiquement certaine ; mais aucune preuve légale ne la conſtatoit ; & nos loix, en pareille circonſtance, forcent au célibat le ſurvivant des époux. Je m'aviſai, pour aſſurer mon bonheur ſans nuire à qui que ce fût, je m'aviſai d'un moyen qui me parut n'entraîner aucun inconvénient. Il ſéduiſit mon amante : nous allâmes à l'autel avec confiance ; je me mariai ſous le faux nom que mes malheurs venoient de m'obliger à prendre. Ce fut dans la nuit...

Du ſept Août ! me ſuis-je écriée ! je m'en ſouviendrai long-temps de cette nuit-là ! ... parce que mon amie m'en a plus d'une fois répété la date. Je conviens, a répondu madame d'Etioles, en ſerrant mes mains dans les ſiennes, je conviens que je me la ſuis rappellée ſouvent avec un mélange de

j'ai dit : impoſ-

& quels ſont
a repris Bovile
repaioiſſois vi-
ennemis, auſſi-
es plus favora-
de ſolliciter la
rocès qui flétrit
e me rendois
ante, & ſous
avoit fait ſon
uelque village
avec elle. Il y
ours que nous
uit ſe répand
vient de dé-
ire de la ma-
nel. Je cours
auſſe. Je ne
courtiſan de

plaiſir & de peine. Voyez combien il eſt dangereux de compoſer avec ſes devoirs ; à cette époque, je l'oſai pour la premiere fois de ma vie ; & maintenant j'en ſuis punie au ſein même de l'union la plus fortunée. Une crainte terrible en empoiſonne tous les charmes : ſans doute elle eſt trop peu fondee, néanmoins elle renaît ſans ceſſe. Hélas ! ſeroit-ce un preſſentiment ?... — Je crois vous comprendre, ai-je interrompu ; vous tremblez que ſa premiere épouſe, ſauvée par quelque miracle, ne vienne un jour à reparoître, & .... — Et je n'aurois plus qu'à mourir ! s'eſt-elle douloureuſement écriée. — Impoſſible, a dit ſon frere d'un ton conſolant & perſuadé ! — Impoſſible ! a dit Bovile, en me lançant un regard ſuppliant. Et moi-même, Dorothée, moi-même, émue

de terreur & de pitié, j'ai dit : impoſſible !

Voici quels étoient & quels ſont encore mes projets, a repris Bovile pleinement raſſuré. Je reparoiſſois vivant aux yeux de mes ennemis, auſſitôt que les circonſtances plus favorables me permettoient de ſolliciter la réviſion de cet inique procès qui flétrit ma mémoire. Enſuite je me rendois ſans partage à mon amante, & ſous le nom ſuppoſé qui m'avoit fait ſon époux, j'allois dans quelque village ignoré vivre & mourir avec elle. Il y avoit ſeulement cinq jours que nous étions unis, quand le bruit ſe répand qu'une intrigue de cœur vient de déplacer M. de ***, le miniſtre de la marine, mon ennemi perſonnel. Je cours à Paris : la nouvelle étoit fauſſe. Je ne ſais pourtant quel lâche courtiſan de

mon puiſſant ennemi l'avertit de l'exiſtence de Bovile & de ſon arrivée; mais au milieu de la nuit ſuivante on m'entraîne, on me plonge dans le gouffre des vengeances miniſtérielles. Vous ſavez tout le reſte, a-t-il ajouté, ſi ce n'eſt que ma femme va, ſelon toute apparence, entrer dans le cinquieme mois de ſa groſſeſſe.

Les dernieres paroles de Bovile donnent à M. Dolerval beaucoup de joie. Voilà, dit-il à ſa ſœur, voilà vos nœuds devenus plus ſacrés & plus chers, s'il eſt poſſible.

Plus ſacrés & plus chers! Il a raiſon. Et ſans doute Bovile ne nous a fait cette confidence qu'afin de me convaincre que par pitié pour une mere, autant que pour une épouſe, je dois couvrir toujours d'un voile religieux l'affreuſe vérité. Qu'il ſoit tranquille!

je

garderai le ſilence, quelque pénible
l'il puiſſe ſouvent me paroître. Je
meurerai ſourde aux preſſantes folli-
:ations de ce jeune homme; je re-
tterai ſes prieres touchantes; je ſup-
›rterai le poids de ſes reproches,
:las! & je verrai, ſans en être tou-
ée, couler ſes pleurs ameres, & je
uirai froidement de ſon déſeſpoir:
›p heureuſe de ſauver, au prix de ſes
urs & des miens, les jours de ſa
:ur, de mon amie, de cette mere
fortunée, femme de mon ami!
Lui, cependant, qui ne peut devi-
r combien je ſerois moins à plain-
e, s'il m'étoit poſſible de le lui dé-
ırer; lui m'accuſe d'inſenſibilité,
:goïſme, de barbarie. D'ailleurs,
ıus l'avez promis, dit-il ſans ceſſe.
madame d'Etioles ſe joint à ſon
:re pour me rappeller mes engage-
ens. L'inſenſée! qu'elle tremble que

Enfin, l'ingrat jeune homm
m'outrager encore. Il va me r
les terribles paroles dont il m
affligé la veille : *l'innocence pou*
ne paroît que plus intéreſſante. l
comprenez vous pas, mademo
ou voulez-vous ne pas me cor
dre ? Puis il ajoute : *on ne doi*
rougir de ſes malheurs : il n'y a a
teux que le vice. Heureuſement
qu'il s'arrête. Heureuſement il n
aſſez de juſtice, ou me conſerv
d'égards pour m'épargner aujo
cette derniere réflexion, au moi
tile, que je me ſouviens d'av

térieuse où je crois démêler un mélange inoui de menaces & de craintes, de confiance & d'inquiétude, d'audace & de respect ? Que signifient-ils ? Enfin je le saurai peut-être ! Peut-être M. Dolerval daignera-t-il clairement s'expliquer !

En attendant, je viens d'avoir une explication très-délicate avec son ami. Bovile a cru trouver le moment favorable de m'avertir à voix basse qu'il alloit m'attendre au jardin. Bovile pensoit alors n'être pas apperçu. Toutefois je crains bien que sa femme n'ait remarqué cette chuchotterie. Il est bien vrai que madame d'Etioles nous tournoit le dos, mais elle avoit les yeux sur sa glace ; mais, dans un premier mouvement de surprise, elle s'est retournée ; mais elle n'a contenu qu'avec peine son inquiétude. J'ai dû prudemment laisser près d'une demi-

heure s'écouler ; & craignant alors que Bovile ne ſe laſſât d'attendre, j'ai prétexté le beſoin de me retirer dans mon appartement, où tu penſes bien que je ne ſuis pas reſtée.

Il a commencé par me demander mille fois pardon du crime dont il s'obſtine à ſe reconnoître coupable envers ſa premiere épouſe ; puis il m'a conjurée, par cette tendre commiſération naturelle aux ames ſenſibles, de laiſſer à madame d'Etioles une erreur qui ſeule pouvoit garantir d'un trépas certain la mere & l'enfant. Enſuite il ne m'a cauſé nulle ſurpriſe, mais bien quelque embarras, en proteſtant d'un ton plein de reſpect que je devois être, quant à lui, parfaitement tranquille, puiſque l'heureux amant d'Eléonore avoit perdu tous ſes droits ſur Emilie ; ſur-tout il m'a vue prodigieuſement rougir quand il m'a dit qu'il

e trouvoit à plaindre d'être obligée
ncourager encore l'amour de ce
ıne homme infiniment aimable. En-
ı, il m'a priée de vouloir bien l'inſ-
ıire quelle ſuite de prodiges m'avoit
ıvée dans *Breſt* & conduite à
ırs. Dorothée, j'ai dû lui tout
'ouer, excepté les forfaits d'un
onſtre dont je pourrois me venger,
qui je pardonne, & pour le repentir
ıquel j'implore chaque jour l'infinie
iſéricorde de l'éternel.

Cependant Bevile, attentif à mes
:cits, n'a pas remarqué ſans effroi
ıe, Murville étant l'ami de Varmont,
adame d'Etioles ſe trouvoit ſans
:ſſe expoſée au malheur de décou-
ir ma naiſſance ; & Murville, a-t-
ajouté, peut être encore un plus
ıauvais ſujet que vous ne penſez ;
ır, je ſouffre de vous le rappeller,

mais votre frere doit étrangement corrompre tout ce qui l'approche.

Il avoit encore plus d'une queſtion à me faire, & ſur-tout nous deſirions rêver enſemble aux moyens d'écarter les périls dont notre amie nous ſembloit environnée ; mais Bovile a vu ſon beau-frere venir droit à nous : il a fallu changer de converſation. M. Dolerval, en nous abordant, nous a félicités du courage qui nous retenoit ſi long-temps à la promenade, malgré le vent & le froid ; & madame d'Etioles, quand nous ſommes rentrés, m'a dit aſſez ſéchement qu'elle m'avoit crue enfermée chez moi.

J'aurois dû, je le ſens, conſerver ſur moi-même aſſez d'empire pour ſoutenir, pendant le reſte de la ſoirée, le ſpectacle déſeſpérant des chagrins mal déguiſés du frere & de la ſœur

Plains-moi, Dorothée, plains-moi, puisque la mesure de mes maux passe déjà celle de mon courage. Mais si tu ne veux point t'en étonner, daigne encore un moment considérer sous tous ses cruels rapports la position de ta sœur au milieu des objets de ses affections les plus chères. Elle deviendra bien amère à chacun d'eux, la portion de douleurs que, dans ma situation, chaque jour plus triste, il me faudra nécessairement leur distribuer à tous. Et pourtant ils n'auront à supporter ensemble que la moindre partie du fardeau; c'est sur la foible Emilie que doit sur-tout peser sa masse énorme. Ah! lorsque je suis continuellement obligée de dissimuler à chacun d'entre eux quelque peine accablante, quelque dévorant chagrin, que deviendrois-je, s'il ne me restoit la consola-

tion de m'entretenir avec toi, pour t
montrer mon infortune toute entiere.

LA MÊME A LA MÊME.

Tours; ce 10 décembre 1781.

QU'IL eſt affreux de chagriner ceu
qu'on aime, & de s'attirer leurs m
contentemens! Déjà madame d'Etiol
montre moins de tendreſſe à ſa Juliett
n'agueres ſi chérie; & l'ingrat Dol
val finira, je crois, par me haïr.

Dans ſes impatiences, devenues pl
fréquentes, il ne ceſſe de répéter c
phraſes encore énigmatiques qu'il n
dites cent fois, & tu ne ſais pas à qu
point je me ſens moi-même fatigu
de ſon injuſtice. Tu ne ſais pas tout
que je ſouffre, lorſque je m'apperç
qu'il pourſuit Juliette & ſon ami

quelques coups-d'œil obſervateurs! Mais ſi l'inſtant d'après il ſe détourne pour me cacher les pleurs dont ſon viſage eſt inondé, combien alors je ſuis plus combattue, plus malheureuſe!

Et cette intéreſſante madame d'Etioles, ſi douce, ſi timide au ſein de ſes agitations jalouſes, quand je la vois auſſi jetter à la dérobée un regard d'inquiétude ſur Bovile & ſur moi; qui m'empêche auſſi-tôt de voler dans ſes bras, de la preſſer contre mon cœur, & de me juſtifier en lui diſant tout ce que je ſuis? Qui m'en empêche, ſi ce n'eſt cette horrible certitude, que je ne puis raſſurer l'amante & l'amie, ſans mettre au déſeſpoir la mere & l'épouſe.

Ce qui les tourmente ſur-tout l'un & l'autre, ce ſont mes fréquentes promenades avec Bovile. Mais nous n'irions pas ſi ſouvent à ce jardin, ou,

pour mieux dire, nous n'irions plus du tout, si l'on avoit eu la patience de nous y laisser quelquefois tranquilles. Lorsqu'après nombre de tentatives inutiles nous avons pu, Bovile & moi, nous échapper & nous y rejoindre, aussi-tôt M. Dolerval accourt. Hier, comme la veille, il commençoit toujours par nous donner d'ironiques éloges *sur l'invincible courage qui nous faisoit supporter les intempéries de l'air*; aujourd'hui c'est toute autre chose; nous l'avons plusieurs fois surpris nous écoutant, pour ainsi dire. Du plus loin qu'il nous apperçoit, il vient; mais il prend toujours ses mesures de maniere que nous le précédions; & quand il est à très-peu de distance, il ne s'avance plus qu'à pas lents, à petit bruit. Encore faut-il bien qu'il nous joigne, car en ce cas nous ralentissons la marche sans affectation. Ainsi

è de nous aborder, il le fait, mais
dire un seul mot Il craint appa-
ment de ne pouvoir, dans son
it, ménager assez ses expressions;
lement il reste à mes côtés, regle
pas sur les nôtres, & continue de
is accompagner ainsi, jusqu'à ce
il nous ait contraints de rentrer au
is.

Ce soir pourtant on nous a laissés
s d'une heure ensemble; aussi nous
ons déterminé quelque chose d'im-
tant. Elles me sont cruelles, les ré-
utions qu'il a fallu prendre, plus
elles que je n'ai pu l'avouer à Bo-
e. Dorothée, j'ai dû le décider,
ur le repos de son Eléonore, &
ut-être pour celui de ce jeune hom-
, mais jamais pour le mien. jamais!
i dû le décider à me conduire, un
ces matins, sans en avoir prévenu
s hôtes, dans tel couvent qu'il juge

convenable. J'avois d'abord espéré
en prenant les précautions néces-
ses, je pourrois arriver inconnue
ns le tien, ma sœur; mais Bovile
a vivement représenté les cent mille
cidens qui, tôt ou tard, y trahiroient
la retraite; & quand il m'a parlé de
a haine que madame de Varmont me
porte, j'ai senti je ne sais quelle se-
crette horreur qui m'a trop avertie
des dangers plus grands auxquels
m'exposeroit la cruauté de son fils.
Ma chere Dorothée, console-moi de
ce nouveau malheur: ce n'est pas dans
ta solitude que j'irai mourir.

Ce terrible préliminaire une fois convenu, nous n'avons eu rien de plus pressé que de reparoître. Je m'étonnois qu'on ne fût pas venu troubler nos tristes délibérations. Il paroît que de leur côté le frere & la sœur avoient aussi quelques affaires à traiter, quel-

ques

s affaires ſecrettes & fâcheuſes. On
t hâté de nous cacher des lettres
on liſoit; & j'ai remarqué beaucoup
tération ſur les figures : M. Dolerſ
ſembloit violemment agité.
ls ont eu dans le cours de cette ſoi-
des pour-parlers très-longs &
s-myſtérieux. Je penſe, & Bovile
it auſſi, que j'étois le malheureux
et de leurs entretiens. Il eſt certain
en ſe parlant tout bas ils me regar-
ient d'un air qui m'a preſque alar-
e. Au reſte, ce jeune homme a fait,
ndant le ſouper, de rares & pénibles
orts pour m'adreſſer la parole; & ſa
ur, profondément préoccupée, ſem-
oit m'appercevoir à peine. C'en eſt
t! j'ai perdu leur tendreſſe. Mon
eur, ému d'une tendre pitié, trouve
ielques raiſons de pardonner à ma-
me d'Etioles; mais vous, Dolerval,
ous, rien ne ſauroit vous excuſer!

pas. Ce départ ſera ſuivi d'une
fence.. éternelle! Ce cruel départ p
pitera la fin de ma vie. Ah! tant mi
tant mieux, ſi j'ai quelques jour
moins à ſouffrir! Mais ce n'eſt pa
ce qui peut déterminer Emilie. Je
ſur-tout eſſayer de rendre un pe
repos à ces ingrats dont je fais i
tourment, & qui, trop tôt peut-ê
inſtruits de mon dévouement g
reux, viendront du moins verſer
ques pleurs ſur ma tombe.

DE LA MÊME A LA MÊME.

Tours, le 12 décembre 1782, midi.

QUELLE ſcène! heureuſement il en
udra peu d'auſſi cruelles pour m'ob-
ir la paix du tombeau.
Ce matin, madame d'Ecioles m'a
ue avec tous ces témoignages d'a-
tié qui nous étoient familiers autre-
is. J'ai d'abord été ſurpriſe de trou-
r de ſi bonne heure M. Dolerval
ns ſon appartement. Il s'y promenoit
grands pas, & comme, après les pre-
iers complimens, il paroiſſoit preſſé
chercher quelques lettres dans ſon
rte-feuille, ſa ſœur lui a dit: un
oment! ne précipitons rien; votre
ri ne ſauroit tarder à deſcendre.
En effet, ſon mari vient à paroître.
uſſi-tôt elle lui dit, en ſe plaçant

entre M. Dolerval & moi :
tendois, mon ami. Veui
asseoir, veuillez m'entendre
sans m'interrompre ; & que
vous m'accorde cette grace
Bovile, par quelle fatalit
de votre retour, si désiré
amante & de votre ami, cet
époque qui devoit finir t
peines, ne leur a-t-elle jus
causé que des chagrins ame
que soit la cause de nos n
est pressant de la pénétrer.
sume pas qu'il nous soit
possible de supporter long
core la situation plus ou m
où je vois que nous somn
puisque tôt ou tard une expl
deviendroit nécessaire, vo
rez gré, du moins je l'e
me saurez gré de la promp

la franchiſe que je vais mettre à la provoquer.

Mademoiſelle, peut-être qu'en effet mon frere avoit mérité, par l'amour le plus tendre, que vous lui révélaſſiez, à lui de préférence, l'impénétrable myſtere de vos malheurs. Je ne m'informe pas ſi réellement, & pourquoi, vous avez honoré de vos confidences mon mari plus heureux. Je me borne, pour l'intérêt de tous, à vous preſſer de confier vos ſecrets à tous. C'eſt une faveur que je ſollicite au nom de mon époux, qui ne pourroit être long-temps heureux chez lui, s'il y voyoit ſa femme & ſon ami dans de continuelles inquiétudes. C'eſt une juſtice que je réclame au nom de mon frere qui vous aime, comme vous le méritez ſans doute, avec idolâtrie, mais que vos entretiens ſi fréquens & ſi myſtérieux avec Bovile déſeſperent. Je vous

en conjure auſſi pour moi
t-elle, en me prenant les m
ſerre avec tendreſſe ; pour
veux plus vous cacher que
peu jalouſe de vous. Enfin
Juliette, je dois vous en co
vous-même, pour vôtre
pour vos vertus, que de t
lomnies la plus noire, app
oſe pourſuivre juſqu'au fei
tueux amour & de la confi

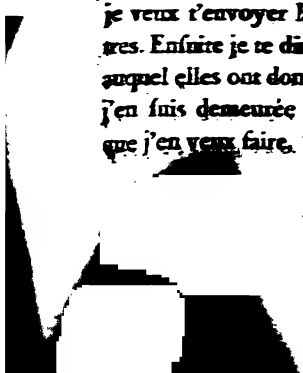
Mon frere, montrez vos
Il les a reçues, me dit-elle
mois, quelques momens
quitter Paris pour revenir i
pas voulu croire un mot de
contiennent, s'eſt écrié M
pas un mot. — Avant
madame d'Etioles, qu'il
mis de vous reprocher u
diſſimulation. J'ai ſouvent
ſion de vous parler de ſon

arville ; jamais vous ne m'avez laissé
apçonner qu'il vous étoit connu.....
comprends votre silence, Juliette ;
l'auteur de la seconde de ces lettres,
. de Varmont, l'auriez-vous, pour
tre malheur.....

Dorothée, je n'en ai pas entendu
vantage : au nom de mon frere, pro-
ncé par madame d'Etioles, je me
is évanouir.

En revenant à moi, j'ai vu mon
ie dans une grande agitation, son
re baigné de larmes, & Bovile pâle
ffroi.

lle le connoît! s'écrioit M. Dolerval.
nment le seul nom de ce jeune
me, ou la simple vue d'une lettre
te par lui, peuvent ils lui causer
d'épouvante ? demandoit madame
oles. Et Bovile, d'une voix trem-
e, insistoit vainement pour qu'on
nsiât les redoutables lettres. Lisez,



mon ame, ai-je dit à m
les, hier. Il eſt vrai q
mais ce n'eſt pas pour
Bientôt je me ſuis ap
pareamment par pitié
mettoit les papiers de
feuille. J'ai dit qu'il n'é
de rien ménager. J'ai des
les laiſſait voir, j'ai pri
juré; madame d'Etiole
fait remettre. Moi-même
j'ai pu les lire! & mainten
ma vue eſt troublée! m
encore! mais, n'importe
rapporter la fin de cette
je veux t'envoyer la co
tres. Enſuite je te dirai l
auquel elles ont donné l
j'en ſuis demeurée pot
que j'en veux faire.

MURVILLE A DOLERVAL.

Breſt, le premier décembre 1782.

OUS avez du talent, mon frere, coup de talent. La miniature eſt ſemblante que j'en ai failli pâmer onnement & de joie. Vous la con- ez bien, puiſque vous la peignez de mémoire : heureuſement pour je la connois mieux. Sans doute eſt charmante : cependant ſi j'en ois croire tout ce que m'en dit nont, qui l'a pratiquée plus que , ce ſeroit un petit monſtre avec ppas ! Je ne ſuis pas tout-à-fait de mon cher ami : je vois qu'un d'amoureux dépit, d'ailleurs mal iſé, quoi qu'on faſſe, s'il n'entaſſe irs menſonges, exagere du moins ides vérités ; mais en réduiſant le

un amuſement, paſſe encore ; j
rois, en ce cas, me décider à
donner mes droits. Mais l'ép
tu me mettras en pieces avant
faire conſentir ! & défiez-vous d
car il n'y a rien que je ne ſois c
d'entreprendre pour vous en dé

P. S. Réflexion faite, je t'en
derniere lettre que j'ai reçue d
mont. Tu verras tout ce qu'il n
conte de l'aimable enfant dont
ſes à faire ta très-honorée femm
douce miſſive de mon véridiq

adorable personne. Adieu, mon trop frere, & je te le répete, prends e à moi.

LMONT A MURVILLE.

Paris, le 25 Novembre 1781.

e ne t'en voulois pas du tout, mon ; je ne t'ai pas écrit parce que de rables affaires d'intérêt ont pris mon temps. Ma plus jeune sœur, je venois de marier, s'eſt laiſſée rir ; & tu ſais la digne fin de ce ile dont on a confiſqué les biens. endant la dot de ſa femme vaut la e d'être répétée ; delà vient que je ſuis environné de gens de loi qui cèdent. Tu me diras que, ſans e, ils me laiſſent quelques loiſirs ; peu, je t'aſſure : & ce peu, je ne que je l'emploie très-paſſable-

Quant à la petite fille dont
parles, en vérité je n'y fong
plus que ſi je ne l'avois jama
nue. J'ai, pour ainſi dire, été
d'apprendre qu'elle exiſtoit. Je
étonné ſur-tout qu'elle fût
tres mains que les tiennes. M
fleur avec qui je viens de
Lafleur m'a certifié..... qu'en
l'avoit vue aſſez mal gardée d
château; & dans le fait, je la
alerte à décamper, la demoi
propos, je t'avois promis ſon
je vais te la dire en abrégé. I
enfant m'avoit été vendue ic

en cela trouvé dupe ſur le marché. Mais vois ma turpitude : je me détermine ſur ſes vives inſtances à la conduire à Breſt. Elle y vouloit, diſoit-elle, embraſſer un frere qui partoit ſur l'eſcadre. Ce prétendu frere, c'étoit un faquin qu'elle aimoit. Au milieu d'une belle nuit, à l'inſtant où je m'y attendois le moins, l'aimable fille, prudemment ſaiſie de mes meilleurs effets, ouvre doucement la porte & s'évade. Cependant mon valet, qu'un léger bruit éveille, court ſur les pas de la fugitive : il eſt prêt à la joindre ſur le port, elle perd la tête & ſe jette à la mer. C'eſt delà que je ne ſais quelle providence l'a tirée, pour la remettre en ton pouvoir. Mon ami, fais maintenant ce qui te plaira ; mais pour ton propre compte, je t'engage à la laiſſer là. Tu vas te tourmenter dans ſa pour-

fuite, & d'honneur elle n'en vaut pas la peine.

Il eſt vrai pourtant que ſi tu as eu effet quelque amitié pour l'homme qui s'en eſt coëffé, tu ne ſaurois prendre des moyens aſſez prompts, je dirois même aſſez violens, pour l'empêcher de conclure un mariage qui feroit maintenant ſon déshonneur, & tôt ou tard ſon tourment.

Au reſte, quelque parti que tu prennes, je ne m'y intéreſſe maintenant qu'à cauſe de toi, mon cher Murville; & puiſſes-tu l'oublier toi-même, comme je deſire qu'elle m'oublie! ſeulement j'eſpere que le ſot individu qui m'a dans le temps répondu de cette fille, pour me voler en quelque ſorte mon argent, aura lieu de s'en repentir. Adieu, je te plains, ſi tu l'aimes encore; je plains davantage ton ami, s'il l'épouſe.

ILIE DE VARMONT A DOROTHÉE.

ujours du 11 Décembre 1782, trois heures
après midi.

DOROTHÉE, voilà pourtant les af-
nts qu'il m'a fallu dévorer devant
jeune homme éperdu d'amour &
crainte ; devant ce jeune homme
peut-être ne repouſſe qu'à peine
ſoupçons les plus injurieux à celle
il aime. Je tremblois pour ſa ſœur,
commençant cette affreuſe lecture,
s que j'ai vu de quelle nature
ient les odieux menſonges que
ltiplie pour me perdre ce Var-
nt ingénieux dans ſes ſcélérateſſes ;
que j'ai vu que ces atroces ca-
nnies alloient du moins ſervir à
uvrir d'un bandeau plus épais les
ux de madame d'Etioles, & qu'au

prix de mes nouveaux outrages mon amie se trouvoit sauvée, j'ai repris courage en quelque sorte. J'ai poursuivi d'une voix moins altérée; j'ai pu finir; & Bovile qui, dans les angoisses d'une horrible attente, étoit d'abord épouvanté pour son épouse, Bovile n'a bientôt frémi que pour moi.

Je passe sous silence le trop long commentaire auquel les insolences de Murville ont donné lieu; mais quelques-unes des remarques que les calomnies de ce Varmont ont produites méritent malheureusement d'être rapportées.

A ce passage de la lettre de Varmont: *tu sais la digne fin de ce Bovile dont on a confisqué les biens.* L'insolent! s'est écrié le mari de madame d'Etioles; & je me piquerois plus long-temps d'une fausse délicatesse!

Apprenez tous ce que je me repens de ne vous avoir pas dit plutôt : c'eſt ce Varmont qui m'a fait mettre à la Baſtille. Oui, tout me l'annonce ! Le jour de mon arrivée dans la capitale je cours chez mon indigne beau-frere, pour m'informer de lui-même s'il eſt vrai qu'il répete ſix cent mille livres qu'il n'a point déboursées ? L'infigne frippon m'oſe dire en face que je n'aurois jamais reconnu cette ſomme s'il ne me l'avoit pas comptée. Indigné, je m'éloigne ; je vais deſcendre à l'auberge, où ſans doute il m'aura fait ſuivre par un de ſes laquais. C'eſt alors ſeulement que j'apprends la fauſſeté de la nouvelle qui m'avoit mis en route. Mon ennemi ſe trouvant toujours en place, j'aurois dû repartir ſur le champ ; mais je vou-

lois écrire à ma femme, & d'ailleurs j'étois fatigué. Je m'arrête donc pour quelques heures. Perſonne au monde que ce Varmont ne ſe doutoit de mon exiſtence & de mon paſſage à Paris. Cependant vous ſavez qu'on m'a dénoncé dans la nuit même, puiſque le bourreau porteur de la lettre-de-cachet eſt venu me ſurprendre à quatre heures du matin.

Dorothée, madame d'Etioles & ſon frere ont eu quelque peine à ſe perſuader cette horreur; & moi, ma ſœur, aux premiers mots de ce récit, à coup sûr véridique, j'ai reconnu Varmont.

Cependant j'avois repris cette lecture, & bientôt je me ſuis interrompue moi-même: eh! oui, me ſuis-je écriée en lançant un regard à Boyle, oui ſans doute, *une eſpece de*

:re m'a vendue ! Mais ce fut bien plus généreux des hommes qui 'acheta : comme mes indignes pa- ns l'en ont récompenſé pourtant ! h ! du moins puiſſe-t-il rencontrer ns une autre famille le bonheur ›nt tous les individus de la mienne roiſſent faits pour le priver !

Ma chere Dorothée, ceux pour ıi le véritable ſens de ce diſcours ›it impénétrable n'ont pu s'em- cher de lui donner une interpré- ion bien fâcheuſe, car j'ai vu ma- me d'Etioles rougir & M. Dolers l tomber dans la conſternation.

Quelques lignes plus loin, ma- me d'Etioles m'a demandé d'une ›ix tremblante s'il étoit vrai qu'on 'eût *conduite à Breſt* ? — Hélas oui, adame ! — Et ma réponſe a coûté s ſanglots à ſon frere.

Eſt-il vrai, m'a-t il dit à ſon tour, que *vous aimiez quelqu'un ſur l'eſcadre* ? — Oui, Monſieur, je.... j'aimois quelqu'un. — Il a pâli, ma ſœur, il s'eſt aſſis : j'ai cru qu'il alloit tomber dans le malheureux état dont je ſortois à peine.

Un moment après : mais, a dit Boville avec véhémence, c'eſt un abyme d'iniquités, d'obſcurités, d'infamies dans la profondeur duquel je m'égare ! — Oui ! comme vous dites ! s'eſt écrié le jeune homme en ſe levant impétueuſement : un abyme d'iniquités, d'obſcurités, d'infamies ! Une foule de noirceurs ! Un tas de calomnies que, malgré ſes aveux, je ne puis croire encore !

Enfin je n'avois plus rien à lire. Madame d'Etioles a gardé quelque temps le ſilence, puis en me regardant d'un air, d'un air dont mon

cœur s'eſt ému : Eh bien, m'a-t-elle dit, j'attends. — Quoi, mon amie ? — Votre nom, s'eſt-elle écriée, vos ſecrets, vos malheurs ; des malheurs qui vous juſtifient ! — Pour me juſtifier, mon amie, il faudroit ſacrifier la femme la plus digne.... — Juliette ! ma chere Juliette ! les apparences & vos propres aveux ſemblent vous accuſer : cependant, parlez ; je ſuis prête à croire.... — Et moi, femme trop intéreſſante, je ſuis prête à m'immoler. — Mademoiſelle, a-t elle dit en s'éloignant un peu, veuillez y réfléchir : cet aveu que je ſollicite eſt indiſpenſable. — Vous inſiſtez, madame ? Eh bien je.... Je vous demande trois jours. — Encore trois jours ! s'eſt écrié le jeune homme qui nous écoutoit dans une horrible tranſe — encore trois jours ! a dit auſſi madame d'Etioles. — Oui, trois jours ;

Emilie de Varmont,

i je ne vous avoue point alors
je suis, je vous promets du
ins de sortir, quoique avec un
gret bien vif, de cette maison où
a présence ne cause plus que du
rouble. — Quelle alternative vous
m'annoncez, Juliette! croyez-vous
donc qu'elle puisse m'être indifféren-
te? Et voyez ce jeune homme!... —
Prenez pitié de mon désespoir! a-t-
il interrompu. — Votre désespoir,
augmente le mien; Dolerval, je dois
être inflexible. Mais vous, ne me
refusez pas une grâce. — Parlez!
ma vie est encore à Juliette. —
Plus ces lettres sont horribles, plus
il convient qu'elles me restent. Veuil-
lez me les laisser, permettez que j'en
disposc. — Hélas! a-t-il répondu,
quel présent!.... Juliette, vous vous
éloignez? Cruelle, voulez-vous que
d'affreux soupçons?.... — Monsieur,

je ne pu
en reste
un jour
roître qu
A ce
ma sœu
dans to
aux fla
monum
Varmo
tes les
J'ai
m'elle
je te
gné
fût j
mot
m'a
co
éré
ar

Je ne puis empêcher qu'il ne vous en reste ; mais un jour, Dolerval, un jour l'*innocence calomniée n'en paroîtra que plus intéressante.*

A ces mots je me suis retirée, ma sœur : j'ai déposé mes chagrins dans ton sein. Maintenant je livre aux flammes ces horribles lettres, monumens nouveaux des iniquités de Varmont : & puissent ainsi périr toutes les traces de ses crimes !

J'ai d'abord été surpris d'apprendre qu'elle existoit, écrit-il. Malheureux ! je te crois. Tu n'avois rien épargné pour que cette surprise ne te fut jamais donnée ! Et les derniers mots qu'a tracés ta main sanguinaire s'annoncent assez que ton infortuné complice sera puni de n'avoir pas été barbare, inhumain, farouche autant que toi.

Et ce Murville, déjà si coupable en-

vers moi, que me veut-il encore? Quel projet d'oppreſſion forme-t-il contre ſon eſclave ? Mais je ne le ſuis plus, je ne peux plus l'être: Bovile eſt ici ! Ce jeune homme, d'ailleurs, ce jeune homme, j'en ſuis bien sûre, ne ſouffriroit pas que ſon frere osât m'inſulter ! Et puis n'ai-je pas contre ſes attentats une reſſource infaillible ? Que puis-je redouter du plus audacieux ſuborneur, quand je me vois réduite à ce malheur extrême de regarder la mort comme un bien !

DE LA MÊME A LA MÊME.

Toujours du 11 Décembre, minuit.

ENFIN toutes les horreurs de ma deſtinée ſe ſont accomplies. Apprends des événemens déſaſtreux.

Il étoit près de ſix heures, on commençoit à ne plus diſtinguer les objets : je me tenois encore renfermée dans ma chambre où du moins je pouvois gémir. Bovile ſurvient, qui me prie d'ouvrir ma porte ; puis il me conjure de lui donner un moment d'entretien. Moi qui trembles qu'on ne le voie dans ma chambre & qu'une auſſi fâcheuſe circonſtance n'ajoute plus de force aux ſoupçons jaloux de ſa femme, je lui repréſente qu'il eſt plus convenable d'aller au jardin. Nous y deſcendons. Auſſi-tôt Bovile s'écrie : votre frere eſt le plus grand des ſcélérats. Ce fut lui, je n'en doute plus, qui mit ou qui fit mettre le feu ſur le vaiſſeau qui vous portoit.— Je veux eſſayer de défendre l'accuſé ; non, non, dit Bovile, votre généroſité ne m'abuſera plus. La vérité luit à mes regards, & tout

m'annonce qu'elle a frappé les vôtres.
Ma chere Emilie, je crains bien qu'elle
n'éclaire encore d'autres yeux. Ce
matin, dans votre douleur, vous en
avez trop dit. Ma femme maintenant
réfléchit, conjecture, rassemble une
foule de circonstances éparses, leur
compare votre conduite irréprocha-
ble & vos réponses équivoques.
Elle tire de vos aveux, quoique très-
obscurs, des inductions qui l'aident
à rétablir dans leur cruelle simpli-
cité les faits dénaturés par l'écrit
de Varmont. Tout-à-l'heure en se
promenant à grands pas, elle disoit:
sa mere la vendit. Un homme généreux
l'acheta. Ce fut à Breſt qu'on la con-
duiſit. Elle aima quelqu'un ſur l'eſcad-
Il paroît qu'elle tomba dans la mer.
tout-d'un-coup mon infortunée fem
m'a fait avec véhémence cette q
tion terrible: *quel âge avoit mad*

ſelle de Varmont, quand vous l'épouſites? Emilie, belle & généreuſe Emilie, je crains bien que le rédoutable dénouement ne s'approche. Cependant redoublons de précautions pour l'éloigner. — Paix! lui dis-je. — Pourquoi? répondit-il. — Ne voyez-vous pas derriere nous ... ce jeune homme .... Dolerval qui nous ſuit ..., nous obſerve .... nous écoute? — Un mot ſeulement; reprit-il à voix baſſe: promenons-nous quelques minutes encore pour qu'il n'y ait point d'affectation. Enſuite rentrez dans votre chambre; enfermez-vous. Si madame d'Etioles frappe, n'ouvrez pas. Je viendrai vous prendre au milieu de la nuit. Trop malheureuſe Emilie, je vous reconduirai dans cette ſolitude du cloître d'où je ne vous ai tirée que pour votre tourment — Paix donc! il approche! — Eh bien

changeons de conversation. — Oui, parlons des craintes que me donne Murville ; je puis maintenant, devant Dolerval, causer de son frere sans inconvénient.

Dorothée, ce jeune homme alors nous aborde, mais selon sa coutume, sans proférer une parole. Seulement, comme je te l'ai dit, il marche à mes côtés, en reglant ses pas sur les nôtres. Moi, sans lui parler non plus, sans même le regarder, je continue, je continue de ce ton naturel que l'on conserve quand on ne craint pas de mettre au courant de la conversation le tiers qui survient ; je m'adresse toujours à Bovile ; j'avoue que je redoute fort ce Murville ; quel méchant projet peut-il donc méditer contre moi ? — Tranquillisez-vous, répond l'ami de Dolerval : ces petits séducteurs si dangereux n'ont de l'audace qu'avec les femmes ; ce n'est pas

contre des guerriers qu'ils ſe piquent d'être courageux & forts ! Tant qu'une goutte de ſang coulera dans mes veines, ne craignez rien de vos mépriſables ennemis : le ſeul aſpect d'un brave homme les feroit pâlir.

Comme il achevoit de parler, nous nous trouvions à l'extrémité de l'allée couverte, près d'une petite porte qui ferme le jardin, du côté du fauxbourg. A l'inſtant où Bovile ſe retourne, croyant paiſiblement regagner la maiſon, ce jeune homme entraîné par je ne ſais quel mouvement de folie, ce jeune homme me ſaiſit dans ſes bras & m'emporte, plus prompt que l'éclair. En même-temps la porte s'ouvre d'elle-même, & ſoudain ſe referme. Ainſi je me trouve ſéparée de mon défenſeur, en moins de temps qu'il ne m'en faut pour te l'écrire ; & tandis que Bovile, ſans doute ſtupé-

fait de ma prompte disparition, reste renfermé dans le jardin, on me dépose dans la chaise de poste qui m'attendoit, on s'y jette à mes côtés ; le postillon pousse les chevaux : nous volons.

Je t'avoue qu'en ce moment encore j'éprouvois plus d'étonnement que de crainte : malheureux Dolerval ! y songez-vous ? disois-je. A quel point votre passion vous égare ! c'est une amie que vous offensez ! c'est de la maison de votre Eléonore que vous enlevez celle à qui votre amour toujours respectueux avoit inspiré de..... de l'estime ! Quoi ! vous Dolerval, vous aussi, vous opprimez les femmes !

Cependant on ne me répond que par un ricannement sourd. Je sens alors une véritable crainte : j'accable ce jeune homme de mes reproches & de mes questions. Il s'obstine à garder

le ſilence. Enfin, d'affreux ſoupçons commencent à troubler mes eſprits : des cris d'effroi m'échappent. Auſſitôt, d'une main il couvre ma bouche, & de l'autre il ſe permet d'inſolentes careſſes. Furieuſe, je lui fais avec les dents & les ongles pluſieurs bleſſures, mais le cruel combat eſt interrompu par un combat plus cruel encore. Nous entendons un coup de feu, le poſtillon tombe en criant : au ſecours ! il eſt déjà trop tard ; quelqu'un paroît à la portiere : un ſecond coup part. A la lumiere que produit l'exploſion je vois que l'aſſaſſin eſt maſqué ; je vois que celui qui m'outrageoit tout-à-l'heure & maintenant me protege, c'eſt Murville. Murville vient de me couvrir de ſon corps, il a reçu le coup qui m'alloit frapper. Qui que tu ſois, dit-il, prends ma bourſe & ma vie ; mais

reſpecte tant de beauté. Cependant il cherche ſes armes qu'il ne trouve point; & tandis qu'on lui tire un troiſieme coup dont apparemment il n'eſt pas atteint, il ſe précipite hors de la voiture, ſaiſit à la gorge ſon ennemi, le pouſſe, le preſſe, le renverſe, tombe & roule dans la pouſſiere avec lui. Mes piſtolets! crie-t-il ſans ceſſe! mes piſtolets! on les aura mis ſous le ſiege du fonds.

En ce moment terrible, Dorothée, je me ſentois une force extraordinaire: bientôt je deſcends armée des piſtolets de Murville, & peut-être que la main d'une femme va délivrer la terre d'un brigand. Juge pourtant quelle eſt mon épouvante: à l'inſtant même je puis diſtinguer, non loin des combattans, un homme qui, dans l'attitude de la douleur & de l'étonnement, demeuroit encore

ible ſpectateur de cette lutte af-
ıſe. Il approche, il me regarde:
i! c'eſt vous, Madame! ſouffrez,
il en m'arrachant mes armes,
ffrez que celui qui vous ſauva la
dans ce bois même, vous épargne
ntenant un crime. C'eſt à moi de
venger des forfaits auxquels il a
ours voulu me forcer. C'eſt à moi
e punir.
ı ce diſcours, Dorothée, tu re-
nois déjà Lafleur, comme je le
›nnus à ſa voix, & dès-lors je
plus beſoin de te dire quel eſt
igre contre qui Murville ſoutient
combat trop inégal.
Cependant, le domeſtique furieux
le ſon maître, mais d'une main
ı foible, mal aſſurée, tremblante;
tout-à-coup il chancelle, il tombe,
faiſant d'horribles contorſions.
ıtefois le coup doit avoir atteint ſon
:ené complice qui vient de pouſſer

un cri douloureux. Mais il n'eſt point abattu ; mais il ſemble que ſa bleſſure double ſes forces en doublant ſa rage, car c'eſt alors qu'il parvient à ſe dégager des bras de Murville & court ſur moi le glaive à la main. Viens, cruel! je n'eſſayerai point de ramaſſer les armes dont ton complice n'a pu ſe ſervir pour t'immoler : j'aime mieux cent fois recevoir la mort de toi que de te la donner.

Mais mon heure n'eſt pas tout-à-fait venue. Murville, que ranime la vue de mon preſſant danger, ſe précipite entre nous. Pauvre enfant! qu'ai-je fait! s'écrie-t il : c'eſt à vous ſurtout qu'on en veut. L'infortuné, ſans doute aſſez puni, me plaint & me protege en même-temps. Il pare du bras pluſieurs coups de poignard. Mais il ne peut tarder à ſuccomber; & rien n'empêchera plus ſon aſſaſſin de ſe

ner à loisir dans le sang d'une
ir. Au moins le ciel permet que la
ime ne sente pas les dernieres hor-
rs du sacrifice : mes genoux trem-
nt, mes yeux se ferment, je tombe
s connoissance sous les roues de la
ture.

En revenant à moi, je vois.... des
ets de terreur! Hélas! pourquoi me
peller à la vie? Mais, Dorothée,
ffre que je te quitte; souffre que je
ourne au chevet d'un agonisant!

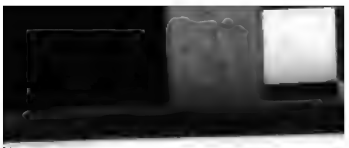
BOVILE A DOROTHÉE.

urs, le 12 décembre 1782, 6 heures du soir.

DIGNE sœur d'une femme dont les
es attraits n'égalent pas la bonté,
ur infortunée du scélérat le plus exé-
able que la terre ait jamais porté;
st cette Emilie, dont vous êtes la

c'eſt elle qui, trop accablée
peines, mais non moins tour
de vos inquiétudes, me charge d
apprendre ſon ſort. Raſſurez
nul danger ne menace plus
ſœur, elle eſt ſans bleſſure; m
ne pouvons nous la préſerver
reintes de la douleur, comm
l'avons arrachée aux attentat
monſtre!

Dolerval venoit de me ravi
lie; du moins je le croyois. Je
je le trouve auprès de ſa ſœur
prodige! vous enlevez Juliette!
& vous êtes ici! — Dieux!



de ſuivre; mais Dolerval & moi nous volons d'abord ſur le chemin que j'ai vu prendre au raviſſeur.

A moins d'une demi-lieue de Tours, dans un bois, ſur le milieu de la route, une voiture étoit arrêtée. Deux hommes ſe battoient auprès d'une femme évanouie. L'un des deux avoit un poignard, l'autre étoit ſans armes : à moi ! dit le vaillant jeune homme que ſon ennemi frappoit ſans le faire reculer. C'eſt Murville qu'on aſſaſſine ! s'écrie Dolerval. Et dans l'inſtant celui que nous croyons un voleur tombe ſous mes coups.

Murville, quand le danger n'exiſte plus, Murville, qui perdoit beaucoup de ſang, tombe en foibleſſe. Nous bandons ſes plaies, auſſi bien que la profonde obſcurité peut nous le permettre. Enſuite nous replaçons dans la voiture Juliette toujours évanouie. Alors de

ille de Varmont,
ffemens ſe font entendre
ous ; une voix bientôt nous
dans les entrailles un fu
u'on me ſecoure ; je dirai
cherchons, je donne du
un homme qui ſe rouloit
ffiere, & paroiſſoit tour-
ibles convulſions. Il veut
s un accès plus fort le ſai-
ouffe que des cris confus.
loin, Dolerval trouvoit
, c'étoit le poſtillon de
de l'autre côté j'entendois
plaintes, des juremens,
nes, qui me prouvoient
d que je venois d'abattre
prêt à rendre le dernier
e ſituation, au milieu de
s en péril, devenoit em-
Heureuſement j'apperce-
des flambeaux que ſans
is apportoit. En effet, ce

ſont n
ne vien
voiture
femme
gnant qu
ſeur, no
miner à
ne s'en ſuiv
freres & ſ
l'intention
Murvilie ſ
ment plus p
de quelle ſce
ſort va la rendre
Quels éclairciſ
elle va recevoir
Murville, le p
ge de ſes ſens : a
voix foible, de
doutes : arrache
maſque. On obé
noit celui que m

t nos gens qui viennent, mais ils
riennent pas ſeuls. Ils eſcortent une
ture qui nous amene.... Hélas! ma
ıme elle-même! ma femme, crai-
nt qu'après avoir joint le raviſ-
r, nous ne puſſions pas le déter-
ıer à nous rendre ſa proie, & qu'il
'en ſuivît une rixe funeſte entre ſes
es & ſon époux, accouroit dans
ention d'eſſayer ſur l'eſprit de
rville ſes ſollicitations apparem-
ıt plus puiſſantes. L'infortunée!
uelle ſcene horrible ſon mauvais
va la rendre le témoin & l'acteur!
els éclairciſſemens plus horribles
va recevoir!

lurville, le premier, reprend l'uſa-
le ſes ſens: avant tout, dit-il d'une
: foible, délivrez-moi de mes
tes: arrachez à ce brigand ſon
que. On obéit trop tôt; il recon-
celui que moi-même je frémis de

reconnoître. Cruel Varmont, il eſt donc vrai que tu m'immolois pour une femme? Que dis-je! Tu voulois immoler auſſi ta maîtreſſe? Sa maîtreſſe! s'écrie l'homme qui m'avoit déjà parlé. Non, non: ſa ſœur! — Sa ſœur! répete pluſieurs fois Murville épouvanté: ſa ſœur! ... Ah! ſcélérat... tout s'explique... ce n'eſt pas pour la premiere fois que tu l'aſſaſſines! Et j'étois l'ami de ce monſtre! Grand Dieu! Dieu juſte, tu ne m'as pas aſſez puni!

Sa ſœur! répete auſſi mon Eléonore en verſant des torrens de larmes; ah! s'il eſt le frere de Juliette, de qui ſuis-je donc la femme!

Sa ſœur! répete encore Dolerval au déſeſpoir: elle m'eſt à jamais ravie! Elle n'eſt pas libre! Sa ſœur! Bovile, malheureux Bovile, vous avez donc perdu la mienne?

Vous êtes Bovile, me dit auſſi-tôt le

e aîné de madame d'Etioles. Eh
ı ! cette femme ſi généreuſe, ſi
le, ſi reſpectable, que j'ai tant of-
ſée, dont j'ai cruellement aggravé
fortune & méconnu les vertus,
: eſt donc à vous? Voilà donc votre
ɔuſe ? — Non, répond Emilie, qui
ıs ce moment revenoit à la vie,
ı, répond-elle en montrant ma-
ne d'Etioles : la voilà ſon épouſe.
Comment ! reprend Murville.....
oui ! ma ſœur..... Libre, enfin !....
vile.... vivant ! qui ſe croit veuf ! ...
ıi, je me rappelle ce que Doler-
..... Je comprends; Monſieur ſe
uve le mari de deux femmes. A ces
ɔts, il tend la main à madame d'E-
les, la regarde d'un air de compaſ-
n, & mêle ſes larmes aux ſiennes.
Nous ne ſaurions cependant quitter
p tôt ce lieu d'horreur. Murville
ɔpoſe qu'on le reporte dans ſa chaiſe

armont ;
r y ſoit mis à ſes
qu'un garde Var-
ne l'on puiſſe le re-
lais la trop bonne
s que ſon exécrable
cette eſpece de délaiſ-
mande, ou plutôt elle
maintenant plus que ja-
rs ſont des ordres ; elle
Murville & Lafleur ſoient
e fond de la berline, dont
occupe avec madame d'E-
ege de devant. Ainſi ſes deux
urs lui doivent encore le plai-
oureux & conſolant de pouvoir
ouveller les aſſurances de leur
ir. Ainſi mes deux malheu-
s épouſes, aſſiſes l'une auprès
'autre, ſe ſerrent, s'embraſſent,
peut-être adouciſſent leurs douleurs
les confondant. Ainſi l'exécrable
laſſin de celle que nous chériſſons

rous
poſte
cruel
impu
précaut
Qua
Murvil
ſur un
lés, nous
de cette
chers ob
part : to
la ville, a
vaux.
Un hor
aller averti
vant au log
On examine
ville. Raſſur
homme, ſi
même de
homme

tous eſt ſeul jeté dans la chaiſe de poſte, enſanglantée de ſes mains cruelles, mais où ſa rage déſormais impuiſſante ne s'exhale plus qu'en imprécations.

Quant au malheureux poſtillon de Murville, je fais charger ſon corps ſur un cheval. Dolerval & moi déſolés, nous nous tenons aux portieres de cette berline, où gémiſſent les plus chers objets de notre tendreſſe. On part : tout le triſte cortege regagne la ville, au plus petit pas des chevaux.

Un homme s'étoit détaché pour aller avertir les gens de l'art; en arrivant au logis nous les y trouvons. On examine d'abord les plaies de Murville. Raſſurez vous : ce vaillant jeune homme, ſi généreux, ſi noble au ſein même de ſes égaremens, ce jeune homme, corrigé par une leçon terri-

ble, nous ſera conſervé pour offrir à ſes pareils l'exemple d'un amendement que je crois entier. La balle ayant gliſſé ſur ſa poitrine, n'y a laiſſé qu'une légere meurtriſſure. Il a d'ailleurs, dans cette lutte inégale, déployé tant d'adreſſe, que ſon bras droit fut ſeulement frappé : encore il ſe trouve fort heureuſement que les deux bleſſures ne ſont pas profondes.

Mais, comment l'injuſte fortune a-t-elle également favoriſé ce ſcélérat de Varmont ! Le coup de piſtolet que ſon propre valet lui a tiré n'a fait, pour ainſi dire, qu'effleurer l'épaule ; & des trois coups d'épée dont j'ai terraſſé l'infâme, pas un n'eſt mortel. Les douleurs que Murville commence à reſſentir l'empêchent de fermer les yeux : & déjà ce Varmont peut dormir ! Je tremble que, pour le malheur & l'opprobre du genre humain, nous ne lui

lions ce monſtre. J'aurois donc
à me repentir de n'avoir pas dou-
mes coups !

Tout au contraire, l'infortuné La-
r, trop éclairé par les queſtions
nous étions obligés de lui faire,
par les douleurs plus atroces qu'il
entoit, a bientôt deviné ce que le
lecin nous avoit dit tout bas : *je*
ſans doute empoiſonné, crioit-il
; ceſſe. Enfin, comme les remedes
lui donnoient aucun ſoulagement,
ue les convulſions devenoient plus
uentes & plus fortes, il a deman-
qu'Emilie, Dolerval & moi nous
ſſions recevoir ſes derniers aveux ;
voici, Dorothée, à-peu-près tout
ue vous pouvez ignorer de ce qu'il
s a dit, mais dans des termes dont je
Taie pas de vous rendre exactement
iaïve groſſiéreté.

Lorſqu'à Breſt j'amenai cette bar-

» que à mon maître, j'ignorois ce qu'il
» exécutoit à bord du *Centaure*. Le
» crime une fois commis, Varmont
» me déclara que si je le trahissois il
» avoueroit tout, mais qu'en même-
» temps il soutiendroit que j'étois son
» complice, & qu'il le soutiendroit
» jusqu'au dernier moment : bientôt
» il fut que sa victime respiroit, alors
» il me chargea d'aller achever ce
» qu'il appelloit *notre opération*. La
» crainte que le premier crime ne se
» découvrî, & que Varmont ne me
» conduisit après lui *sur la roue*, me
» détermina. Mais *je n'étois pas assez*
» *brave pour une action pareille*; *cepen-*
» *dant je fis accroire à mon maître que je*
» *m'étois bien acquitté de sa commission.*
« Varmont, qui sans doute méditoit
» déjà ma perte, me retint à son ser-
» vice, & moi, malheureux, j'y res-
» tai, parce que les menaces de ses

» pourſuites m'effrayoient, & ſur-
» tout, je le confeſſe, parce que j'eſ-
» pérois obtenir enfin tout l'or qu'il
» m'avoit promis pour ma récom-
» penſe ; il continuoit *de m'amuſer*
» *par de belles paroles*, juſqu'à ce qu'il
» trouvât l'occaſion favorable *de me*
» *mettre à l'ombre*. Enfin, dans les
» premiers jours de ce mois, il me dit
» qu'il vouloit forcer à ſe battre avec
» lui M. Murville qui, l'ayant in-
» ſulté, refuſoit de lui faire raiſon. Je
» ne puis l'obliger à cela dans Breſt
» où il a beaucoup d'amis, pour-
» ſuivit-il, & je me garderai bien d'y
» paroître ; *mais cours-y, toi, mon*
» *cher Lafleur*, & dès qu'il *aura le*
» *malheur* de ſortir de cette ville,
» ſuis-le par-tout, & ne manque pas
» de m'écrire. *Pauvre diable, j'ai*
» *donné dans ce piege.* Mon maître eſt
» accouru, ſur ma premiere lettre, dans

» les environs de Tours, où depuis
» quatre jours M. Murville se tenoit
» caché. Je ne savois encore pour-
» quoi; *mais c'étoit hier mon mauvais*
» *jour.* Dès le matin, je rendis
» compte à Varmont de ce que m'a-
» voit dit le postillon de M. Mur-
» ville, *avec qui je venois de boire:*
» que son maître espéroit retourner
» le soir même à sa terre, *avec*
» *un petit camarade. Il faut l'atten-*
» *dre à son passage, s'écria-t-il avec*
» *beaucoup de satisfaction. En effet,*
» *nous allâmes, dès avant midi, faire*
» *sentinelle où vous savez; & comme il*
» *faisoit nuit noire, j'entendis le bruit*
» *d'une chaise de poste, & je crus dis-*
» *tinguer la voix de* Jams *qui excitoit*
» *ses chevaux. Bon! me dit mon coquin*
» *de maître; mais toi, mon cher Lafleur,*
» *ajouta-t-il en tirant de sa poche une fiole*
» d'eau-de-vie, qu'il *sait que j'aime à la*

» *rage, commence par boire un coup,*
» *prends des forces, car j'aurai peut-être*
» *beſoin que tu m'aides. Moi, je me ſuis*
» *dépêché d'avaler, & je n'ai dit qu'a-*
» *près : mais, Monſieur, je n'ai pas*
» *d'armes. C'eſt ce qu'il faut, poltron !*
» *m'a-t-il répondu avec brutalité : vous*
» *m'aviez trompé, gredin ? Eh bien !*
» *regarde-moi faire à préſent, & ne*
» *bronche pas, car je te brûle la cer-*
» *velle. Auſſi-tôt il s'eſt élancé ſur la*
» *route, & dès qu'il a pu reconnoître la*
» *livrée de M. Murville, il a tiré preſ-*
» *qu'à bout-portant ſur le pauvre Jams*
» *qu'il a tué. Vous ſavez tout le reſte. »*

Dorothée, il ne nous a pas fallu moins d'une heure pour recueillir cette déchirante confeſſion, à chaque inſtant interrompue par les ſouffrances de l'infortuné qui la faiſoit. Enfin, il a demandé mille fois pardon à ſa maîtreſſe émue de terreur & de pitié.

Puis il a voulu qu'elle lui donnât sa bénédiction ; & bientôt après, trop heureux de voir arriver le terme de ses douleurs, il a rendu le dernier soupir.

Cependant, comment vous peindre l'admirable conduite de votre sœur dans tout le cours de cette nuit funeste ? Voyez notre Emilie s'inquiéter du long assoupissement de son assassin, ne nous quitter que pour aller vous apprendre une partie de ses nouveaux malheurs ; revoler au chevet de Varmont qu'elle appelle son frere, mais qui ne l'entend pas ; courir à celui de Murville que ses tendres soins étonnent & consolent ; tâcher de rendre quelque courage à Dolerval au désespoir ; me fortifier moi-même contre la fortune si cruelle ; mêler ses pleurs aux pleurs de madame d'Erioles ; hélas ! & gémir sur le lit de mort de l'infortuné complice de Varmont.

Mais, d'un autre côté, pénétrez-vous du triomphe dont jouiſſent, au ſein même de l'infortune, ſes vertus ſi long-temps perſécutées, ſon innocence ſi tard reconnue. Repréſentez-vous ma chere Eléonore peut-être moins accablée de ſes peines que des peines de ſon amie; & Dolerval ſe reprochant avec amertume l'injuſte jalouſie qu'il a pu nourrir, les ſoupçons outrageans qu'il fut tenté de concevoir; & Murville toujours plus convaincu de ſes torts, plus repentant de ſa conduite paſſée, plus déſolé de n'avoir pas mérité l'eſtime de cette femme adorable! Oui, comme tu le diſois bien, Dolerval, s'écrie-t-il, adorable!

Tâchez ſur-tout de vous imaginer à quel point m'enchante & me déſeſpere la vue de ces deux femmes, ſinon également idolâtrées, du moins également accomplies. Tâchez de

vous peindre tout ce que les différens tableaux qui frappent mes yeux ont pour moi d'horreurs & de charmes !

DU MÊME A LA MÊME.

Toujours du 12 décembre, 5 heures du soir.

PLEUREZ : vous n'avez plus de frere. Félicitez-vous : la terre eſt délivrée d'un monſtre.

Midi venoit de ſonner ; elle ne quittoit plus le chevet de ſon lit ; elle attendoit impatiemment la fin du pénible ſommeil dont il paroiſſoit accablé. Le voilà qui, ſe réveillant, porte ſur ſa ſœur un farouche regard ; il la reconnoît, & furieux s'élance vers elle. La chere enfant jette un cri de terreur & fuit. Soudain je me précipite & j'arrête le barbare !

il étoit temps ! encore une ſeconde, il alloit la ſaiſir : c'en étoit fait d'Emilie ! Cependant l'ardente fievre commence auſſi-tôt & lui donne des forces prodigieuſes : j'allois ſuccomber, s'ils n'étoient accourus tous enſemble à mon ſecours. Ce tigre altéré de ſang tourne alors ſa fureur contre lui-même. Il ſe roule par terre, il ſe déchire, il met en pieces les appareils qui couvrent ſes plaies. On veut d'abord l'en empêcher. Je m'écrie : non ; laiſſez ſes deſtins s'accomplir ; ne vaut-il pas mieux qu'il meure ici que ſur la place publique ? ſes forfaits n'ont-ils pas aſſez déſolé ſa famille ? voulez-vous que, par un effet de nos affreux préjugés (1), il aille

(1) *Le crime fait la honte & non pas l'échafaud.*

Cette belle maxime eſt déſormais conſacrée par un bon décret & par un grand exemple.

dégoûtante. Laissez ; laissez
exécuter l'arrêt du sort venge
n'y a que Varmont lui-mêm
puisse dignement se charger d
plice de Varmont.

Dorothée, je vous respecte tro
vous rapporter les horreurs
bouche impure a vômies. Je ne
affligerai point du récit de ces
continuels qui l'environnoien
spectres les plus épouvantabl
ne vous dirai point dans quel a
délire il a passé les cinq der
heures de son effrayante agonie.
soyez sûre que cet enfer, auque

de mourir en reniant sa famille, sa patrie & son Dieu.

Du moins sa sœur n'étoit pas là pour lui fermer les yeux. Tendre & crédule Emilie, elle espéroit encore dans les bontés du ciel. Elle demandoit à tout le monde un confesseur pour son frere, & comme personne ne couroit assez vîte au gré de ses desirs, elle-même, en ces momens de trouble, s'est échappée, dans l'intention de ramener un consolateur à Varmont. Misérable enfant, elle a couru chercher au dehors un nouveau sujet d'affliction!

EMILIE DE VARMONT A DOROTHÉE.

Tours, 16 décembre 1781.

Après tant d'éclairciſſemens funeſtes, après un ſi terrible éclat, ma ſœur, il ne convenoit pas que Dolerval & Bovile reſtaſſent plus de vingt-quatre heures dans les lieux où gémiſſent la malheureuſe Eléonore & la triſte Emilie. Depuis trois jours ils ſont partis enſemble; ils ſont allés porter ſur les mers leurs chagrins & leurs eſpérances. Oui, leurs eſpérances. Oui, Dorothée; les adieux que nous a laiſſés Bovile ont relevé mon courage preſqu'abattu.

Le gouvernement qui peſe ſur mon pays ne peut long-temps ſe ſoutenir encore, a-t-il dit; un régime de fer

& de boue déshonore le peuple qu'il opprime & commence à laſſer ſon étonnante patience. Cependant ſes ennemis, frappés d'un eſprit de vertige non moins inconcevable, au lieu d'alléger le joug, l'appeſantiſſent chaque jour. Bientôt la meſure eſt comblée : bientôt il faut que ma patrie périſſe, ou ſe régénere. Ah ! je veux eſpérer que le Dieu protecteur de la France, veillant toujours ſur elle, la ſoutiendra dans les convulſions de cette criſe, redoutable ſans doute, mais qui ſeule, après quelques momens d'angoiſſe, peut lui rendre tout l'éclat de ſa premiere jeuneſſe avec une vigueur déſormais inaltérable, & la replacer au premier rang entre les nations. Alors on verra ſubitement tomber une foule de préjugés, anciens & petits, comme l'ignorance

& la ſuperſtition qui les firent naître. Alors, s'écria-t-il en me ſerrant la main, votre chere Dorothée ne gémira plus, car les cloîtres ouverts ſeront forcés de laiſſer échapper leurs victimes; alors, ce pauvre M. Sévin, maintenant ſi malheureux, pourra trouver quelque conſolation ſur la terre, car le célibat pourſuivi juſqu'au ſein de l'égliſe ne dévorera plus des générations entieres. Alors ſur-tout, continua-t-il en ſe jettant aux genoux de madame d'Etioles, on n'entendra plus nos tribunaux retentir de ces demandes en ſéparation pourſuivies avec un ſi grand ſcandale, obtenues au prix de tant de honte, & dont l'effet unique eſt de condamner des jeunes gens ſéparés mais non déſunis, à ſe traîner, juſques dans leur tombe, entre les maux du célibat ou

les crimes de l'adultere. Alors ſe trouveront véritablement détruites ces unions ſi mal nommées de *convenance*, ces mariages que contractoient ſi ſubitement des jeunes gens trompés, qui, ne s'étant mutuellement informés que de ce qu'ils poſſédoient de richeſſes, croyoient aſſez ſe connoître, & ſouvent ne pouvoient plus que ſe déteſter lorſqu'en effet ils ſe connoiſſoient bien. Alors on verra s'empreſſer à devenir époux & peres de famille d'autres hommes non moins malheureux qui, ſans ceſſe effrayés de l'exemple des mariages préſens, n'oſant riſquer de prendre une femme qui dût être éternellement la leur, faiſoient tôt ou tard métier de ſéduire la femme d'autrui. Combien de loix cependant pourront valoir à ce grand empire la prompte régénération de ſes mœurs, à des millions d'indivi-

vorce, le divorce dont l'effe
tain eſt d'empêcher qu'il dev
jamais néceſſaire d'y recourir,
vorce qui, préſentant ſans ceſſe
cun des époux un frein ſalu
leur impoſe l'étroite obligatic
continuer dans le mariage ce
tuels égards, ces attentions déli
ces tendres ſoins, ces empreſſ
flatteurs dont leur amour naq
pourra chaque jour s'accroître..
tôt qu'elle ſera proclamée,
loi bienfaiſante, mille époux
ront leurs chaînes journellemer
roſées de larmes, leurs chaîne

ſirée ; Dolerval obtiendra celle qu'il aime ; & Bovile, l'heureux Bovile retrouvera ſon Eléonore.

Telles ont été ſes dernieres paroles, que notre crédule tendreſſe a recueillies ſans effort, & qu'elle aime à ſe rappeller.

Cependant cet eſpoir trop éloigné ne ſoutient pas aſſez mon amie contre ſes regrets ; hélas ! & le dirois-je ſi l'infortunée ne le diſoit ſans ceſſe, contre ſes remords. Je la vois, quoi que je puiſſe faire, tomber dans une profonde triſteſſe dont je redoute les ſuites pour elle autant que pour l'innocente créature qu'elle eſt déſeſpérée de porter dans ſon ſein.

Encore ſi le ſpectacle de ſon affliction me pourſuivoit ſeule ! mais un autre ſpectacle, non moins pénible, quoiqu'il n'ait qu'une fois affligé mes regards, me tourmente ſans

relâche de ſon déchirant ſouvenir. Ah plains moi. Plains-moi.

DE LA MÊME A LA MÊME.

Tours, le 4 Janvier 1782.

IL y a ſix jours que j'ai reçu ta lettre, ma chere Dorothée : c'eſt le vif chagrin qu'elle m'a cauſée qui m'a juſqu'aujourd'hui privée de la conſolation d'y répondre. Malgré les torts de madame de Varmont, j'ai dû pleurer ſa mort prématurée : j'ai dû pleurer ma mere. Comme toi, je ne doute pas que ce ne ſoit la nouvelle des forfaits de ſon fils, trop tôt répandue par la voix publique, qui l'ait avant le temps précipitée dans ſon tombeau. Combien elle aura ſouffert dans ſes derniers momens ! O ! mon Dieu, Dieu de juſtice & de bonté

ſes douleurs ont trop expié ſes fautes ; & pardonnez-lui comme je lui pardonne.

Tu me dis, ma ſœur, que rien ne m'empêche plus de venir dans ta ſolitude recevoir & prodiguer les conſolations qui nous ſont mutuellement néceſſaires. Permets pourtant que je differe : l'infortunée d'Etioles a beſoin de moi. Je dois la ſuivre dans le village où bientôt elle va cacher la fin de ſa groſſeſſe & ſes couches ; enſuite, & c'eſt en ſon nom que je te le promets, nous irons nous réfugier dans ton couvent. M. Murville, déjà remis de ſes bleſſures, eſt maintenant à Breſt : cependant il a fait eſpérer à ſa ſœur qu'il l'accompagneroit juſqu'à Paris, lorſqu'elle iroit s'y établir avec moi près de ma chere Dorothée. J'ai déjà pris tous mes arrangemens en conſé-

quence, ma ſœur ; car je te connois : tu n'exigeras point qu'au moment de ſa plus grande détreſſe j'abandonne mon amie.

Quant au ſujet d'affliction dont tu m'accuſes de vouloir te faire un ſecret, Dorothée, je vais te l'apprendre. Je vais te rapporter de longs détails que, dans les premiers momens d'une agitation plus cruelle, j'avois heureuſement preſque tous oubliés ; mais que depuis, par l'effet de je ne ſais quel propenſion fatale qui me force à m'en occuper ſans ceſſe, je ne me ſuis que trop bien rappellés.

Ma chere Dorothée, il avoit dans un accès de ſa fievre ardente, il avoit encore eſſayé d'immoler ſa ſœur ; il ſe débattoit vainement dans les angoiſſes d'un effrayant délire ; je n'attendois plus rien pour lui que de

la miſéricorde d'un Dieu très-clément. Je croyois que les conſolations toutes puiſſantes de la religion diſſiperoient l'affreuſe aliénation de ſon eſprit. Depuis midi je demandois un confeſſeur qui n'arrivoit pas. Enfin, dans un de ces momens terribles où les fureurs de ce malheureux occupent tout le monde, je m'échappe. Ce n'eſt pas dans cette ville de Tours, où je ne connois perſonne, que je vais demander un prêtre. Non, je cours au village voiſin; bien perſuadée que le curé de Saint-Cyr ne me refuſera pas ſes ſecours.

En moins de rien j'arrive au preſbytere. C'eſt Rouſſel, cet ancien domeſtique de madame d'Etioles, qui m'ouvre la porte, & me demande d'un air étonné ce que je veux. — Parler à M. Sévin, lui dis-je. — A M. Sévin, Mademoiſelle! — Mais

oui. — A M. Sévin ! Mademoiſelle en eſt-elle bien sûre ? — Eh, bonne queſtion ! m'écriai-je. En même-temps je pouſſe un peu le domeſtique & j'entre. — Allons, Mademoiſelle ! je ne ſuis pas fait pour employer la force contre vous ! Voyez dans le jardin.

J'y cours : M. Sévin ! venez vîte ! — Bon ! s'écrie-t-il : eſt-ce qu'elle eſt là ? — De qui me parlez-vous ? — Eh ! mais, d'elle apparemment ! Eh de qui parlerois-je ? — Nous ne nous entendons pas ! C'eſt auprès d'un malade que je vous prie de venir, pour lui rendre les derniers devoirs. — Ah, n'eſt-ce que cela ? s'écrie-t-il, en retournant ſur ſes pas. — Mais c'eſt un de mes parens qui ſe meurt. — Eh bien donc, rien ne preſſe. Au reſte que venez-vous m'entretenir de mort : ne parlons que de mariage —

Mais mon.... — Je ne peux pas, belle dame! Elle n'a qu'à venir pendant que je ſuis dehors! jugez. — Mon oncle!

A ce mot il ſe retourne, & l'air dont il me regarde me confirme une triſte vérité que, dans le trouble extrême où j'étois, je ne pouvois pas plutôt appercevoir.

Oui, dit-il avec une grande douceur; c'eſt ainſi qu'elle m'appelloit! Vous la connoiſſez donc? — Mon cher oncle!

Et dans ce premier mouvement de ſurpriſe & de compaſſion, je fais un geſte pour lui prendre la main. Ne touchez pas! s'écrie-t-il en la retirant, ne touchez pas.... Elle l'a baiſée, ma main! Et tenez: voyez-vous la place?.... O! douce amie! bien-aimée! C'eſt ici qu'elle a laiſſé tomber une larme.... Mes levres auſſi-

tôt l'ont recueillie ; & je l'ai ſentie ſur mon cœur.... Prenez-donc garde ! Vous allez donner du pied contre ce chevre-feuille ! J'aimerois mieux qu'on me marchât ſur le corps. C'eſt elle qui l'a paliſſé ! Auſſi j'en ai grand ſoin. Les autres réſiſtent fort bien aux hyvers ; mais celui-ci doit être infiniment tendre, & pour plus de ſûreté, je l'empaille.... Oui, venez par ici : ces fleurs que voilà, je les ai rentrées dans cette eſpece de ſerre, parce qu'il faut que je les conſerve juſqu'à la fin de ma vie : imaginez qu'elle les a cent fois arroſées. Croyez-vous qu'elle ne ſera pas, quand elle reviendra, charmée de retrouver tout cela dans le meilleur état poſſible ?

Dorothée, tandis qu'il me parloit ainſi, je n'étois pas tranquille. Je me rapprochois peu-à-peu du preſbytere.

Vous vous éloignez de ce boſquet, me dit-il, vous faites bien : l'amour n'eſt là qu'un Dieu terrible. C'eſt-là qu'une jalouſie bien injuſte a déchiré mon cœur ; c'eſt-là qu'a commencé ma maladie. Quelle maladie, mon Dieu ! J'en ai penſé mourir ! J'en ſerois mort ſans Dolerval. Je m'étois mis en tête qu'elle me le préféroit ! Je ne ſentois pas qu'elle ne pouvoit me laiſſer voir ſa tendreſſe que lorſqu'on marieroit les prêtres. C'étoit moi qu'elle aimoit & non pas Dolerval ! Il me l'a dit lui-même, le cher ami. Comment donc ! il a mieux fait, un jour.... j'étois prêt à m'en aller dans l'autre monde ce jour-là ; je ne pouvois ni manger, ni dormir ; méchant d'ailleurs ! grondant ſans ceſſe ! frappant à propos de rien le tiers & le quart ! Eh bien, madame, voilà qu'il arrive, le cher

ami ! voilà qu'il m'amene de Paris un gros Monſieur de bonne mine & de bonne humeur ! brave homme encore ! qui n'avoit pas peur de moi ! & ſavant ! Il parloit latin comme moi-même ! madame, ce galant homme, c'étoit le pere de la douce amie ! Ne vous chagrinez pas, me dit-il enfin : elle vous aime, elle revient demain ! Demain on marie les prêtres !

Je me trouvois alors dans la cour, ma ſœur, & je me hâtois de gagner la porte : un moment, dit-il, entrez dans la maiſon. Je n'en voulois rien faire, il me retient par le bras. Auſſitôt Rouſſel m'avertit tout bas de ne lui point réſiſter, & m'aſſure qu'il ne me fera pas le moindre mal. Sur le champ je cede à ſes inſtances. A peine nous mettons le pied dans la ſalle à manger, qu'une nuée d'oiſeaux s'abat ſur nous ; pluſieurs à l'envi

répetent : *Juliette, Juliette.* Et bientôt l'un d'entre eux prononce très-diſtinctement : *vient demain.* Oui, dit mon malheureux oncle, en faiſant un ſaut de joie, oui ! parce que c'eſt demain qu'on marie les prêtres ! Je l'attendois aujourd'hui cependant, pourſuit-il en me montrant le couvert mis ; mais je me ſuis trompé. C'eſt demain ! c'eſt demain qu'on marie les prêtres !.. En attendant qu'elle paroiſſe, venez l'entendre.

A ces mots il me mene dans la piece voiſine, s'aſſied près du piano, prend ſa baſſe, prélude & veut me perſuader qu'une femme chante & qu'il l'accompagne. Bientôt ſon inſtrument échappe à ſa main tremblante. Il écoute dans un recueillement profond. Il écoute ! il écoute ! Enfin il tombe à genoux : douce amie ! bien-aimée ! fille enchantereſſe ! ame de

ma vie ! viens donc ! ne tarde plus ! Viens demain ; c'eſt demain qu'on marie les prêtres.

Et moi, ma ſœur, témoin de ſes tranſports inſenſés, je ne puis retenir les pleurs qui me ſuffoquent. Je ne puis retenir cette exclamation, ſans doute indiſcrette : pauvre M. Sévin !

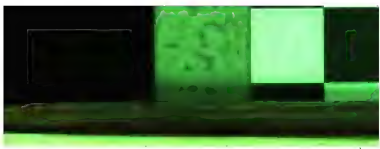
Ne me plaignez pas, s'écrie-t-il, je ſuis le plus heureux des hommes. Je l'ai de la ſorte entendue toute la journée ! Toute la nuit, je croirai la voir ! Mais c'eſt demain que réellement je la verrai ! Mais c'eſt demain qu'elle arrive, parce que c'eſt demain qu'on marie les prêtres.... Allez, maintenant, allez. Vous attendriez trop long-temps : elle ne chantera pas avant deux bonnes heures. Vous entendez qu'autrement elle *s'abymeroit* la poitrine.... Et ſi tu mourois, Juliette ! ſi tu mourois ! le monde

monde entier, l'univers que tu charmes, aussi-tôt s'anéantiroit.

Enfin nous étions à la porte, & vraiment j'étois pressée de me dérober à ce spectacle à-la-fois trop douloureux & trop attendrissant. Ah! puisque vous la connoissez, me dit-il, tâchez de la joindre ce soir. Parlez-lui de celui qui l'adore : dites-lui bien que j'ai soigneusement conservé tous ses plus doux souvenirs, que je brûle pour elle, que je l'attends avec l'impatience d'un amant. Ah! quelle vienne, la douce amie! Qu'elle vienne demain! C'est demain qu'on marie les prêtres!

O Dorothée, ma chere Dorothée, voilà donc ce que c'est que la raison humaine! Hélas voilà donc le fruit de mes imprudences! Insensée! dans quels lieux suis-je venue chercher un asyle contre les passions!

Par-tout où je me ſuis montrée j'ai porté le déſordre! De quelque côté que je tourne mes regards, je ne vois que des malheureux! des malheureux que j'ai faits! pauvre M. Sévin !.... Et ce jeune homme! ce jeune homme eſt-il donc moins à plaindre? M'adore-t-il moins? Ne ſommes-nous pas ſéparés de même? Puis-je davantage être à lui? .... Dolerval, ma ſœur, Dolerval eſt-il moins à plaindre? Oui ſans doute! car il eſt ai.... Dieu! qu'allois-je écrire? Quelles penſées me pourſuivent? Preſque ſous les yeux d'un époux! preſque ſur le tombeau d'une mere! Ah! miſérable Emilie.



DOROTHÉE A EMILIE DE VARMONT.

Paris, le 9 Janvier 1783.

Oui, chere & généreuſe Emilie, viens un jour conſoler ta ſœur; viens, mais commence par ſauver ton amie. Dis-lui pourtant, à cette intéreſſante madame d'Etioles, dis-lui d'avance qu'à la maniere dont je ſaurai l'accueillir elle verra ſi je ne ſuis pas la digne ſœur d'Emilie.

Tiens cependant: verſe encore des larmes, des larmes ameres. Lis cette lettre écrite toute entiere de la main de madame de Varmont; on ne l'a trouvée qu'à l'ouverture de ſon teſtament. Lis; tu vas frémir; mais du moins tu verras que notre mere, en mourant par un crime, avoit peut-être mérité que ſes filles puſſent venir lui fermer les yeux.

Adieu, chere Emilie, pardonne cette courte lettre au chagrin que me cauſe celle que je t'envoie. Adieu.

MADAME DE VARMONT A SES FILLES.

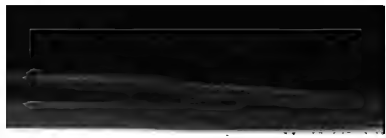
Paris, le 23 décembre 1732.

Dans quel abyme je me trouve perdue, juſte ciel! un coup de foudre y jette ſa lumiere fubite, affreuſe, épouvantable. Je vois preſque à mes côtés gémir, ſous des habits de deuil, cette enfant que ſa mere enterra vivante; & plus loin, ... ſeulement à quelques pas; un monſtre! .... né de moi! .... Mon fils, mon digne fils! boit le ſang de ſa plus jeune ſœur! Mes yeux ont vu.... trop tard! & vont ſe refermer à jamais.

Vous, cependant, que j'ai ſi cruel-

lement immolées, vous, mes filles, qui n'avez dû juſqu'à préſent reſpirer que pour me haïr, apprenez enfin que peut-être vous devez me plaindre.

Moi auſſi, des parens barbares m'ont ſacrifiée ! & plus inhumainement peut-être, au lit de l'hymen, que vous, Dorothée, aux autels de la religion. Une paſſion, déjà brûlante en ſa naiſſance, dévoroit mon cœur. On m'amene ce M. de Varmont. Eh ! qu'importent à mon adoleſcence avide des ſeuls plaiſirs que rechèrche la nature en ſa ſimplicité groſſiere, qu'importent les talens, les bleſſures & les victoires d'un grand homme ? Ce n'eſt ni le plus expérimenté, ni le plus brave, ni le plus fameux que je vous demande. Le plus jeune & le plus ardent, voilà pour moi le plus aimable ; & déjà mon choix eſt fait : vous n'avez qu'à le confirmer. Malheureuſe ! on



ne m'écoute point : on m'arrache l'objet de mes vives tendreſſes ? Eſclave, on me jette dans les bras de cet inconnu ! De quel effroi je ſuis ſaiſie, dès que je peux connoître dans toute leur étendue les devoirs qu'on vient de m'impoſer. Ces liens dont je ſuis garottée, ils ſont indiſſolubles ! Je dois, ſans reſſource & ſans relâche, traîner juſqu'au tombeau ma chaîne abhorrée.

Le déſeſpoir s'empara de mon ame, de cette ame impétueuſe dans ſa haine comme dans ſon amour. Ecoutez, mes filles, & rougiſſez de ma honte ; & frémiſſez de l'excès du malheur qui m'arrache un aveu pareil : mon ſexe, toujours opprimé, n'a qu'un moyen de vengeance, mais prompt, facile & sûr. Je me hâtai de l'employer. Qu'elle ſoit donc moins étonnée, la pauvre Emilie ! Elle &

son assassin n'eurent pas le même pere. Cet atroce jeune homme n'appartenoit qu'à madame de Varmont. Il ne fut ni l'enfant de l'hymen, ni l'enfant de l'amour, mais le fruit prémédité de l'adultere &,.. ma main tremble !.. &... je l'écrirai néanmoins ! & de la prostitution.

Ce n'est pas tout, je n'avois point commis de tels excès pour les cacher à celui qui ne devoit pas s'en consoler; j'en attendois même quelque fruit : j'espérois que nos nœuds alloient être aussi-tôt brisés. Il en arriva tout autrement. Je n'obtins de mon stoïque mari que les persécutions d'une jalousie plus tyrannique. Le prétendu héros fut assez lâche pour tourmenter encore de son odieux amour une épouse froidement infidelle, & que son opprobre sembloit énorgueillir. Malgré mes larmes, il me donna, *dans ses tendres* fureurs, deux en-

fans.... O vous, mes filles, pardon je vous déteſtai, parce qu'aſſurément vous me veniez de lui.

Cependant je réſervois à mon fils mes fatales tendreſſes. Je l'élevois dans la haine de ſes ſœurs. Je me plaiſois à ne lui montrer dans les enfans de ſon pere que les importuns cohéritiers d'un ſuperbe héritage, que des intrus faits pour lui ravir un jour la plus grande partie de ces immenſes richeſſes, unique & foible dédommagement des tourmens que ſa mere enduroit à cauſe de lui. Le farouche jeune homme! comme il a profité de ſon éducation coupable! Qu'il a payé d'un digne prix mes leçons dénaturées!

Eh bien! quoique ſes crimes, dont un récit peu fidele m'aura ſans doute atténué les horreurs, m'aient glacée d'épouvante, ſon cruel eſprit me

poſſede ! Son ame, inſenſible au cri du ſang, eſt paſſée toute entiere en moi. Le barbare, alors même qu'il n'eſt plus, conſeille encore des attentats contre la nature. Ce ſont ſes fureurs qui m'entraînent ! C'eſt par un autre forfait que ſa mere le va ſuivre dans la tombe exécrée où ſes forfaits l'ont mis !

Adieu, mes filles, ... Les piſtolets de votre pere ſont là, ſur ma table. Je les ai chargés ſans frémir ; ſans frémir je m'en ſervirai. Je n'irai pas, laiſſant le ſoin de ma deſtruction aux douleurs d'un poiſon lent, m'expoſer aux terribles ſecours de l'art ; & foible victime, diſputer quelques heures au trépas. Non ; qu'un coup prompt, unique, ſans remede, tranche mes deſtinées ; & qu'au moins ces guerriers ſi vains de leur courage apprennent

qu'une femme auſſi peut atteindre à leurs ſublimes vertus.

Perſonne pourtant ne me ſoutiendra dans le trouble inſéparable de ces derniers momens ! Pas un mot conſolant ne pourra m'être adreſſé ! Aucun de mes enfans ne fermera mes yeux !... Tes enfans ? malheureuſe ! jamais tu n'en eus qu'un ! C'eſt celui-là qui t'attend ! qui t'appelle ! qui te preſſe !... qui te dira, cruelle, qui te dira laquelle de tes filles eſt la plus charmante ? & laquelle tu rendis la plus infortunée ? .... Hélas ! je ne ſerai plus quand elles recevront ce monument de mes inutiles remords. Je n'ai vécu que pour leur malheur : & le genre même de mon trépas va peut-être leur coûter encore des pleurs ameres.... Mais quelles dangereuſes penſées me pourſuivent & m'arrêtent

Un moment de foibleſſe pourroit me ſaiſir ! Hâtons, hâtons le départ ; il eſt trop néceſſaire. Emilie, Dorothée, adieu ! adieu, mes filles ! .... Et toi, Varmont, reçois ta mere.

Fin du troiſieme & dernier Volume.

AU LECTEUR.

QUAND l'assemblée nationale aura décrété LE MARIAGE DES PRÊTRES *& le* DIVORCE, *il me sera permis de vous donner, dans une très-courte brochure que vous appellerez un supplément, si bon vous semble, les détails peut-être intéressans d'un triple mariage : celui de Bovile & d'Eléonore, celui de Dolerval & d'Emilie, celui de M. Sévi & ..... Je vous le dirai ; je vous dirai quelle femme, assez charmante pour ressembler beaucoup à sa Juliette, a rendre au bon curé la raison & le bonheur.*

920661